

7954

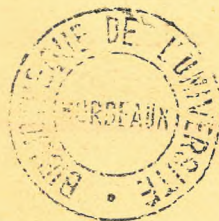
# JAARBERICHT

VAN HET VOORAZIATISCH-EGYPTISCH GENOOTSCHAP

## EX ORIENTE LUX

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ  
ORIENTALE "EX ORIENTE LUX"

No. 16  
(1959-1962)



LEIDEN  
1964



JAARBERICHT  
VAN HET VOORAZIATISCH-EGYPTISCH GENOOTSCHAP  
EX ORIENTE LUX

GEVESTIGD TE LEIDEN

OPGERICHT 22 MEI 1933

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE EX ORIENTE LUX

Publié sous la direction du Comité de la Société „Ex Oriente Lux”  
Secrétaire de la rédaction: K. R. VEENHOF

TABLE DE MATIÈRES

Prof. Dr. Jozef Marie Antoon Janssen (1907-1963), B. VAN DE WALLE	I
Prof. Dr. Petrus van der Meer (1895-1963), PH. H. J. HOUWINK TEN CATE	12
Briefschreibübungen im altbabylonischen Schulunterricht, F. R. KRAUS	16
Die Worte der Sibitti in der I. Tafel des Irra-Epos, R. FRANKENA . . .	40
Prayers to the Sun-god from Theban Tombs (Pl I-II), J. ZANDEE . . .	48
Un sceau-cylindre irano-égyptien (Pl. III), B. VAN DE WALLE — J. DUCHESNE-GUILLEMIN . . . . .	72
A Luwian connecting vowel <i>a</i> in composition and derivation, PH. H. J. HOUWINK TEN CATE . . . . .	78
Archäologischer Bericht aus der Türkei (1962), HANDAN ALKIM . . . .	88
Babel und Bibel (I), F. M. TH. DE LIAGRE BÖHL. . . . .	103
Nieuw licht over de godsdienst van Israel, M. A. BEEK . . . . .	119



*Copyright 1964 by Ex Oriente Lux, Leiden*  
*All rights reserved. No part of this book may be reproduced or*  
*translated in any form, by print, photoprint, microfilm or any other*  
*means without written permission from the publisher.*

PRINTED IN THE NETHERLANDS





JOZEF MARIE ANTOON JANSSEN  
1907-1963

Membre du Comité d' "Ex Oriente Lux" 1933-1961

## PROF. DR. JOZEF MARIE ANTOON JANSSEN

(Roermond 1907 — La Haye 1963)

Il est peu d'années où l'égyptologie ait été aussi durement éprouvée que cette année-ci: la France porte le deuil de P. LACAU et de J. SAINTE FARE GARNOT, le Danemark perd coup sur coup A. VOLTEN et C. SANDER-HANSEN, les Etats-Unis déplorent la mort de W. C. HAYES; et voici que les Pays-Bas voient partir l'un de leurs égyptologues les plus appréciés, l'abbé J. JANSSEN, enlevé d'une manière soudaine, sinon imprévue, dans la nuit du 28 au 29 août 1963.

Ayant bénéficié depuis de nombreuses années de l'amitié la plus intime de ce savant et ayant eu le privilège de collaborer régulièrement à l'œuvre qui lui tenait le plus à cœur, nous sommes heureux de pouvoir lui rendre dans cette revue, à laquelle il a si souvent collaboré, un suprême hommage, en évoquant dans leurs grandes lignes les étapes de sa carrière et en mettant en évidence les traits les plus saillants de son attachante personnalité.

A première vue, la destinée de l'abbé Janssen présente un aspect plutôt paradoxal. Originaire de cette province que les Néerlandais comparent volontiers au Midi, il a passé une grande partie de sa vie au cœur de la vieille Hollande; prêtre catholique plein de zèle, il a déployé ses principales activités à l'ombre de l'université de Leyde et a été appelé à donner son principal enseignement à l'université d'Amsterdam! N'empêche que cette carrière s'est déroulée de la manière la plus harmonieuse et la plus normale, dans un pays où l'on prétend ne tenir compte que des mérites scientifiques.

De l'année 1933 jusqu'à 1961 il a été membre du Comité de la Société d'Etudes Orientales „Ex Oriente Lux”.

\* \* \*

Nous ne ferons qu'évoquer rapidement les années "limbourgeoises" de M. Janssen, au sujet desquelles nous n'avons pu obtenir que de maigres informations. Né à Roermond le 10 novembre 1907, il y fait ses études primaires et moyennes. Dès ses années d'humanités il se sent attiré par l'histoire ancienne et surtout par l'histoire des pays bibliques.

Répondant à sa vocation sacerdotale, il fait ses études de philosophie et de théologie au séminaire de Roermond, ensuite à celui de Rolduc, et est consacré prêtre le 12 mars 1932. Pendant les deux années qui suivent, il fait ses premières armes dans l'enseignement comme professeur de grec et de latin au collège épiscopal de Sittard. Mais en 1934, M<sup>sr</sup>. LEMMENS, évêque de Roer-

ECHANGES  
N° 19672



mond, reconnaissant les goûts prononcés que le jeune ecclésiastique manifeste déjà pour l'égyptologie, l'autorisa à poursuivre ses études supérieures à l'Université de Leyde, le centre incontesté de l'orientalisme, aussi bien que des études classiques. Pour l'égyptologie, il eut la chance d'être admis comme élève par le Prof. A. DE BUCK qui le prit en affection et l'imprégna de sa science et de son esprit de méthode.

Ces années de formation universitaire devaient être décisives pour l'orientation que M. Janssen allait donner à sa carrière de savant. Non seulement il approfondit, sous la direction de maîtres éminents, l'étude des langues classiques et orientales, mais par la fréquentation assidue des bibliothèques si bien équipées de l'université et des instituts d'orientalisme, il put encore accumuler une somme considérable de connaissances dans les domaines les plus divers du savoir humain. C'est dans ce cadre studieux qu'il élaborait ses premiers essais, ayant traité principalement aux rapports entre l'Égypte et le monde biblique. Dès cette époque aussi, il prit goût à la bibliographie, cette spécialité où il allait exceller par la suite. L'occupation allemande, qui devait lui attirer de sérieux ennuis, ne ralentit pas le cours de ses études et de ses activités. Il passa sa licence en égyptologie en 1941 et assumait à partir de 1940 un enseignement de la langue égyptienne à l'université d'Amsterdam.

Quand vint pour lui le moment de se préparer à l'épreuve du doctorat (*promotie*), il choisit comme sujet de thèse les autobiographies idéales dans l'ancienne Égypte. Il s'agissait des qualifications flatteuses dont les fonctionnaires se prévalaient devant les générations futures et qui se rencontrent, sous une forme plus ou moins développée, dans les tombes et sur les stèles funéraires: ces énumérations d'épithètes stéréotypées, bien qu'attestées aux différentes périodes, apparaissent sous leur forme la plus développée à l'époque du Moyen Empire. Ce fut pendant les années de guerre qu'il poussa spécialement la préparation de son mémoire, réunissant patiemment des matériaux dans les publications les plus variées; il constitua ainsi un vaste corpus où les différentes expressions et les différents clichés mettant en évidence les vertus réelles ou supposées du personnage évoqué, étaient groupés d'une manière systématique. Mais ce n'était encore là que la partie préparatoire du travail qu'il avait en vue. Suivant son idée, la documentation si soigneusement rassemblée et classée devait encore être mise en œuvre dans un volume de commentaires, où chaque expression serait analysée au point de vue de son sens littéral et de sa portée morale. C'est ce second volume, achevé en 1945 que M. Janssen présenta comme mémoire de doctorat. La défense, introduite par le Dr. A. DE BUCK, fut brillante et le candidat obtint en décembre 1946 le titre de docteur en lettres.

M. DE BUCK prit le disciple, dont il avait pu apprécier les capacités, comme assistant, poste que celui-ci occupa jusqu'en 1952. Maintenant que le jeune

égyptologue avait conquis ses galons et que son mémoire était livré à la publicité (il parut en 1946), la réputation de M. Janssen ne tarda pas à s'imposer aux Pays-Bas et à l'étranger. L'année 1947 devait être pour lui une année décisive.

Les égyptologues allemands n'étaient pas sans ignorer les remarquables revues bibliographiques que Janssen avait publiées dans les derniers numéros du *Jaarbericht*. Aussi, la guerre terminée et les relations rétablies, lui demandèrent-ils de composer un index de toutes les publications égyptologiques parues hors d'Allemagne de 1939 à 1947. Ce répertoire, extrêmement utile pour ceux qui avaient vécu pendant cette longue période séparés du reste du monde, ne devait paraître qu'en 1950 dans le supplément du *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts* de Berlin. Mais ce n'était encore là qu'un début. Car en cette même année 1947 ce virtuose de la bibliographie allait se voir confier une mission autrement importante.

Au mois d'août 1947 se réunissait à Copenhague, à l'initiative du regretté SANDER-HANSEN, un groupe d'égyptologues venus de différents pays d'Europe et d'Amérique, pour discuter les problèmes pratiques de l'heure et prendre des dispositions visant à assurer, dans le cadre de leur spécialité, une meilleure coordination du travail. Au cours de cette rencontre, les égyptologues présents émirent entre autres vœux celui de voir paraître périodiquement sous l'égide et par les soins de l'Association, une bibliographie aussi complète que possible des livres et des articles ayant quelque rapport avec l'égyptologie. Lorsqu'il s'agit de trouver le spécialiste qui fût capable de prendre la tête d'une pareille entreprise, les membres songèrent tout naturellement à M. Janssen. Ce dernier eut l'audace et le dévouement d'accepter, sans se rendre pleinement compte au moment même de la charge écrasante qu'il allait assumer pour le reste de ses jours. Car en réalité cette entreprise, si l'on voulait qu'elle réussît et qu'elle présentât le caractère d'homogénéité souhaitable, devait être prise en charge par un seul homme, qui fût un homme averti, capable de faire le triage des nombreuses publications en cause, et qui eût d'autre part une expérience suffisante de la technique bibliographique. Comme on souhaitait en plus que cette bibliographie fût analytique, il fallait que celui qui prendrait sur lui de la rédiger soit un égyptologue, ayant la formation voulue pour donner à ses résumés une tenue vraiment scientifique. S'il existait un égyptologue qualifié pour une pareille tâche, c'était bien M. Janssen et l'on ne peut lui avoir une reconnaissance assez grande pour le travail surhumain qu'il a fourni pendant les quinze dernières années de sa vie.

Fidèle à l'engagement qu'il avait eu la grandeur d'âme de prendre à Copenhague et sans trop songer, il faut le dire, aux aspects pécuniaires de l'entreprise, il se mit immédiatement à l'œuvre. Dès l'année suivante, paraissait chez Brill le premier volume de la *Bibliographie Egyptologique*, qui allait être suivi de



quatorze autres. D'année en année, M. Janssen perfectionna encore son système de présentation; il étendit ses moyens d'investigation, mettant son point d'honneur à découvrir la moindre publication parue dans un pays lointain ou le moindre article égaré dans une revue technique. Non content de s'en reporter aux catalogues ou aux informations de correspondants bénévoles pour donner le signalement des publications en cause, il tenait à décrire celles-ci *de visu* et s'astreignait au travail parfois corvéable de les parcourir pour pouvoir en donner un résumé objectif.

Car il estimait que sa bibliographie devait permettre au lecteur de se rendre compte de la nature de l'ouvrage aussi bien que du niveau scientifique auquel il atteignait. Bien qu'il ne prétendît pas porter de jugement sur les travaux qu'il recensait, et qu'il adoptât en général un ton détaché dans le résumé qu'il en donnait, il ne pouvait s'empêcher parfois de laisser entendre ce qu'il fallait penser de la valeur scientifique de telle ou telle élucubration sujette à caution. Ces notations discrètes suffisaient aux bons entendeurs pour se faire une opinion!

Lorsque les dix premiers volumes de la *Bibliographique Egyptologique* furent sortis de presse, il voulut encore parfaire son œuvre en établissant, sous la forme d'un volume d'*Index*, une espèce de bilan de l'ensemble de la production égyptologique parue pendant la période écoulée. La composition de ce gros volume de 475 pages lui demanda un immense surcroît de travail, car il tenait à faire de l'*Index* un ouvrage de référence aussi pratique que complet, donnant, en plus des titres d'ouvrages, groupés par nom d'auteur, des tables analytiques, où les numéros bibliographiques seraient groupés d'après leur sujet, des tables onomastiques et toponymiques, sans compter d'autres répertoires secondaires. Labeur ingrat qu'il s'imposa en même temps qu'il continuait à accumuler des fiches pour les années suivantes.

On eût pu craindre qu'une entreprise de cette envergure n'absorbât complètement l'activité de l'égyptologue et ne l'empêchât de se livrer à des recherches personnelles. Il n'en fut rien, car, pendant cette même période, M. Janssen parvint à produire un nombre appréciable de travaux, auxquels il apporta le même soin que s'il n'eût pas eu le souci lancinant de sa *Bibliographie Egyptologique*.

Il trouva ainsi le temps de composer deux excellents petits ouvrages de nature d'ailleurs assez différente, où apparaît son originalité d'esprit en même temps que ses dons de vulgarisateur. Le premier, paru en 1948, sous le patronage du Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, se présente comme une vue d'ensemble du règne et de la période de Ramsès III. Mettant à profit la vaste documentation réunie au cours des années précédentes par l'Oriental Institute de Chicago, M. Janssen tout en évoquant les campagnes du grand pharaon contre les Libyens et les peuples de la Mer, s'attacha surtout à situer

ces événements dans le cadre des événements qui à ce moment agitent le monde méditerranéen: il y explique avec pénétration les conjonctures dans lesquelles s'est opérée sous les Ramessides la désintégration de l'Empire égyptien. Cet ouvrage, rempli d'observations pertinentes, laisse voir que l'auteur n'était pas seulement un philologue, mais avait aussi l'esprit largement ouvert aux grandes perspectives de l'histoire.

Un autre livre qu'il fit paraître quatre ans plus tard, traitait de l'écriture hiéroglyphique (*Hierogliefen. Over lezen en schrijven in oud-Egypte*, Leyde, Brill, 1952). L'idée de composer cet ouvrage lui avait été suggérée par J. Capart, qui, à la fin de sa vie, avait publié un petit livre de vulgarisation sur le même sujet (*Je lis les hiéroglyphes*, dans la Collection Lebègue, Bruxelles, 1946).

Mais, si le sujet était semblable, l'esprit dans lequel il était présenté différait sensiblement d'un auteur à l'autre. M. CAPART, avec son don de magicien, avait donné au lecteur l'impression un peu trompeuse qu'au prix d'un minime effort il serait capable de lire un texte hiéroglyphique. M. Janssen, quant à lui se contente de décrire le système hiéroglyphique d'une manière surtout théorique; il en montre la genèse et en suit l'évolution dans son esprit et dans ses transformations matérielles, en accompagnant son exposé d'une série d'exemples bien choisis et en l'illustrant d'une série de documents évocateurs.

Signalons encore la brochure qu'il publia en 1954 sous le titre: *Spreken de Pyramiden?* (Les Pyramides parlent-elles?), et qui contient la substance d'un exposé qu'il fit, sous les auspices de l'université de Leyde sur une certaine littérature prétendant révéler les connaissances ésotériques des anciens Egyptiens. En même temps qu'il dévoile l'inanité de cette pseudo-science, il fournit, dans le texte et surtout dans les notes figurant à la fin de l'ouvrage, des précisions sur la littérature qui a fleuri autour de ces théories qui continuent à jouir auprès d'un public peu averti d'un succès de mauvais aloi.

Nous devons par ailleurs à M. Janssen une réédition du *catalogue de la collection W. A. van Leer* (Amsterdam). Il a légèrement remanié le texte qu'avait rédigé le créateur de cette riche collection (déposée actuellement au musée Al-lard Pierson), mais il l'a surtout enrichi d'un grand nombre d'observations que lui a suggérées sa vaste érudition. En plus de ces ouvrages, dont certains représentent des essais de synthèse, M. Janssen composa aussi une série d'articles traitant de l'un ou de l'autre sujet sur lequel il avait accumulé au cours de ses lectures et de ses recherches une abondante documentation.

Dès avant 1947, il avait produit quelques articles dignes d'attention, comme ceux concernant les plus anciens rapports entre l'Egypte et la Mésopotamie et celui où il retraçait la curieuse carrière du Père A. Kircher, sans compter les bulletins bibliographiques qu'il donnait périodiquement dans les numéros du *Jaarbericht*. Nous nous souvenons également de la précieuse collaboration



qu'il nous prêta au moment où nous préparions avec J. VERGOTE le commentaire des *Hieroglyphica* d'Horapollon.

Mais, chose étonnante, ses articles les plus originaux datent précisément de l'époque où il avait déjà assumé la rédaction de sa *Bibliographie Egyptologique*. Quelle est la revue d'orientalisme ou le volume de *Mélanges* où ne figure pas l'une ou l'autre contribution marquante de M. Janssen? Comme il était normal, il réserva toujours une place de choix aux périodiques néerlandais: la plupart des numéros du *Jaarbericht*, de la *Bibliotheca Orientalis* et du *Phoenix* contiennent de nombreuses pages signées de sa main. Mais il gratifia les revues étrangères d'excellents articles; notre *Chronique d'Egypte* peut se vanter de posséder quelques-unes de ses études les plus intéressantes, comme celle où il souligna le rôle des Sémites en Egypte, ou encore celle où il a fait l'inventaire des anciennes fontes hiéroglyphiques. Parmi les articles les plus documentés qu'il a donné à différentes revues et *Festschriften*, on retiendra spécialement celui qu'il écrivit sur le culte des animaux, celui qu'il consacra à l'histoire de Bocchoris ou de Taharqa, celui où il réunit de la manière la plus complète les mentions de l'âge idéal de 110 ans, ceux enfin où il analyse des stèles du Moyen Empire provenant de Semnah et d'Uronarti. Et ceci nous amène à rappeler la participation active que M. Janssen a prise aux travaux „sur le terrain”, tant en Egypte qu'en Nubie.

Au cours du premier voyage qu'il eut l'occasion de faire en Egypte, pendant l'hiver 1945-1946, il fut invité par J. CAPART, qui, après l'intermède de la guerre, venait de reprendre ses fouilles à El-Kab, à venir passer quelque temps sur le chantier et à l'aider dans le relevé des inscriptions. Pendant ce séjour, il avait aussi eu l'attention attirée par les nombreux graffiti du Moyen Empire qui couvraient certaines parois rocheuses des environs d'El-Kab et entrevit l'utilité qu'il y aurait à les étudier plus systématiquement qu'on ne l'avait fait jusque là. Il y revint, en effet, au début de l'année 1950 et, avec le précieux concours de M. MEKHITARIAN, il fit de ces inscriptions un relevé à peu près complet. En possession de ces relevés, il put, à son retour aux Pays-Bas, faire l'étude des inscriptions et préparer à leur sujet un mémoire qui, on peut l'espérer, aura un jour les honneurs de l'impression. Quand il retourna en Egypte, au début de l'année 1953, ce fut pour prêter son concours à l'expédition patronnée par le Griffith Institute d'Oxford et qui était chargée de collationner les copies de tableaux et d'inscriptions qu'avait faites N. de G. Davies dans un grand nombre de tombes thébaines. Aux côtés d'une pleïade d'égyptologues anglais, égyptiens et belges, il accomplit dans la célèbre nécropole un excellent travail, auquel le chef du staff, T. SÄVE-SÖDERBERGH, tint à rendre hommage en tête du premier volume de la série de ces publications de tombes.

Un heureux concours de circonstances lui permit quelques années plus tard de participer à des fouilles au Soudan. Au moment où s'organisait à l'initiative

de Me SCHIFF-GIORGINI et sous le patronage des Universités de Pise et de Boston une expédition ayant comme but d'explorer à fond le temple et le site de Soleb (près de la troisième cataracte), M. ROBICHON, directeur de la fouille, désira s'adjoindre un épigraphiste qualifié. Son choix se porta sur M. Janssen qui, malgré ses autres occupations, accepta cette intéressante proposition. Il s'installa à Soleb au début de 1958, et y partagea, avec les autres membres de l'expédition, les conditions d'inconfort d'un campement assez rudimentaire.

Pendant cette brève campagne, il entreprit avec ardeur le relevé des importantes inscriptions du temple d'Aménophis III, inscriptions qui n'étaient accessibles jusque là que par les copies imparfaites et fragmentaires, faites par l'expédition de Lepsius, plus d'un siècle auparavant. M. Janssen prit ce travail tellement à cœur que, négligeant toute considération de confort ou de convenance personnelle, il y revint les deux hivers suivants (1958-9 et 1959-60) et ne renonça à cette tâche que lorsque les premières atteintes du mal qui le rongeaient lui interdirent de retourner dans un pays dont le climat lui était particulièrement préjudiciable.

L'intérêt qu'il portait à l'histoire de Nubie joint à ses rares capacités comme épigraphiste et comme philologue le firent aussi désigner pour accomplir une flatteuse mais délicate mission, qui se place, si l'on peut dire, en marge des travaux de fouilles au Soudan. On se rappellera que Reisner, secondé par d'autres archéologues américains, avait travaillé pendant plusieurs saisons, pour le compte du musée de Boston, sur le site des forteresses jumelées de Semnah et Koummah, mais était mort, avant d'avoir pu rédiger le mémoire où seraient consignés les résultats de ces fouilles. Avec son dévouement habituel M. Janssen accepta l'offre qui lui fit la direction du musée de mettre en œuvre les matériaux délaissés par le fouilleur. Pendant les cinq mois qu'il vint passer à Boston en 1955, il consulta les notes de Reisner et de ses collaborateurs, mit au point la copie des textes, auxquels il tint à joindre une traduction et un commentaire, et parvint à composer, avec les matériaux souvent disparates dont il disposait, une œuvre solide et bien coordonnée. Il sauva ainsi de l'oubli ou de la dispersion de précieuses informations archéologiques et historiques et mérita de figurer comme coauteur, à côté de D. DUNHAM, en tête de l'ouvrage dont Reisner eut, sans aucun doute, approuvé et apprécié la belle présentation.

Le tempérament sociable et dynamique dont il était pourvu devait aussi l'inciter à communiquer aux autres les ressources de son savoir. Nous ne ferons que rappeler les savantes communications qu'il présenta, à l'occasion des congrès internationaux et régionaux, ou aussi les brillantes conférences qu'il ne cessa de donner jusqu'à la fin de sa vie, et qui lui permettaient d'évoquer, avec l'humour qui lui était propre, ses souvenirs de voyages et de fouilles. Mais nous nous arrêterons surtout à son rôle d'enseignant, auquel l'avait préparé sa formation initiale.



Pendant les années de guerre déjà, M. Janssen avait pris, sous les auspices du „Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten” à Leyde, une initiative, que nous croyons unique dans les annales de notre spécialité, initiative consistant à organiser un cours de langue et d'écriture égyptienne „par correspondance”. Ces leçons, dont nous avons encore le texte stencilé sous les yeux, remportèrent un grand succès et contribuèrent à répandre dans le public cultivé des Pays-Bas le goût de l'égyptologie.

C'est ainsi que le jeune savant allait inaugurer sa carrière professorale à l'université d'Amsterdam, où il remplit successivement le rôle d'„assistent” (1940-1951), de „wetenschappelijk assistent” (1951-1953), avant de devenir „wetenschappelijk hoofdbibliothecaris, Egyptologie” (1953). Son enseignement, auquel il apportait toute sa sollicitude, portait aussi bien sur l'égyptien classique et le néo-égyptien que sur le copte, langue dont il avait acquis une sérieuse connaissance. Il avait même poussé le zèle jusqu'à joindre à ces enseignements de base, des cours libres, portant sur l'archéologie et la religion égyptiennes. Tel était son attachement pour son université et pour son pays qu'il déclina la proposition qui lui fut faite par l'université de Vienne de reprendre la chaire devenue vacante par suite du départ de H. Junker. En 1962, il eut enfin la satisfaction d'être promu aux fonctions de professeur extraordinaire en égyptologie. Il ne put malheureusement occuper cette chaire que pendant un an et n'eut même pas l'occasion de prononcer sa leçon inaugurale, pour laquelle il avait pris comme sujet „les empereurs romains en tant que successeurs des pharaons” (Keizer en Farao) et dont il avait préparé soigneusement le texte, peu de temps avant que la mort ne soit venue le surprendre.

Des activités si nombreuses et si variées, poursuivies de front suivant un rythme aussi soutenu, suppose de la part de celui qui les exerçait une capacité de travail et une force de concentration peu ordinaires. Ses heures les plus fécondes étaient celles qu'il passait dans le recueillement de sa bibliothèque. Habitué à se lever tôt, il était à sa table de travail dès qu'il avait rempli les devoirs de sa charge sacerdotale, au milieu de ses livres qui s'accumulaient sur ses rayons, et qui débordaient largement sur les autres meubles de son appartement. La journée n'étant pas assez longue pour abattre la besogne qu'il s'était imposée, il prolongeait son travail jusque tard dans la soirée: à toute heure, on entendait crépiter sa machine à écrire. On eût pu lui appliquer à juste titre ce trait qui se rencontre plus d'une fois dans les biographies égyptiennes, qu'„il ne distinguait pas le jour de la nuit”. Ce ne fut d'ailleurs qu'au prix de ce labeur de tous les instants qu'il parvint à tenir tête pendant tant d'années à ses obligations de savant, de professeur et surtout de bibliographe.

Sa mémoire était prodigieuse, lui permettant d'enregistrer non seulement la physionomie et le titre du moindre imprimé qu'il avait eu entre les mains, mais aussi d'en retenir le contenu. Sa réputation d'omniscience était si bien

établie que ses collègues néerlandais et étrangers, en quête d'un renseignement bibliographique difficile à dénicher, s'adressaient inmanquablement à lui, assurés qu'ils étaient d'obtenir dans les huit jours la solution du problème qui les tourmentait. Cette souplesse et cette plasticité de mémoire l'avaient aussi servi dans l'assimilation des langues. Il parlait avec aisance la plupart des grandes langues de culture, et s'en servait presque indifféremment dans l'abondante correspondance qu'il échangeait avec ses collègues étrangers; il pratiquait les langues anciennes, y compris l'hébreu; mais en plus il avait acquis des notions de langues et d'écritures moins accessibles, comme l'arabe et le russe.

Nous qui avons été amenés à suivre de près l'élaboration de ses travaux, sommes bien placé pour apprécier la façon méthodique dont il conduisait ses recherches. Il éprouvait le besoin d'approfondir les problèmes, de peser la valeur des arguments avant de prendre lui-même position. En premier lieu, il tenait à établir l'état des questions et, pour cela, il se mettait en peine de rassembler une documentation aussi complète, que possible pour être à même de confronter tous les points de vue émis par ses prédécesseurs. Mais si cette préoccupation poussée très loin était le résultat d'une certaine déformation professionnelle, il se gardait de la laisser transparaître ailleurs que dans ses travaux d'érudition, où il estimait que l'apparat de notes et de références devait être mis en évidence.

En revanche, dans les écrits qu'il destinait à un cercle plus large de lecteurs, comme dans certains des ouvrages dont il a été question et dans les articles qu'il écrivait pour des revues non spécialisées, il évitait tout vain étalage de bibliographie, se contentant de mentionner les sources les plus importantes dans une bibliographie sélectionnée qu'il plaçait discrètement à la fin de l'ouvrage. Puisant alors dans les larges réserves de ses connaissances, suivant l'inspiration du moment, il choisissait les traits les plus typiques qu'il estimait devoir frapper davantage l'esprit du lecteur; dans les articles de haute vulgarisation, son style et sa manière d'exposer les choses étaient si spontanés et si dépourvus d'appât qu'on ne songeait pas que cette aisance n'était que le résultat d'une rigoureuse discipline de l'esprit et de la plume. Dans son style, M. Janssen affectait la clarté et la simplicité, sans faire fi pour autant de l'élégance et de la correction de la forme. Ce sont ces qualités que nous retrouvons aussi dans les notices de sa *Bibliographie Egyptologique* où il s'est imposé l'effort de condenser en quelques phrases bien frappées, le contenu d'ouvrages parfois volumineux et diffus.

Dans l'évocation d'une personnalité aussi harmonieusement équilibrée que celle de M. Janssen, il est difficile de dissocier les traits qui caractérisent l'homme de ceux qui sont propres au savant.

La tendance à l'objectivité que nous avons décelée dans son œuvre scientifique, nous en retrouvons l'équivalent dans sa droiture de caractère. Simple



dans sa manière de vivre, sans affectation d'austérité, acceptant les joies comme les traverses de l'existence avec une parfaite égalité d'humeur, pourvu d'un vigoureux optimisme que rien ne pouvait abattre, l'abbé Janssen, en qui s'exprimaient sous la forme la plus épanouie toutes les vertus humaines, était toujours disposé à pour rendre service, sur le plan humain comme sur le plan scientifique. N'a-t-il pas fait preuve d'une admirable abnégation en consacrant le meilleur de lui-même à rédiger, pour le plus grand profit de ses contemporains, la *Bibliographie Egyptologique* qui, à certains moments, lui prenait le plus clair de son temps? Cette même générosité, il en fit preuve à l'égard de tous ceux qui lui demandaient un conseil ou une intervention.

Il est un aspect de sa personnalité qui échappait peut-être à ceux qui n'entretenaient avec lui que des relations scientifiques, mais qui n'en était pas moins essentiel: c'est le profond attachement qu'il ne cessa de garder à son idéal chrétien et sacerdotal, et qui fut son soutien et son ressort dans toutes les circonstances de sa vie. Quand il vint à Leyde pour s'y consacrer à l'orientalisme, il prit ses quartiers à l'hôpital Sainte Elisabeth, et fut en quelque sorte adjoint au recteur de l'établissement. Bien que ses obligations ne fussent qu'assez légères, il les prit à cœur et les remplit avec autant de conviction que de zèle. Quel que fut son état de santé ou de fatigue, il tenait à dire sa messe aux heures matinales qui convenaient le mieux aux religieuses hospitalières et était toujours à la disposition des malades désireux de recevoir de lui un réconfort moral. Aussi était-il devenu une figure bien populaire à Leyde et jouissait de l'estime de tous ses concitoyens sans distinction.

Pendant les années de guerre et particulièrement pendant le sinistre hiver qui précéda la libération, il multiplia encore les preuves de son dévouement. Non seulement il contribua, par le rayonnement de son optimisme, à soutenir le moral de son entourage, mais il parvint encore, par des prodiges d'ingéniosité et parfois au risque de sa propre sécurité, à mettre à l'abri un concitoyen menacé, ou à assurer à certains de ses collègues particulièrement éprouvés, un appoint de ravitaillement. Ceux qui bénéficièrent de ses attentions lui en ont gardé une gratitude vivace. Jusqu'à son dernier souffle, il est resté fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, remplissant dans la joie ce qu'il considérait être son devoir d'état, sans tenir compte suffisamment des limites de ses forces. Lorsqu'en 1961, il ressentit les premières atteintes du mal qui le menaçait déjà, il se résigna momentanément à suspendre, ou plus exactement à modérer son activité scientifique. Mais, songeant à l'œuvre à laquelle il s'était voué, il se remit trop tôt à l'ouvrage; il voulut même rattraper le temps perdu et s'imposa un surcroît de travail qui devait hâter le dénouement fatal.

On peut dire qu'il est mort à la tâche, laissant à sa génération un merveilleux exemple d'une vie bien conduite et bien remplie. Puisse la grande œuvre, à laquelle il a donné un si beau départ, être poursuivie suivant les lignes qu'il

a tracées! Dans l'affliction où nous plonge la disparition d'un collègue et d'un ami aussi cher, il nous reste au moins une consolation: c'est que sa bibliothèque, qu'il n'avait cessé de tenir à jour jusqu'à ces derniers temps, ne sera pas dispersée. Il nous revient en effet que, dans un dernier geste, bien digne de sa générosité, il a légué l'ensemble de sa bibliothèque à l'université de Nimègue, voulant permettre ainsi aux nouvelles générations de chercheurs de puiser librement à cette source d'où il a tiré, pour lui-même et pour les autres égyptologues, tant d'utiles enseignements.

Bruxelles, octobre 1963

B. VAN DE WALLE



## PROF. DR. PETRUS VAN DER MEER

(Heemstede 1895 — Amsterdam 1963)

In the morning of May 31st 1963 Petrus VAN DER MEER, professor extraordinarius at the University of Amsterdam in the History and Archaeology of the Ancient Near East and in Akkadian, Sumerian, Hittite and other related Ancient Near Eastern Languages, died at the age of 68.

The warm kindness, the firm integrity and the simplicity of his character made him beloved among his colleagues, pupils and alumni of the University of Amsterdam and without doubt the same holds good for his many friends and acquaintances abroad. This is the reason why a short biography of this Dutch Assyriologist and Historian should find a place in this orientalist periodical published in the Netherlands.

Born April 30th, 1895 in Heemstede (Noord-Holland) Petrus VAN DER MEER received his secondary education in a boarding-school of the Franciscans in Megen (Noord-Brabant). Afterwards he chose the Order of the Dominicans for the fulfilment of his life's ideal, priesthood, in their midst. In 1923 he finished his ecclesiastical studies and received the degree of 'Sanctae Theologiae Lector'. In the same year he was admitted to the newly founded Catholic University of Nijmegen. During the period 1923-1929 he studied Semitic Languages in this University and the same subjects in addition to Archaeology at the 'École biblique et d'archéologie Française' in Jerusalem. In Nijmegen his teachers were A. BAUMSTARK, P. HEINISCH and L. R. JANSEN, while he attended the lectures of M. ABEL, E. DHORME, R. SAVIGNAC and L. H. VINCENT in Jerusalem. He greatly admired DHORME who suggested to him the subject of his thesis and was mainly responsible for his more technical Assyriological training, and he felt himself particularly indebted to Père VINCENT, the well-known founder of Palestine Archaeology; his contact with another famous colleague, Père SCHEIL, resulted in a warm and lasting friendship.

On October 29th 1931 VAN DER MEER finished his academic studies at Nijmegen, receiving 'cum laude', the highest academic distinction given in the Netherlands, for the defense of his thesis: *Une Correspondance commerciale Assyrienne de Cappadoce*. This thesis was one of the highlights in his scientific career which took him to many places in Europe and brought him a professorship at the Angelicum in Rome (1929-1934). He spent many months of profitable scientific research in Paris and an even longer time at Oxford, where in the period 1935-1939 he participated in the publication of the cuneiform tablets kept in the Ashmolean Museum.

In 1934-1935 he joined the French Excavations in Susa (Iran) and in 1951—under the Auspices of "The Orientalistic Centre Benelux for Scientific Research in the Levant" and in collaboration with Dr. C. HILLEN—he supervised a 'sondage' in the promising tell of Akhterine, which perhaps contains the former city of Hattarina.

In 1939 he received two offers from universities, the one from America at the University of Washington, the other from his native country, in Amsterdam. He accepted the invitation of Amsterdam and on June 3rd 1940, as successor to HENRY FRANKFORT, he gave his Inaugural Lecture in that city under the title: *De Taak der Philosophie en der Positieve Wetenschap bij de Studie van de Cultuur van het Nabije Oosten*. His extensive activities on behalf of his work at the University and the historical research which he felt he was obliged to undertake in the execution of his official duties kept him from the completion of his studies with regard to the Cappadocian texts and the remaining material present at Oxford, although he regretted it all his life that time remained the element lacking for the fulfilment of his wishes in this respect. It is especially very sad that he did not succeed in putting the final touches to his publication of the Sumerian texts of the Ashmolean Museum at Oxford. Nevertheless he remained absorbed by this material all his life and many were the weeks spent in the Museum at Oxford during his vacations after World War. II—The Provincial of the Dutch Dominican Order has entrusted van der Meer's personal collection of Sumerian texts to Dr. J. J. A. VAN DIJK (The University of Copenhagen) in order to prepare the publication of this material.

There is little doubt that Petrus VAN DER MEER's worldwide reputation as a scholar is due to his work: *The Ancient Chronology of Western Asia and Egypt* (Leiden, 1947), in which he treated the chronological framework of the history of these territories in a penetrating and comprehensive survey so that specialists in the various fields as well as students have an easy access to this diversified material. In this work VAN DER MEER testified to his belief in the 'short chronology' advancing a number of important new arguments which in the opinion of many of his readers turned the scales in favour of this thesis. After the first edition in 1947 a second followed in 1955, with alterations and additions; a third one, again supplied with additional material, which has been announced some time ago, was already sold out in practically as many copies as planned before publication by subscription only. This again proves that many Orientalists consider this work—unique in its scope—as an indispensable tool for their historical studies. Taken to the hospital after the same illness struck VAN DER MEER for the second time he was still working on this third edition. It will be decided in the near future whether it will be possible to complete this third edition on the basis of the existing notes. In the meantime The Publishing Firm of Brill (Leiden) has decided on a photomechanical



reprint of the second edition in order to supply the current demand for this work.

The bibliography added to this short biography makes it unnecessary to go into details about both great text editions of VAN DER MEER's which appeared before World War II and about the sundry publications of his hand which are devoted to a variety of more specialized subjects, as well in the years before 1939 as afterwards. In his later years VAN DER MEER restricted himself to studies of chronological tenor, because due to the nature of his mandate he felt obliged to do historical research in the first place; in his opinion these chronological studies were the necessary preliminary researches for a more specific and mature Historiography which should be left to successive generations.

But at his moment all reflections about what Petrus VAN DER MEER meant for science and what science has lost in losing his labours and activities, are being put aside by the reflection what all who knew him will lose by losing contact with his appealing personality. His warm love of life and living made him accessible to each human being and brought him close to all men and each new turn of thought. On the level of his scientific activities his direct and open approach can be discerned in his conscious purport to eliminate himself as intermediary and to let material speak for itself. This made him avoid a personal note wherever possible. His feeling for human solidarity may be distinguished in his affinity with Ancient Man: he tended to defend him whenever according to his beliefs he was not justly evaluated or where there was a tendency to question his cultural achievements.

The nature of his research made it inevitable that part of his work should be re-studied by others in the course of time. He knew this very well and he never resented it, because he was extremely conscious that not the personal fame of the author but the progress of research itself should constitute the focal point. Fascinated as he always has been by the never ending stream of new discoveries and unexpected perspectives he was happy and content with the possibilities given him to collaborate in one of the most exciting researches of this age: The rediscovery of Man's Ancient Past on the threshold of History in and near Israel.

PH. H. J. HOUWINK TEN CATE

#### BIBLIOGRAPHY OF PROFESSOR DR. P. VAN DER MEER

##### I. Books

- Une Correspondance commerciale Assyrienne de Cappadoce*, Roma, 1931.  
*Textes scolaires de Suse*, Mémoires de la Mission archéologique de Perse, Tome XXVII (Mission en Susiane sous la Direction de MM. R. DE MECQUENEM et V. SCHEIL), Paris, 1935.

- Syllabaries A, B<sup>1</sup> and B with miscellaneous Lexicographical Texts from the Herbert Weld Collection* (Oxford Editions of Cuneiform Texts, Vol. IV), Oxford-London, 1938.  
*The Ancient Chronology of Western Asia and Egypt* (Documenta et Monumenta Orientis Antiqui, Volumen Secundum), Leiden, 1947.  
*The Chronology of Ancient Western Asia and Egypt* (Documenta et Monumenta Orientis Antiqui, Volumen Secundum), Second Revised Edition, Leiden, 1955.

##### II. Studies and Articles

- Fünf Kappadokische Geschäftsbriefe*, Oriens Christianus III/7, 1932, 126-137.  
*Tirhātu*, Revue D'Assyriologie et D'Archéologie Orientale XXXI, 1934, 121-123.  
*Dix-sept Tablettes semi-pictographiques*, Revue D'Assyriologie et D'Archéologie Orientale XXXIII, 1936, 185-187 and 3 Autograph Plates.  
*A Topography of Babylon*, Iraq V, 1938, 55-59 and 5 Autograph Plates.  
*Tablets of the HAR-RA = hubullu Series in the Ashmolean Museum*, Iraq VI, 1939, 144-151 and 28 Autograph Plates.  
*De Taak der Philosophie en der Positieve Wetenschap bij de Studie van de Cultuur van het Nabije Oosten*, Amsterdam, 1940.  
*Topographical Texts of Babylon*, Archiv für Orientforschung XIII, 1939-1941, 124-127 and 3 Autograph Plates („Tafel VIII-X").  
*The al-Obeid Culture and its relation to the Uruk- and Djemdet Nasr Periods*, Jaarbericht Ex Oriente Lux 8, 1942, 708-721.  
*Chronologie der Assyrisch-Babylonische Königen*, Jaarbericht Ex Oriente Lux 9, 1944, 137-145.  
*De Agadeperiode, haar Geschiedenis en Cultuur*, Kernmomenten der Antieke Beschaving en haar moderne Beleving (Med. en Verh. Ex Oriente Lux 7), Leiden, 1947, 179-241.  
*At what time has the reign of Menes to be placed?*, Orientalia Neerlandica, A Volume of Oriental Studies under the Auspices of the Netherlands' Oriental Society (Oostersch Genootschap in Nederland) on the occasion of the twenty-fifth Anniversary of its Foundation (May 8th 1945), Leiden, 1948, 23-49.  
*Reis in Irak en Proefgraving in Syrië in 1951* (Voorlopige Verslagen gepubliceerd door het Oriëntalistisch Centrum Benelux voor het Wetenschappelijk Onderzoek in de Levant, no. 2), Jaarbericht Ex Oriente Lux 12, 1952, 191-210 and Plates XXXVI-XLVII (in joint authorship with C. HILLEN and J. P. LETTINGA).  
*A Propos de L'Expédition de Daduša à Qabra*, Revue D'Assyriologie et D'Archéologie Orientale XLVII, 1953, 16-22.  
*Mesopotamië*, Chapter IV of „De Wereld van de Bijbel", Utrecht-Antwerpen, 1957, 293-354.  
*The Chronological Determination of the Mesopotamian Letters in the El-Amarna Archives*, Jaarbericht Ex Oriente Lux 15, 1957-1958, 74-96.



## BRIEFSCHREIBÜBUNGEN IM ALTBABYLONISCHEN SCHULUNTERRICHT

1. Die altbabylonische Schule erfreut sich seit einiger Zeit eines gewissen Interesses der Assyriologen. Sie verdankt es den sumerisch geschriebenen Dichtungen über Schule und Schüler<sup>1)</sup>, die uns durch ihr Thema und die Art, wie sie es behandeln, fesseln können und darüber hinaus als Erscheinung auffällig und bemerkenswert sind. Diese Gattung ist nämlich die einzige der gesamten sumerischen und babylonischen Literatur, die sich direkt und ausführlich mit dem bürgerlichen Alltag beschäftigt<sup>2)</sup>. Allerdings ist es der Alltag des Verfassers selbst, des „Schreibers“, der hier von seiner eigenen Welt spricht und sich damit seinem Herrn, dem altmesopotamischen Fürsten, gleichstellt, für den er als Urheber der offiziellen Inschriften sonst oft genug das Wort führt.

Bringt die Assyriologie, von diesen Dichtungen angesprochen, der altbabylonischen Schule ein nicht nur wissenschaftliches, sondern auch fühlbar menschliches Interesse entgegen, so ist ihre fachliche Einstellung zu dem auf uns gekommenen sonstigen auf die altbabylonische Schule bezüglichen Schrifttum gegenwärtig recht einseitig.

Unter diesem Schrifttum könnte man sich vom modernen Gesichtspunkte aus zunächst das vorstellen, was wir Schulbücher nennen. Es ist möglich, dass die gesamte oder fast die gesamte eigentliche Literatur der altbabylonischen Zeit entweder aus Schulbüchern besteht oder als Schulbücher benutzt wurde, aber wir wissen und begreifen zu wenig vom Wesen des „Tafelhauses“, é dub.ba, welches auch das von uns „Schule“ genannte Institut umfasste, um uns darüber ein begründetes Urteil bilden zu können. Jedenfalls gilt die mannigfache Beachtung, welche die Literatur der altbabylonischen Zeit in der Assyriologie findet, ihr selbst und nicht der vielleicht hinter ihr stehenden Schule.

Dagegen gibt es einen auch für uns sehr deutlich schulbezogenen Teil des altbabylonischen Schrifttums, die in grosser Anzahl erhaltenen Schultafeln.

<sup>1)</sup> Falkenstein, Der „Sohn des Tafelhauses“, Welt des Orients I, 3 (1948), S. 172-186; S. N. Kramer, Schooldays, JAOS 69 (1949), S. 199-215 und pl. I-IV; Gadd, Teachers and students in the oldest schools (1956), wozu noch Gadd, Fragments of Assyrian scholastic literature, Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London, XX (1957), S. 255-265. Vgl. auch Van Dijk, L'Edubba et son esprit: La sagesse suméro-accadienne (1953), S. 21-27; S. N. Kramer, Schooldays; Education: From the tablets of Sumer (1956), S. 3-13.

<sup>2)</sup> Diese Auffassung steht in bewusstem Gegensatz zu der von Falkenstein, op.cit., S. 183 6. Absatz, geäusserten. [Gadd, Iraq XXV (1963), S. 181 ff. Korrr.- Zus.]

Sie entsprechen ungefähr unseren von Schülern vollgeschriebenen Schulheften und enthalten offenbar hauptsächlich, wenn nicht ausschliesslich, Abschriften oder Nachschriften gegebener Texte, weshalb man sie passend „school exercises“<sup>1)</sup> bzw. „Übungstexte“<sup>2)</sup> genannt hat. Die Einstellung der Assyriologen zu den Schultafeln verrät ein Satz von Chiera: „the (scil. Old Babylonian) students have copied, and therefore have unconsciously preserved for us, much very valuable material“<sup>3)</sup>. Es ist das den Schultafeln direkt zu entnehmende „wertvolle Material“, das die Assyriologie seit den ersten Funden interessiert, und nur diejenigen Schultafeln werden allgemein beachtet, die uns dieses bieten. Als Lehrstoff der altbabylonischen Schule jedoch werden die Schultafeln kaum noch betrachtet. Das zeigt schon die oft für sie gebrauchte Bezeichnung „Schülertafel“; sie lässt die im Worte Schultafel zum Ausdruck kommende Beziehung der Tafel zum Schulunterricht unberücksichtigt und gibt ein modernes Werturteil an, das einen Text als Schülerarbeit — im Gegensatz zum Meisterwerk — in die Kategorie minder zuverlässiger Quellen verweist.

Es wäre zu wünschen, dass der Lehrstoff der altbabylonischen Schule als solcher einmal wieder die Neugier eines Gelehrten reizte<sup>4)</sup>. Eine sehr grosse Menge von Schultafeln aus Nippur und anderen Orten, die im Original zu untersuchen wären, lockt den Forscher — oder schreckt sie ihn etwa gerade ab? Man könnte Umfang, Aufbau und Charakter des Lehrstoffes zu bestimmen, seiner Verwendung im Unterrichte und seinem Verhältnis zur Berufsarbeit des Schreibers nachzugehen versuchen. Man könnte an Hand der Schultafeln bekannter Herkunft versuchen festzustellen, ob es Unterschiede zwischen den verschiedenen Schulen gab und wenn ja, ihre Art zu ermitteln<sup>5)</sup>. In der Hoffnung, dass das durch die sumerische Schul-Dichtung geweckte Interesse die Fachgenossen dazu bringen wird, sich auch wieder einmal mit den Schultafeln zu beschäftigen, unterbreite ich ihnen hiemit eine Reihe grösstenteils unveröffentlichter Briefe in akkadischer Sprache mit der Frage, ob sie als Zeugnisse für ein bisher übersehenes Fach des altbabylonischen Schulunterrichtes anzusehen sind, das Fach „Übungen im Briefschreiben“.

2. In einer knappen schematischen Übersicht, die ich vom Inhalt der Schultafeln aus Nippur im Altorientalischen Museum zu Istanbul gegeben

<sup>1)</sup> Z. B. Chiera, UMBS 11,1 (1916), S. 41 I. u.ö.

<sup>2)</sup> Landsberger, MSL 2 (1951), S. 2 2.

<sup>3)</sup> Op. cit., S. 16 2. Absatz.

<sup>4)</sup> Die Resultate einer gründlichen Beobachtung der äusseren Form der Schultafeln hat Chiera, op. cit., S. 41 ff., niedergelegt; vgl. Landsberger, l.c.

<sup>5)</sup> Hier wenigstens ein praktischer Fingerzeig: Chieras Bemerkung, S. 16 unten, „The chief interest of the students was not in what they copied, but in the practice which they derived therefrom“, kann kaum zutreffen. Vielleicht würde eine sorgfältige Sammlung



habe <sup>1)</sup>, fehlt die Gruppe der Briefe. Dass Briefe, und zwar nicht die bekannten anscheinend literarischen sumerischen Briefe <sup>2)</sup>, sondern akkadische Briefe des in der altbabylonischen Zeit üblichen Typus, im Pensum der altbabylonischen Schule vorkamen, konnte schon damals aus einer alten Notiz Scheils geschlossen werden <sup>3)</sup>. Sie bezieht sich auf eine der von ihm in Sippar ausgegrabenen und in seinem Kataloge kurz erwähnten Tafeln, die noch unveröffentlichte linsenförmige Schultafel im Altorientalischen Museum zu Istanbul

a) Si. 441: ohne rechtes unteres Viertel,  $7,7 \times 7,6' \times 2,9$  cm <sup>4)</sup>; Inschrift verklebt.

Die Linse weist folgenden Text in Prunkschrift auf:

(Vs.) <sup>1</sup> a-na <sup>d</sup> u tu—i-na-an-ni—qá-ti—ša-[ba-at] <sup>5)</sup> <sup>2</sup> qí-bí-[ma] <sup>3</sup> um-ma sa-am-su—i-lu-[n]a x [. . .] <sup>6)</sup>,

„Zu Šamaš-inanni-qāti-šabat sprich: folgendermassen (hat) Samsu-iluna [. . .] (gesagt)“;

auf der Rs. flüchtig geschriebene Zahlen.

Der Text der Vs. besteht aus einer regulären Briefadresse, an der jedoch die beiden Personennamen auffallen. Den des Empfängers, welcher „Šamaš, fass mich jetzt <sup>7)</sup> bei der Hand!“ bedeutet, kann ich nicht belegen <sup>8)</sup> und meinen Eindruck, er sei künstlich gebildet, nicht als richtig beweisen. Die nächstliegende Ergänzung am Ende von Z.3 ist die zu [lu]g[al-ma], vgl. Anm. 6, womit „König Samsu-iluna“ der Absender wäre; weniger wahrscheinlich ist mir die Annahme, hier habe ein mit dem Namen dieses Königs zusammengesetzter Beamtenname gestanden wie S[ams]u-iluna—nū[r—mā-tim] <sup>9)</sup>.

und Sichtung aller Schultafeln, welche Proben inhaltlich verschiedener Texte enthalten, uns Einsicht in den Lehrplan gewähren.

<sup>1)</sup> JCS 1 (1947), S. 113-114.

<sup>2)</sup> Vgl. meine Ausführungen in AfO 20 (1963), S. 153 I.

<sup>3)</sup> Scheil, Une saison de fouilles à Sippar=Mémoires . . . de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire I (Kairo, 1902), S. 134 Nr. 441.

<sup>4)</sup> Diese Zahlen geben die maximale Höhe (Länge), Breite und Dicke der Tafel an. Apostrophs sind gesetzt, wenn die Tafel nicht mehr in ihrer ursprünglichen Grösse erhalten ist; dabei bedeutet der Apostroph vor der ersten Zahl=Verlust des oberen Randes oder seiner grössten Wölbung, hinter der ersten Zahl=Verlust des unteren Randes, vor der zweiten Zahl=Verlust des linken Randes, hinter der zweiten Zahl=Verlust des rechten Randes, vor der dritten Zahl=Verlust der Vorderseite oder ihrer grössten Wölbung, hinter der dritten Zahl=Verlust der Rückseite.

<sup>5)</sup> Freie Ergänzung, erhalten nur ein unbedeutender Keilrest.

<sup>6)</sup> Von dem [n]a gelesenen Zeichen nur ein Rest des oberen schrägen Keils erhalten. x=zwei kleine Keilreste, die z.B. zu [lu]g[al] gehören könnten.

<sup>7)</sup> Die hier auftretende Form *inanni* kommt nach CAD 7 (1960), S. 142 r. f. 2' und 3', sonst nur nach Präpositionen vor.

<sup>8)</sup> Vergleichbare Namen, alle aus neubabylonischer Zeit, bei Stamm, MVAeG 44 (1939), S. 171; 221 2; 311 2.

<sup>9)</sup> Ungnad, VAB 6 (1914) Nr. 72 Vs. 1. Weitere solche Namen z.B. bei Edzard, Zwischenzeit (1957), S. 61 mit Anm. 282.

Fast sechzig Jahre lang ist diese von Scheil entdeckte „Linse“ meines Wissens aber das einzige als solches erkannte Beispiel eines im Schulunterrichte als Lehrstoff behandelten Briefes geblieben. Bis heute habe ich auch weder eine weitere linsenförmige Tafel gesehen noch eine Tafel des zweiten äusserlich sofort kenntlichen Schultafeltyps, gross und vielkolumnig mit gross und sauber geschriebener erster Kolumne <sup>1)</sup>, die Briefe oder Teile von Briefen enthielte. Bei einer Durchsicht der altbabylonischen Briefe bin ich nun im Altorientalischen Museum zu Istanbul und im Ashmolean Museum zu Oxford auf eine Reihe von Stücken gestossen, die sich auf die eine oder andere Weise von normalen Briefen unterscheiden, manche in mehr als einer Hinsicht, und bei mir den Verdacht weckten, es könnten Schultafeln sein.

In den folgenden Abschnitten 3-10 wird ein Teil dieser Tafeln kurz beschrieben und ihr Text transkribiert und übersetzt <sup>2)</sup>. Zu den unveröffentlichten Tafeln, deren Originale ich gesehen habe, stelle ich einige mir nur aus der Fachliteratur bekannte Stücke, weil sie mir inhaltlich mit den ersteren verwandt zu sein scheinen. In den abschliessenden Abschnitten 11-14 wird der Versuch unternommen, dieses Material zu analysieren und typologisch zu bestimmen.

3. Als erste Beispiele für Tafeln mit teilweise identischem Text nenne ich

b) Ni. 683: unveröffentlicht, gefunden in Nippur, im Altorientalischen Museum zu Istanbul;  $6,65 \times 4,5 \times 2,05$  cm. Sehr schlechte Schrift;

c) YBC 4537: veröffentlicht YBT 2 (1917) Nr. 90, unbekannten Fundorts (eine sogenannte Larsa-Tafel <sup>3)</sup>), in der Yale Babylonian Collection. Ich habe das Original nicht gesehen.

Die Texte dieser beiden Tafeln lauten:

b Vs. 1	c Vs. 1.	a-na be-lí-ia	„Zu meinem Herrn sprich:
2	2.	qí-bí-ma	folgendermassen (hat)
3	—	um-ma im-gur— <sup>d</sup> EN.ZU-ma	Imgur-Sin/ Abi-asad
—	3.	um-ma a-bi—a-sa-ad-ma	(gesagt):

<sup>1)</sup> S. Chiera, S. 41 ff.; Landsberger, l.c.

<sup>2)</sup> Für die Erlaubnis, diese und den schon in Abschnitt 2 gebrachten Text abzuschreiben und hier mitzuteilen, sage ich der Leitung der Staatlichen Archäologischen Museen zu Istanbul und der Antikenabteilung des Ashmolean Museum zu Oxford ergebenst meinen Dank. Für das Kollationieren einzelner Stellen oder ganzer Briefe und für die Überlassung von Kollationsergebnissen danke ich den Herren Van Dijk - Kopenhagen, Frankena - Leiden, Gurney - Oxford und A. L. Oppenheim - Chicago herzlich. Mein besonderer Dank gilt der Niederländischen Organisation für Reinwissenschaftliche Forschung (Z.W.O.) für die Gewährung des Subsidiums zur Vorbereitung eines Corpus der altbabylonischen Briefe, aus welchem meine Reisen nach Istanbul und Oxford und Herrn Frankenass Reise nach London bestritten worden sind.

<sup>3)</sup> Vgl. Leemans, SLB I (2) (1954), S. 1.



4	4.	<i>a-lum ù<sup>1)</sup> ha-al-šum</i>	Stadt und Bezirk
	5.	<i>ša-li-im<sup>2)</sup></i>	ist wohlbehalten.
3)	6.	<i>ha-al-šú-ú-a</i>	Meine Befestigungen
	7.	<i>du-un-nu-ú-ti<sup>4)</sup></i>	sind verstärkt,
5	8.	<i>ù ma-ša-ra-tu-ú-a<sup>5)</sup></i>	auch meine/die Wachen
6	9.	<i>da-an-na-a<sup>6)</sup></i>	sind stark.
7		<i>a-nu-um-ma</i>	Nunmehr lasse ich
8	10	<i>dumu.meš um-m[e-a]-n[im]<sup>7)</sup></i>	zehn Handwerker
9		<i>i-na ha-al-š[i...]</i>	in/aus [meinem] Bezirk
10		<i>ù 4x[...]</i>	und vier...
11		<i>x áb.gud.ḫi.a[...]<sup>8)</sup></i>	... Rindvieh
Rs. 12		<i>a-na še-er x[...]</i>	zu [...]
13		<i>uš-ta-ri-šu-n[u-ti]<sup>9)</sup></i>	führen.
14		<i>be-lí ia ḫi ša al(?) x[...]</i>	Mein Herr ... <sup>10)</sup> .

Nach Doppelquerstrich unbeschrieben.

4. In Sippar gefunden wurden die unveröffentlichten Istanbul Tafeln

d) Si. 200: ohne rechte untere Ecke, 7,6×4,9×3,1 cm; grobe Schrift<sup>11)</sup>;

e) Si. 358: teilweise zerdrückt und verbogen, 8,7×5,1×2,6 cm; ungeschickte, fast unlesbare Schrift.

Ihr Text lautet:

d Vs.	1	e Vs.	1.	<i>a-na be-lí-i-din-nam</i>	„Zu Bēli-iddinam
	2		2.	<i>qí-bí-ma</i>	sprich: folgendermassen
	3		3.	<i>um-ma ì-lí-i-din-nam</i>	(hat) Ili-iddinam (gesagt):
	4		4.	<i><sup>d</sup>utu ù <sup>d</sup>marduk aš-šu-mi-ia-a<sup>12)</sup></i>	Šamaš und Marduk mögen
			5.	<i>li-ba-al-li<sup>13)</sup> -tú-ka</i>	dich um meinetwillen
					gesund erhalten!

<sup>1)</sup> Nur in c.

<sup>2)</sup> So b; c: [š]a-lim.

<sup>3)</sup> Eine Zeile weggewischt.

<sup>4)</sup> So Kopie; etwa -nu zu lesen?

<sup>5)</sup> So c; b: ma-ša-ra-tum.

<sup>6)</sup> Letztes Zeichen nur in c.

<sup>7)</sup> Ergänzung unsicher.

<sup>8)</sup> Lesung ganz unsicher.

<sup>9)</sup> Lesung und Ergänzung unsicher.

<sup>10)</sup> Mir unverständlich.

<sup>11)</sup> Kurz inventarisiert von Scheil, Sippar, S. 126.

<sup>12)</sup> Dieses Wort nur in e, sehr schadhafte und undeutlich.

<sup>13)</sup> Zeichen in d irrtümlich ausgelassen.

5	6.	<i>dub-pí an-ni-a-am</i>	Nach <sup>7)</sup> Lektüre
6		<i>i-na a-ma-ri-i[m]<sup>1)</sup></i>	dieses Briefes
7	7.	<i>é ku-nu-ki-ia</i>	öffne
8		<i>pí-te-ma</i>	mein Magazin und verlade
Rs. 9	8.	<i>5 gú sig[...]</i>	5 Talente... Wolle,
10	9?	<i>30 gur x[...]<sup>2)</sup></i>	30 gur Datteln,
11	10?	<i>0, 2. 3 i[...]<sup>3)</sup></i>	1/2 gur Öl,
12	Rs. 11?	<i>10 gur še x x<sup>3)</sup></i>	10 gur... Gerste
13	12.	<i>i-na giš<sup>4)</sup> má šu-úr-k[i-i]b-ma<sup>5)</sup></i>	auf ein Schiff
14	13.	<i>šu-bi-lam ap-pu-tum<sup>6)</sup></i>	und schicke (es) mit bitte!"

5. Inhaltlich verwandt mit den vorhergehenden sind zwei aus Adab stammende unveröffentlichte Tafeln in Istanbul, welche äusserlich nicht von normalen Briefen abweichen, aber ihrem Texte nach Duplikate sind,

f) Ad. 652 a: aus zwei Stücken zusammengeleimt; 7,5×4,1×2,8 cm;

g) Ad. 636: geborsten, ohne oberen und unteren Rand, Oberfläche schwer beschädigt; 6,6'×5,3×2,6 cm. Feine Schrift.

Ihr Text lautet:

f Vs.	1'	g abgebr.	<i>[um-ma]<sup>d</sup>utu-[...]</i>	„[Zu... sprich: folgender-
	2'		<i>[<sup>d</sup>u]tu ù [<sup>d</sup>...]</i>	massen] (hat) Šamaš-[...]
	3'		<i>[aš-š]um-ia d[a-ri-iš u<sub>4</sub>-mi]</i>	(gesagt): Šamaš und [...]
	4'	Vs. 1'.	<i>[l]i-ba-al-l[i-tú-k]a</i>	mögen dich um meinetwil-
				len für allezeit gesund
				erhalten!
	5'	2'.	<i>a-nu-um-ma</i>	Nunmehr nach <sup>7)</sup>
	6'	3'.	<i>ku-nu-uk-ki an-ni-a-am</i>	deiner Lektüre
	7'	4'.	<i>i-na a-ma-ri-i-ka</i>	dieses meines gesiegelten
				(Briefes)
	8'		<i>bi-it ku-nu-uk-ki-ia</i>	öffne mein Magazin
	9'	5'.	<i>pí-te-ma</i>	und verlade
	10'	6'.	<i>10 gur še-a-am</i>	10 gur Gerste
	11'		<i>x zíd.g[u(?)]</i>	x (gur) ... Mehl,
	12'	8)	<i>[...] x x</i>	.../ 10 gur ... Gerste

<sup>1)</sup> Zeichen nur in d.

<sup>2)</sup> Vielleicht zu z[ú.lum] zu ergänzen. Zeile so in d; in e stattdessen: x še gur še x[...].

<sup>3)</sup> Zeile so in d; e unleserlich.

<sup>4)</sup> Zeichen nur in e.

<sup>5)</sup> Wort so in d; in e fast unleserlich, vielleicht šu-ur-ki-ib.

<sup>6)</sup> Dieses Wort nur in d.

<sup>7)</sup> Wörtlich: „bei“.

<sup>8)</sup> Statt dieser zwei Zeilen von f bietet g Vs. 7': 10 gur še x x.



13'	8'. <i>i-na giš má</i>	auf das Schiff
14'	9'. <i>ša<sup>d</sup>utu—ba-ni</i>	des Šamaš-bāni und
15'	10'. <i>šu-ur-ki-ba-am-ma</i>	
16'	11'. <i>šu-bi-lam</i>	schicke (es) mir
Rs. 16'	12'. <i>ap-pu-tum</i>	bitte!''.

6. Eine Gruppe bilden drei ebenfalls in Adab ausgegrabene fragmentarische Tafeln, von denen die erste veröffentlicht im Orientalischen Institut der Universität von Chicago und die zwei anderen unveröffentlicht in Istanbul aufbewahrt werden.

h) A 576: veröffentlicht und bearbeitet von Luckenbill, AJSL 32 (1915-1916), S. 289 und 275 Nr. 13; bearbeitet von Ungnad, Altbabylonische Briefe aus dem Museum zu Philadelphia (1920), S. 102 Nr. 147<sup>1)</sup>.

i) Ad. 652 c: '3,6×4,5×2,1 cm.

j) Ad. 642: unterer Teil einer Tafel, '4,2×'4,6×2,6 cm; kursive Schrift.

Der Text lautet:

h Vs. 1'	i abgebr.	j abgebr.	ša <sup>d</sup> EN.ZU—mu[ša-lim]
2'			še-l[i]-MU <sup>2)</sup> ù [...]
3'	}		a-na ša-ni-[im]
4'			ta-ad-di-nu-[šu]
5'			m <sup>d</sup> EN.ZU—mu-ša-[lim]
6'	Vs. 4'		šar-ra-am im- <i>hu</i> -ur-ma
7'	Rs. 1-2	Vs. 1'	šar-ru-um <sup>4)</sup> li-ib-ba-ti-im <sup>5)</sup>
8'	}	3	2'. im-ta-la
		4	hu-mu-ut la-a-ma <sup>6)</sup>
9'	}	5	3'. re-di <sup>7)</sup> šar-ri-im
		6	4'. ik-šu-du AD ka <sup>8)</sup>
10'	abgebr.	5'	a. šà-li-im <sup>9)</sup> a-na bé <sup>10)</sup> -li-šu
Rs. 1 <sup>12)</sup>		6'-7'	MU <sup>11)</sup> -er ap-pu-tum
		Rs. 1.	ú-ul ta-aš-pu-ra-am
		2.	[L]a ta-qá-bi,

<sup>1)</sup> Von A. L. Oppenheim freundlichst für mich kollationiert.

<sup>2)</sup> So nach Kollation, wie Kopie; falsch statt -bu.

<sup>3)</sup> Die fast unleserlichen Reste i Vs. 1'-3' passen in keiner Weise zu h Vs. 3'-5'.

<sup>4)</sup> So h; i: [šar]-ru-ú-um; j: [...] x-um.

<sup>5)</sup> So h; i: li-ib-ba-tim; j: li-ba-tim.

<sup>6)</sup> So h; i und j ohne -a-.

<sup>7)</sup> So h; Zeichen in i und j undeutlich korrigiert, vielleicht -du gemeint.

<sup>8)</sup> So h nach Kollation, wie Kopie; -du- korrigiert; zu lesen wohl ik-šu-du-ka.

<sup>9)</sup> i: i[L]-li-x, etwa zu i[L]-li-k[am] zu ergänzen; j mir unverständlich, [x] x ma x ma.

<sup>10)</sup> So h (!); in j unbedeutende Reste, endend mit zeichenschliessendem Senkrechten, also kein im.

<sup>11)</sup> So h; j: be.

<sup>12)</sup> So h nach Kollation, wie Kopie; j: [te]-e-er.

<sup>13)</sup> Nach Schluss-Querstrich unbeschrieben.

„[Weil du das ... Feld] des Sin-mušallim, Šēlebum und [...] einem anderen gegeben hast, hat Sin-mušallim sich an den König gewandt und der König ist (daraufhin) zornig geworden. Eile dich; bevor der Soldat des Königs dich erreicht/bei dir ankommt, gib das Feld seinen Besitzern zurück, bitte! 'Du hast mir nicht geschrieben' sollst du nicht sagen!'".

Haben die drei Tafeln drei Exemplare des gleichen Textes enthalten, wie hier angenommen, so müssen diese Varianten (s.u.) und Kürzungen bzw. Zusätze (j Rs. 1-2) aufgewiesen haben. Es könnte sich jedoch auch um zwei, ja drei verschiedene Texte mit parallelen Passagen handeln. Eine Entscheidung darüber ist infolge des fragmentarischen Erhaltungszustandes von i und j nicht möglich, dessentwegen auch die Art der Diskrepanz zwischen h Vs. 3'-5' und i Vs. 1'-3' undurchsichtig bleibt.

An i und j habe ich, weder was das Äussere der Tafeln noch was die Schrift betrifft, Abweichungen vom normalen Briefftypus bemerkt. h habe ich nicht gesehen; hier verrät aber die Verwechslung ähnlicher Zeichen in Vs. 2' und Rs. 1 und der Kasusfehler in Vs. 10' den ungeübten Schreiber. Trotz der geläufigen Handschrift enthält auch j anscheinend eine sinnlose Zeichengruppe in Z. 4', einer Stelle, wo die drei von h Vs. 6' an bei verschiedener Orthographie identischen Texte im Ausdrucke voneinander abweichen.

7. Ebenfalls Duplikate sind die unveröffentlichten Texte zweier Fragmente, welche äusserlich nicht von normalen Briefen abweichen,

k) Ni. 13640+13651<sup>1)</sup>: unbekannter Herkunft<sup>2)</sup>, im Istanbuler Museum; '5,5×5×2,5 cm;

l) 1924, 595: mir unbekannten Fundorts, im Ashmolean Museum zu Oxford. Unterer Teil einer Tafel, '3,65×4,9×2,5 cm. Sehr gute Schrift<sup>3)</sup>.

Der Text lautet:

k Vs. 1'	l abgebr.	aš-[šum ...]	„Was [das Feld] betrifft,
2'		ša [t]a-a[š-pu-ra-am]	worüber du mir geschrie-
3'	Vs. 1'	um-ma at-t[a(-a)-ma] <sup>4)</sup>	ben hattest:
4'	2'	36 iku a.šà-a[m <sup>5)</sup> ]	„Suche mir 36 iku Feld

<sup>1)</sup> Am 12.VII.1960 von mir aus zwei Stücken zusammengefügt. Die Zuordnung zur Gruppe von Nippur und die Numerierung sind provisorisch.

<sup>2)</sup> Die Bruchstücke befanden sich vor ihrer provisorischen Einordnung in die Sammlung von Tafeln aus Nippur in einem Schubfächer, welches Tafeln aus verschiedenen Ausgrabungsorten enthielt. Nach einer Mitteilung von Frau Lewy, Or. NS 24 (1955), S. 275, wären diese Tafeln absichtlich von Unger, als „a then custodian of the Museum“ angedeutet, durcheinandergemengt worden. Als Fundorte dieser Tafeln kommen am ehesten Nippur und Lagaš in Frage, letzteres gegen Frau Lewys Meinung; vgl. dazu mein Edikt (1958), S. 12 f. Anm. 2.

<sup>3)</sup> Gurney hat meine Umschrift freundlichst nochmals mit der Tafel kollationiert.

<sup>4)</sup> Nach k; in l nur ein unkenntlicher Zeichenrest erhalten.

<sup>5)</sup> So in k, ein winziger Zeichenrest; in l: -[L]am.



5'	3'	<i>a-na er-re-šu-tim</i>	zur Bebauung in Pacht
6'	}	<i>am-ra-am-ma</i>	aus und
7'		<i>lu-ri-iš</i>	ich will (es) bebauen! —
8'	}	<i>i-na-an-na</i>	jetzt
Rs. 11		<i>36 iku a.šà-am</i> <sup>1)</sup>	habe ich 36 <i>iku</i> Feld
2	2.	<i>a-na er-re-šu-tim</i>	zur Bebauung in Pacht
3	3.	<i>a-ta-am-ra-kum</i> <sup>2)</sup>	für dich ausgesucht.
4	4.	<i>ar-ḫi-iš al-kam-ma</i> <sup>3)</sup>	Komm schnell hierher, und
5	abgebr.	<i>ki-ir-ri a.šà-lim</i>	<i>gib den Einstand</i> des Fel- des!
6		<i>šu-pu-[u]k</i>	
7		<i>ù dub [...]</i>	Ferner ... der/den Kon- trakt
8		<i>x x [...]</i>	...".

abgebrochen

Bemerkung zum Text: *ki-ir-ri a.šà-lim šu-pu-[u]k*, k Rs. 5-6, hier weiter als (1) zitiert, gehört zu den zwei in CAD 5 (1956), S. 92 r. 4., angeführten Stellen (2) *i-na ki-ir-ri-im ša-pa-ki-im*, CT 4 (1898), 18 b Vs. 5, und (3) *giš má dumu—er-še-tim ki-ir-ra-a-ša šu-pu-uk-ma*, TCL 17 (1933) Nr. 64 Rs. 16. CAD 5, S. 90 ff., stellt sie zu *girru* A, „Weg“, „Reise“ u.s.w.; Goetze lehnt das in seiner Besprechung, JCS 11 (1957), S. 80 r. f., mit Recht schon wegen der Schreibung mit *ki-* ab und verweist indirekt auf die Möglichkeit einer Kombination mit (4), dem in §§ 27 und 28 der „Gesetze von Ešnunā“ vorkommenden Worte *GIR-ra-am*<sup>4)</sup>, das nach Landsbergers Vorschläge *qirrum* zu lesen wäre<sup>5)</sup>. Ich halte diese Kombination für richtig; aber abgesehen davon, dass ich nicht weiss, ob das Wort mit *k* oder *q* begann, ist mir auch sein Ausgang unklar, der nach (3)<sup>6)</sup> vokalisches gewesen sein muss; s. von Soden, Grammatik (1952) § 65 h.

Dass mit Goetze, Besprechung, l.c., der Bedeutungsansatz „Reiseproviant“ nicht zutreffen kann, zeigte schon die Geringfügigkeit des in (5) für *ki-ir-ri má* aufgewendeten Betrages von 5 *silā*<sup>7)</sup> (Gerste) verglichen mit den übrigen

<sup>1)</sup> So k; l: *-lam*.

<sup>2)</sup> So k; l: *a-tam-ra-ak-kum*.

<sup>3)</sup> So k; die Reste in l passen zur Not dazu.

<sup>4)</sup> Goetze, AASOR 31 (1956), S. 76 mit S. 79 f.; beachte Anm. 11.

<sup>5)</sup> Hrozný-Festschrift: AOr XVIII, 3 (1950), S. 241.

<sup>6)</sup> Meine von der des CAD abweichende Lesung *ki-ir-ra-a-ša* stützt sich sachlich auf (5) *ki-ir-ri má*, UMBS 8,2 (1922) Nr. 242 Vs. 3.

<sup>7)</sup> Da nach altbabylonischem Schreibgebrauche nach den mit normalen Zahlen (senkrechte Keile) geschriebenen Ziffern für die Einheit *silā*<sub>3</sub>, „Liter“, ausser in sehr kurzgefassten Listen stets das Zeichen für das Wort *silā*<sub>3</sub> gesetzt wird, ist das nach Kopie meist wie *maš* aussehende Zeichen in Vs. 3; 4; 5; 7; Rs. 3; 5 dieses Textes gegen CAD *silā*<sub>3</sub> zu lesen.

Posten dieser Ausgabenabrechnung; (1) zeigt es jetzt ebenfalls. Landsbergers „Hochzeitsmahl“ ist, selbst wo das Wort im Zusammenhange mit der Eheschliessung vorkommt, zu eng. Das ergibt sich an der Landsberger damals noch nicht bekannten Stelle (6) 1 *pa-an kaš a-na ki-ir-ri-im*, UET 5 (1953) Nr. 636 Z. 33, aus dem geringen Aufwande und dem Platze des Postens in der langen Kostenaufstellung. Mein provisorischer Ansatz „Einstand“ ergibt sich aus dem Versuche, folgenden Indizien gerecht zu werden:

1) Die Handlung des *\*k/qirrām šapākum* leitet in (1) die Pachtung eines Feldes ein, in (3) die Fahrt eines Schiffes; ihre Stellung und Bedeutung in (2) und (6) ist mir unklar. Zu (3) passt (5), wo der Posten 5 *silā*<sub>3</sub> *ki-ir-ri má* sofort auf den ersten Posten der Abrechnung, Schiffs- und Arbeitermiete, Vs. 1 f., folgt und den Posten betreffend Aufwand für Personal, Vs. 4 — Rs. 1, voraufliegt. Die Verbindung von *GIR-ra-am* mit *rik<sā>tim* bzw. *riksātīm* mit *GIR-ra-am*, vom Verbum *šakānum* abhängig, in (4) ist gut mit (1) vereinbar: *\*k/qirrām šapākum/šakānum* gehört einleitend oder begleitend zum Vertragsschluss, was auch in (2) möglich scheint. Demzufolge dürfte es in (3), wo man eine Bedeutung wie „chartere!“ vermuten könnte, wenn man nur diesen Beleg hätte, als *pars pro toto* das Eingehen einer Mietsübereinkunft o.ä. andeuten.

2) Für *\*k/qirrām* benötigt man in (2) 50 *silā* Bier, 20 *silā* Mehl und 1 *silā* Sesamöl<sup>1)</sup>; in (5) 5 *silā*, nach Vs. 1 Gerste, nach Vs. 4 ff. vielleicht zur Bierbereitung bestimmt; in (6) 60 *silā* Bier; in (7) 0, 0.4 *ki-ir-ri i-si-in é.a*, UMBS 8,2 Nr. 249 Rs. 2, 40 *silā* — wohl Bier nach Vs. 1 f. Bier scheint somit für die Handlung des *\*k/qirrām šapākum* wesentlich erforderlich zu sein.

3) Demzufolge kann man *šapākum* in dieser Phrase vielleicht mit Stellen wie [ša<sup>2)</sup>] *ši-ka-ra-am iš-pu-ku*, UET 5 Nr. 494 lk. Rd.; 2 *kaš ú.sa.ka.ni ša-ap-ku*, Nr. 638 Z. 38, zusammenbringen und als „ausgiessen“ auffassen.

Mit dem Vorstehenden ist die von Goetze (s.o. S. 24<sup>4)</sup>) geforderte gründliche Untersuchung höchstens angebahnt. Sie dürfte die altassyrischen Belege für das zuletzt von Hirsch, AfO Beiheft 13/14 (1961), S. 67, gegen Landsberger, AfO 12 (1937-1939), S. 138 f. 6., ohne Begründung als „Becher o.ä.“ gedeutete Worte *kirrum* und den im Zusammenhange mit diesem von Bilgiç, Appellativa (1954), S. 55 Anm., zitierten Passus *šu-ma a-na ki-ra-tim i-ša-pu-ku(?)*, CCT 4 (1927), 6: B.M. 115087 Vs. 5 f., nicht übergehen<sup>3)</sup>.

8. Deutliche inhaltliche Zusammenhänge bestehen zwischen drei unveröffentlichten Tafeln, die von verschiedenen Fundorten kommen.

<sup>1)</sup> Die von Schwenzner, MVAG 19,3 (1915), S. 104, und Meissner, Warenpreise: Abhandl. Preuss. Akad. 1936, Phil.-hist. Nr. 1, S. 7, zitierten Preise für Bier, Mehl (Vs. 6) und Brot (11) stimmen weder zueinander noch zur Endsumme Rs. 16.

<sup>2)</sup> Nach Rs. 17 nicht ganz sicher ergänzt.

<sup>3)</sup> Dieser Exkurs ist im Juli 1963 vor Erscheinen der 6. Lieferung des AHW geschrieben.



m) 1924,593: Fragment mir unbekannter Herkunft in Oxford, abgerissener und zerdrückter Unterteil einer Tafel mit unkenntlich gemachter Inschrift der Vs.; '5,4×4,9×2,5 cm.

Der erhaltene Text lautet:

(Rs.) <sup>1</sup>ni-pa-ti-ka <sup>2</sup>i-na ši-bi-tim <sup>3</sup>šu-ši-i,

„Befreie deine Schuldhäftlinge aus dem Gewahrsam!“.

Er ist ein Duplikat zu den letzten Zeilen eines in Kiš gefundenen Fragments des Istanbuler Museums,

n) Ki.598 <sup>1</sup>): abgerissene und zerdrückte rechte untere Tafelecke, '3,6×'5,6×2,4 cm; schlechte Schrift.

Vom Texte ist erhalten:

(Vs.) <sup>1</sup>[x x] ru x x <sup>2</sup>i-ku-ul-ma <sup>3</sup>ni-pa-ti-ka <sup>4</sup>[a-na] ši-bi-tim (Rs.) <sup>1</sup>[u]š-te-ri-iš <sup>2</sup>ar-še <sup>3</sup>-iš <sup>4</sup>al-kam-ma <sup>5</sup>ni-p[a]-ti-ka <sup>6</sup>[i-na] ši-bi-tim <sup>7</sup>[šu-ši]-i-ma(?); abgerissen.

„[NN] hat [dich . . .] denunziert <sup>5</sup>) und deine Schuldhäftlinge in Gewahrsam gebracht. Komm schnell und befreie deine Schuldhäftlinge aus dem Gewahrsam und . . .“.

Der Text dieses Fragmentes dupliziert weitgehend den der folgenden, in Sippar ausgegrabenen Tafel in Istanbul, die wie ein normaler Brief aussieht,

o) Si. 353: Ecken beschädigt, 8,5×4,25×2,5 cm; kursive Schrift <sup>6</sup>).

Der Text lautet:

(Vs.) <sup>1</sup>[a-na] be-lí-ia <sup>2</sup>q[i]-bi-ma <sup>3</sup>um-ma lú-<sup>d</sup>iškur-ma <sup>4</sup>utu li-ba-al-li-iš-ka <sup>5</sup>aš-šum te-em a.šà-im <sup>6</sup>ša ta-ša-mu <sup>7</sup>p<sup>d</sup>iškur-ra-bi <sup>8</sup>p<sup>i</sup>li-im-gur-ra-an-ni <sup>9</sup>ú<sup>d</sup>na-bi-um—ma-lik <sup>10</sup>ka-ar-ši-ka <sup>11</sup>a-na šar-ri-im <sup>12</sup>i-ku-lu <sup>13</sup>[2 n]i-pa-ti-ka <sup>14</sup>[a-n]a ši-bi-tim (Rs.) <sup>15</sup>[x] x [x] x <sup>16</sup>al-kam-ma <sup>17</sup>ni-pa-ti-ka <sup>18</sup>i-[n]a ši-bi-tim <sup>19</sup>[šu]-ši,

„Zu meinem Herrn sprich: folgendermassen (hat) Awil-Adad (gesagt): Šamaš möge dich gesund erhalten! Betreffs der Angelegenheit des Feldes, das du gekauft hast — Adad-rabi, Ili-imaguranni und Nabium-mālik haben dich beim Könige denunziert <sup>7</sup>). [Zwei(?)] Schutzhäftlinge von dir haben sie in Gewahrsam gebracht“; weiter wie oben m und n.

<sup>1</sup>) Im Inventar de Genouillac, Premières recherches archéologiques à Kich I (1924), S. 31, als B. 8.

<sup>2</sup>) Zeichen unförmig, so zu erraten.

<sup>3</sup>) So deutlich statt -hi-.

<sup>4</sup>) Zeichen unförmig und nicht wie das letzte Zeichen von Z. 3'; so zu erraten.

<sup>5</sup>) Zur Ergänzung s.u. Text o Vs. 10-12, aber die Reste von Z. 1' kann ich nicht deuten.

<sup>6</sup>) Kurz inventarisiert von Scheil, Sippar, S. 133.

<sup>7</sup>) Mit dieser Stelle und unten p Rs. 14-15; q Vs. 12, vgl. oben n Vs. 1'-2', ist der von Held, JCS 15 (1961), S. 12 r. zu I 12, untersuchte Ausdruck nunmehr auch schon in altbabylonischer Zeit belegt.

9. Inhaltlich teilweise verwandt mit o ist der ebenfalls in Sippar gefundene und dem Museum in Istanbul gehörige unveröffentlichte Brief

p) Si. 296: kleine Tafel ohne rechte untere Ecke, 8,7×5,05×2,95 cm; Schrift plump und stellenweise kaum lesbar <sup>1</sup>).

Der Text lautet:

(Vs.) <sup>1</sup>a-na ša-pi-ri-ia <sup>2</sup>qí-bi-ma <sup>3</sup>um-ma <sup>d</sup>utu-na-šir-ma <sup>4</sup>utu ù<sup>d</sup>marduk aš-šum-mi-ia <sup>5</sup>da-ri-iš u<sup>4</sup>-mi <sup>6</sup>ša-pi-ri li-ba-al-li-tú <sup>7</sup>aš-šum te-em a.šà-im <sup>8</sup>ša ša-pi-ri iš-pu-ra-am <sup>9</sup>x x.meš <sup>2</sup>) p<sup>t</sup>u.tu—ni-šu <sup>10</sup>pa-bu-um—wa-rum <sup>3</sup>) <sup>11</sup>pi-lí—e-ri-ba-am <sup>12</sup>pmu-na-wi-rum (Rs.) <sup>13</sup>ù<sup>p</sup> utu—m[u-. . .] <sup>14</sup>kar-ši-ka a-n[a . . .] <sup>15</sup>i-ku-ú-ul-lu-ma <sup>4</sup>) <sup>16</sup>ni-RI <sup>5</sup>) -ti-ka a-na nu-p[a-r]i-im <sup>17</sup>uš-te-ri-bu <sup>18</sup>hu-um-KAM <sup>6</sup>) al-kam-ma <sup>19</sup>ni-pa-ti-ka iš-tu nu-pa-ri-im <sup>20</sup>šu-ši-a-am,

„Zu meinem Chef sprich: folgendermassen (hat) Šamaš-nāšir (gesagt): Šamaš und Marduk mögen um meinetwillen für allezeit meinen Chef gesund erhalten: Betreffs der Angelegenheit des Feldes, worüber mir mein Chef geschrieben hat — die Kultsänger, (nämlich) Tutu-nišu, Abum-waqrum, Ili-eribam, Munawwirum und Šamaš-mu . . ., haben dich [beim Könige] denunziert und deine Schuldhäftlinge ins Gefängnis geführt. Komm schnell und führe deine Schuldhäftlinge aus dem Gefängnis heraus!“

Dieser Text erinnert stark an den eines ebenfalls in Sippar gefundenen Briefes im British Museum, dessen Original ich nicht gesehen habe; Frankena hat mir aber freundlichst gestattet, seine Kollationsergebnisse mitzuteilen.

q) B.M. 80448, veröffentlicht CT 6 (1898), 32 c; bearbeitet von Ungnad, VAB 6 (1914) Nr. 235. Schöne Handschrift.

Der Text lautet:

(Vs.) <sup>1</sup>a-na be-lí-ia <sup>2</sup>qí-bi-ma <sup>3</sup>um-ma <sup>d</sup>EN.ZU—ta-ia-ar-ma <sup>4</sup>utu ù<sup>d</sup>marduk li-ba-al-li-tú-ka <sup>5</sup>aš-šum te-em a.šà-im ša ta-aš-pu-ra-am <sup>6</sup>ša dumu.meš <sup>d</sup>EN.ZU—re-me-ni ša i-na bi-tu-tu<sup>ki</sup> <sup>7</sup>ša be-lí ki-ma <sup>5</sup>ma-na kù.babbar <sup>8</sup>a-na i-ia-ši-im i-din-nam <sup>9</sup>p<sup>d</sup>EN.ZU—a-ḥa-am—i-din-nam <sup>10</sup>p<sup>d</sup>marduk—ta-ia-ar <sup>11</sup>ù<sup>d</sup>na-bi-um—<sup>d</sup>ma-lik <sup>12</sup>ka-ar-ka a-na šar-ri-im <sup>7</sup>) <sup>13</sup>ni-pa-ti-ka a-na nu-úr-pa-ri-im <sup>14</sup>uš-te-ri-bu-um <sup>8</sup>) hu-um-tám al-kam-ma (Rs.) <sup>15</sup>ni-pa-ti-ka i-na nu-úr-pa-ri-im <sup>16</sup>šu-ši-a-am,

<sup>1</sup>) Kurz inventarisiert von Scheil, Sippar, S. 133.

<sup>2</sup>) Unsicherer Lesevorschlag: uš.ku.meš, d.h. gala.meš.

<sup>3</sup>) So, statt —wa-aq-rum.

<sup>4</sup>) Falls so, fehlerhaft. Diese und die vorhergehende Zeile schwer lesbar.

<sup>5</sup>) So falsch statt -pa-.

<sup>6</sup>) So wegen des folgenden al-kam-ma falsch statt -tam oder -tām.

<sup>7</sup>) So auch nach Kollation falsch statt des nach den Parallelen, s.o. S. 26<sup>7</sup>, zu erwartenden ka-ar-ši-ka a-na šar-ri-im i-ku-lu-ma o.ä.

<sup>8</sup>) So auch nach Kollation; -um zu streichen.



„Zu meinem Herrn sprich: folgendermassen (hat) Sin-tajjar (gesagt): Šamaš und Marduk mögen dich gesund erhalten! Betreffs der Angelegenheit des Feldes, worüber du mir geschrieben hast, das der Söhne des Sin-rēmēni, die aus Bitutu, das mein Herr anstelle von fünf Minen Silber mir übergeben hatte — Sin-aḥam-iddinam, Marduk-tajjar und Nabium-mālik haben dich beim Könige denunziert und deine Schuldhäftlinge ins Gefängnis geführt. Komm schnell und führe deine Schuldhäftlinge aus dem Gefängnis heraus!“

10. Ein dem letzten verwandtes Thema behandelt ein weiteres unveröffentlichtes Fragment aus Kiš in Istanbul, das sich äusserlich nicht von einem normalen Briefe unterscheidet,

r) Ki. 604<sup>1)</sup>: '5,7 × 4 × 2,4 cm.

Der Text lautet:

(Vs.) 1' [um-ma<sup>d</sup>] x-ga-mil-ma 2' [d] x ù<sup>d</sup> marduk 3' [l]i-ba-al-li-ti-ka 4' iš-tu u<sub>4</sub>-mi-im 5' ša a-na ḥar-ra-nim 6' tu-šú-ú<sup>d</sup> utu-ga-mil i. du<sub>8</sub> 7' [il-l]i-kam-ma 8' [um-ma šu]-ú-ma 9' [...] x i [...] 2) (Lücke nicht feststellbarer Grösse) (Rs.) 1' 2 ni-pa-ti-[ka] 2' i-na ši-bi-tim 3' [š]u-ú-ši,

„[Zu ... sprich: folgendermassen (hat)] ...-gāmil (gesagt): ... und Marduk mögen dich gesund erhalten! Seit du auf die Reise gegangen bist, ist der Pförtner Šamaš-gāmil hergekommen und hat erklärt: [...]. Befreie deine zwei Schuldhäftlinge aus dem Gewahrsam!“

Einen inhaltlich verwandten und teilweise wörtlich übereinstimmenden Text zeigt ein in Ur ausgegrabener Brief im Baghdader Museum, den Van Dijk freundlichst für mich kollationiert hat,

s) I.M. 57181, veröffentlicht in UET 5 (1953) Nr. 9.

Sein Text lautet:

(Vs.) 1 a-na a-ḥu—ki-nu-um 2 qí-bí-ma 3 um-ma lú<sup>d</sup>-mar.tu-ma 4 iš-tu u<sub>4</sub>-mi-im 5 ša a-na ḥar-ra-ni-im 6 tu-šú-ú 7 wa-ar-ki-ka-a-ma 8 Pim-<gur> 3) —<sup>d</sup>EN.ZU 9 il-li-ka-am-ma 10 um-ma šu-ú-ma 11 1/3 ma-na kù.babbar 12 e-li-šu 13 i-šu-ú 14 aš-ša-at-ka (Rs.) 15 ù ma-ra-at-ka 16 it-te-pe-e 17 al-ka-am-ma 18 la-a-ma aš-ša-at-ka 19 ù ma-ra-at-ka 20 i-na ši-bi-ti-im 21 i-na ḥi-ta-lu<sup>4)</sup>-li-im 22 i-mu-tu 5) 23 aš-ša-at-ka 24 ù ma-ra-at-ka 25 šu-ši-i 26 a-pu-tum,

„Zu Aḥu-kinum sprich: folgendermassen (hat) Awil-Amurru (gesagt): Seit du auf die Reise gegangen bist, ist nach deiner Abreise Imgur-Sin hierhergekommen und hat erklärt: ‚Ich habe ein Drittel Mine Silber von ihm zu bekommen‘. Dann hat er deine Ehefrau und deine Tochter als Schuldhäftlinge

1) Im Inventar de Genouillac, Kich, S. 31, als B. 14.

2) Vielleicht nach unten s Vs. 11-12 zu ergänzen.

3) Auch nach Kollation so im Original.

4) LU auch nach Kollation nicht deutlich im Original.

5) Nach Kollation -tu über weggewisstem -ut.

weggeführt. Komm her und, bevor deine Ehefrau oder deine Tochter im Gewahrsam infolge langen Eingesperrtseins stirbt, befreie deine Ehefrau und deine Tochter bitte!“

Über das Äussere der Tafel, die ich nicht gesehen habe, kann ich nichts mitteilen. Dass die Auslassung eines Zeichens in Z. 8 und die grammatisch falsche Form in Z. 22, die aber verbessert ist, Fehler seien, welche man einem geübten Schreiber nicht zutrauen dürfte, lässt sich nicht behaupten.

Gleichen Inhalts ist ein Brief unbekannten Fundorts („Larsa“) im Louvre, dessen Wortlaut eine Mittelstellung zwischen r und s einnimmt,

t) AO 6886, veröffentlicht in TCL 17 (1933) Nr. 74.

Sein Text lautet:

(Vs.) 1 a-na <sup>d</sup>EN.ZU—ma-lik 2 qí-bí-m[a] 3 um-ma ri-iš—<sup>d</sup>x-ma 4 iš-tu u<sub>4</sub>-mi-i[m] 5 ša a-na ḥar-ra-nim 6 tu-šú-ú 7 wa-ar-ki-ka-ma 8 P <sup>d</sup>EN.ZU-x x 9 il-li-kam-ma 10 aš-ša-at-ka 11 ma-re-e-ka 12 ù a-ma-ti-ka (Rs.) 13 a-na 1) ši-bi-t[im] 14 uš-te-ri-ib 15 ḥu-um-ṭa-am 16 al-kam-ma 17 a-na še x NI <sup>d</sup>iškur 2) 18 mu-qú-ut-ma 3) 19 aš-ša-at-ka 20 ma-re-e-ka 21 ù a-ma-ti-ka 22 i-na ši-bi-tim 23 šu-ši-a-am 34 ap-pu-tum,

„Zu Sin-mālik sprich: folgendermassen (hat) Riš-... (gesagt):

Seit du auf die Reise gegangen bist, ist nach deiner Abreise Sin-... hierhergekommen und hat deine Ehefrau, deine Kinder und deine Sklavinnen in Gewahrsam gebracht. Eile dich, komm und wirf dich dem ...-Adad zu Füssen und bring deine Ehefrau, deine Kinder und deine Sklavinnen aus dem Gewahrsam bitte!“

Da ich das Original nicht gesehen habe, weiss ich nichts über das Äussere der Tafel. Die Form des letzten Zeichens von Z. 17 und vielleicht auch die Rasuren in Z. 13 und 16 könnten eine ungeübte Hand verraten.

11. Die hier zusammengebrachten Tafeln und Fragmente b-t sowie unten u und andere mir bekannte, hier aber nicht erwähnte Stücke weichen in einem, zwei oder mehreren der folgenden Punkte von normalen Briefen ab:

1) Äusseres der Tafel: sie ist verbogen oder zusammengedrückt und/oder ein Teil von ihr abgeschnitten;

2) Handschrift: plump, dabei aber manchmal präventiös und gelegentlich bis zur Unleserlichkeit hässlich;

1) Hier wohl Rasur.

2) Man möchte hier den gleichen PN wie in Vs. 8 lesen, aber die kopierten Zeichen lassen das nicht zu. Mit den Spuren vereinbar wäre [i]b-ni—<sup>d</sup>iškur; vgl. die folgende Anm.

3) Zu vergleichen vielleicht UM 7 (1915) Nr. 15 Vs. 6 f., wo ich gegen Ungnad, Altbab. Briefe aus Philadelphia, S. 14 z. St., versuchsweise <sup>b</sup>a-na še-ep é.a—mu x x x x 7 mu-qú-ut-ma lese. Rs. 17 hier etwa haplographisch statt a-na še-ep \*ib-ni—<sup>d</sup>iškur? So offenbar auch CAD 16 (1962), S. 156 links Z. 9 ff., wie ich nachträglich sehe.



3) Niederschrift: weist Zeichenverwechslungen, Auslassungen, andere Schreibfehler oder ungewöhnliche Orthographie auf;

4) Text: kommt ganz oder teilweise oder ähnlich in mehr als einem Briefe vor.

Ohne weiteres als Abweichung vom Normalen zu erkennen und anzuerkennen ist 1). 2) und 3) sind dagegen keine sicheren Kennzeichen wesentlicher Andersartigkeit, weil weniger gute Handschrift und Schreibfehler sich, wie bei jeder Art von Schriftstücken, auch bei normalen Briefen häufig finden und Grenzen oft nicht verlässlich zu ziehen sind. 4) beruht auf dem Axiom, dass altbabylonische Privatbriefe <sup>1)</sup> nicht in zwei oder mehr Exemplaren vorkommen können: die erdrückende Mehrheit dieser Briefe liegt uns in einem Exemplar vor <sup>2)</sup>; in einem Exemplar geschrieben und versandt zu werden, entspricht völlig dem Wesen und Zwecke des Briefes <sup>3)</sup>.

Auf den genannten Kennzeichen beruht nun der oben geäußerte Verdacht, die hier gesammelten und weitere nicht mitgeteilte Briefe seien Schultafeln, denn alle diese Kennzeichen sind uns, 1) — 3) als charakteristische Merkmale, von den (nicht linsenförmigen) Schultafeln nur zu bekannt.

Eine ausführliche Erörterung der eingangs gestellten Frage, ob die hier mitgeteilten Briefe als Schultafeln zu betrachten sind, müsste beim gegenwärtigen Stande unserer Kenntnis und der Beschaffenheit des vorliegenden Materials auf unfruchtbares Theoretisieren auslaufen. Deshalb seien hier nur einige wenige Gesichtspunkte kurz angedeutet, von denen aus der verwickelte Tatbestand ins Auge zu fassen ist.

a) Dass die altbabylonische Schule, wie die Linse a, oben Abschnitt 2, zeigt, ihre Zöglinge in der Kunst unterwies, Briefe aufzusetzen und niederzuschreiben, muss als selbstverständlich angesehen werden, weil Briefschreiben eine der ständigen Aufgaben des Schreibers war und Unterricht in den anderen für die Berufstätigkeit des Schreibers unentbehrlichen Fächern belegt ist.

<sup>1)</sup> Zu dieser Verlegenheitsbezeichnung für alle Briefe, deren Absender kein König ist, s. Ungnad, VAB 6, S. 80 mit Anm. a.

<sup>2)</sup> Bei den Briefen UET 5 Nr. 38 und 56, welche dieselbe Angelegenheit betreffen und deren Wortlaut weitgehend identisch ist, handelt es sich um einen leicht zu durchschauenden Sonderfall. Bei einer Abrechnung mit Beamten des Nanna-Tempels hat sich für zwei oder mehr Männer ein grosser Sesamrückstand ergeben, der offenbar sofort beglichen werden muss. Zwei Schuldner schreiben nun praktisch denselben Brief an zwei verschiedene Personen, um sich den nötigen Sesam zu verschaffen; der eine verlangt genau die geschuldete Menge, der andere vorsorglich ein Drittel mehr. Ob die Briefe gleichzeitig abgesandt worden sind oder der eine erst, nachdem der andere erfolglos geblieben war, ist nicht auszumachen. — Die andere Möglichkeit, dass beide Briefe Schultafeln sind, muss vorläufig unberücksichtigt bleiben.

<sup>3)</sup> Dass die königlichen Kanzleien Duplikate der von ihnen versandten Briefe anfertigten und aufbewahrten, wäre denkbar, ist aber nicht festgestellt; vgl. Dossin, ARM Übersetzungsband 1 (1950), S. VI; Falkenstein, Baghdader Mitteilungen 2 (1963), S. 43.

b) Bezeugt die linsenförmige Schultafel a, so unscheinbar sie ist, dokumentarisch das zu postulierende Unterrichtsfach „Briefschreiben“, so bietet uns ein unveröffentlichtes Oxforder Fragment mir unbekannten Fundorts überdies noch eine bescheidene Probe des Lehrstoffs dar. Er hat aus einer Sammlung von Briefen bestanden, die vom Schüler kopiert werden mussten.

u) 1924, 559: Mittelteil einer oben und unten vielleicht abgeschnittenen Tafel, 5,6' × 5,2 × 2,45 cm. Schwere, vielleicht absichtlich angebrachte Schrammen; allseitig Siegelabrollungen.

Der Text lautet:

(Vs.) (Lücke von zwei Zeilen) 1' [um-ma o o o x] x—[g]a-mil-m[a] 2' [dutu] ù d[m]ardu[k] aš-šu-mi-ia 3' da-ri-[i]š u<sub>4</sub>-mi-i[m] li-ba-al-li-tu-ka 4' i-nu-ù-ma a-na-k[u] ù at-ta 5' i-na ká-dingir.ra<sup>ki</sup> ni-[i]n-na-am-ru 6' ki-a-am ta-a[q-b]i -a-am 7' um-[ma] at-ta-a-ma 8' a-n[a x x] i-[n]a a-la-ki-k[a] 9' i-... x 10' [...]  
x (Lücke unbekannter Länge) (Rs.) 1' ù x ba x x x [...]  
2' a-na dmarduk(?)—na-ši-ir 3' qí-bí-ma 4' um-ma ri-iš—dutu-ma 5' dutu ù dmarduk aš-šu-mi-[i]a 6' li-ba-al-li-tu-ka (Schluss-Strich; Rest unbeschrieben),

„[Zu ... sprich: folgendermassen (hat)] ...-gāmil (gesagt):

[Šamaš] und Marduk mögen dich um meinetwillen für allezeit gesund erhalten! Als ich und du uns in Babylon getroffen haben, hast du also zu mir gesprochen: „wenn du nach [...] gehst, ...“ (Lücke) ...

Zu Marduk(?)—nāšir sprich: folgendermassen (hat) Riš-Šamaš (gesagt):

Šamaš und Marduk mögen dich um meinetwillen gesund erhalten!“

Dass diese schon durch ihre Siegelung und andere, allerdings undeutliche äussere Kennzeichen verdächtige Tafel ein Pensum des im Schulunterrichte behandelten Lehrstoffs enthält und nicht etwa einen der seltenen Doppelbriefe, ergibt sich für mich zwingend aus Adresse und Text des zweiten Briefes, Rs. 2'-6'. Ich kenne nämlich keinen Doppelbrief, dessen Teile verschiedene Absender hätten, wie es hier der Fall ist (Vs. 1'—Rs. 4'), und keinen Brief, dessen Text nur aus der Grussformel bestünde wie hier Rs. 2' - 6'. Dagegen kann ein Schulpensum mitten im Texte abbrechen, wofür es Beispiele genug gibt <sup>1)</sup>.

c) Ist der Beweis geliefert, dass eine Sammlung von Briefen als Lehrstoff im altbabylonischen Schulunterrichte gebraucht wurde, so kann man prinzipiell Briefe, welche die bei Schultafeln vorkommenden Eigentümlichkeiten 1) — 3) aufweisen, als Schultafeln reklamieren. Man muss dann annehmen, dass sie je ein Pensum enthalten und jedes Pensum — ausser in u — aus je einem Briefe der Mustersammlung besteht, eine auch bei anderen Schulfächern zu beobachtende pädagogisch und praktisch naheliegende Einteilungsart des Lehr-

<sup>1)</sup> Als einziges sei zitiert UMBS 1, 2 (1919) Nr. 94, verglichen mit Nr. 134.



stoffs <sup>1)</sup>. Auch der Erklärung von Duplikattexten, oben 4), als Schultafeln steht nichts im Wege.

d) Als Alternative zu dieser Auffassung gibt es jedoch die Möglichkeit, alle diese Tafeln (ausser u) für das zu halten, was sie auf den ersten Blick zu sein scheinen: Briefe, d.h. in diesem Zusammenhange: echte Briefe. Tafeln mit der Abweichung 1) wären dann misslungene, ungültig gemachte Briefe; solche mit den Abweichungen 2) und 3) mangelhafte Briefe, abgeschickt oder zurückgehalten; Duplikate 4) je nach ihren sonstigen Abweichungen etwa Serien missglückter Versuche oder misslungenes und gelungenes Exemplar desselben Briefes. Die Mängel dieser echten Briefe könnten der Ungeübtheit des Schreibers, vielleicht eines Schülers, zuzuschreiben sein.

e) Demzufolge liessen sich sowohl für die Behauptung, alle hier in den Abschnitten 3-10 vorgelegten Tafeln, b - t, seien Schultafeln, als auch für die entgegengesetzte Auffassung, keine einzige sei eine Schultafel, Argumente finden, ebenso für allerlei zwischen diesen Extremen liegende Meinungen.

12. a) Was die Beurteilung des zur Debatte stehenden Materials erschwert, ja vielleicht, wenigstens in manchen Fällen, überhaupt erst zum Problem macht, ist der beklagenswerte Umstand, dass die besprochenen Tafeln aus dem Zusammenhange gerissene Museumsstücke sind, über deren einstige Fundlage wir nichts wissen. Niemand wird wännen, alle Schultafeln seien von den Ausgräbern in einwandfrei als Schulen zu identifizierenden Lokalitäten, alle echten Briefe dagegen in den als solche kenntlichen Archiven ihrer Empfänger gefunden worden. Uns wäre schon mit viel weniger gedient, aber selbst um das Wenige sehen wir uns leider gebracht und zwar auch dann, wenn unser Material bei sogenannten offiziellen Ausgrabungen erbeutet worden ist. So hat Scheil geglaubt, in Sippar eine Schule ausgegraben zu haben; jedenfalls ist ihm ein geschlossener Fund von Schultafeln gelungen <sup>2)</sup>. Dadurch aber, dass er nach der Gewohnheit seiner Zeit — der mancherorts noch immer gehuldt wird — unterlassen hat mitzuteilen und wahrscheinlich selbst zu notieren, welche Tafeln zu diesem Funde gehören, hat er ein für die Bestimmung von d, e, o, p und anderen hier nicht erwähnten verdächtigen Briefen vielleicht ausschlaggebendes positives oder negatives Indiz ignoriert und so beseitigt <sup>3)</sup>. Auch die auffallende Tatsache, dass von 72 in Adab ausgegrabenen Briefen 18, also genau ein Viertel, vom Normalen abweichende Züge aufweisen, wäre vielleicht aus den übersehenen oder uns verschwiegenen Fundumständen heraus zu deuten gewesen.

<sup>1)</sup> Zitiert seien nur UMBS 1, 2 Nr. 92=93; Nr. 134; BE 31 (1914) Nr. 21.

<sup>2)</sup> Scheil, Sippar, S. 33-54.

<sup>3)</sup> In der sehr kurzen Aufzählung von Texttypen, S. 33, kommen übrigens Briefe nicht vor.

b) Dass uns Kenntnis der Fundlage viel ergebnisloses Spekulieren erspart hätte, könnte man sich gerade von den Briefen mit ganz oder teilweise gleichem Texte vorstellen, denen die hier niedergelegten Betrachtungen in erster Linie gelten. Ein zweiter Faktor unserer Unsicherheit ist der schlechte Erhaltungszustand von mehr als der Hälfte dieser Stücke. Er erschwert nicht nur die Entscheidung darüber, ob zwei Texte Duplikate sind oder nicht, sondern macht es uns auch unmöglich festzustellen, ob f und g; h, i und j; n und o, oben Abschnitt 5, 6 und 8, deren Adressen verloren sind, je zwei bzw. drei Exemplare desselben Briefes sind wie d und e, Abschnitt 4, oder verschiedene Briefe wörtlich ganz oder teilweise gleichen Inhalts wie b und c, Abschnitt 3. Im Hinblick auf das Axiom, dass altbabylonische Privatbriefe nicht in zwei Exemplaren vorkommen können, Abschnitt 11, liesse sich denken, dass uns dadurch vielleicht das entscheidende Indiz für oder gegen Schultafeln entgeht.

c) Gründliche Kenntnis der altbabylonischen Schule würde zweifellos auch dem richtigen Verständnis des hier behandelten Gegenstandes zugutekommen. Die Schulen in den Palästen von Mari und Uruk <sup>1)</sup> kann ich nur als Ausbildungsstätten für künftige Beamte, also in innerem Zusammenhange mit der königlichen Kanzlei sehen. War dementsprechend das é dub.ba im allgemeinen auch die öffentliche Kanzlei, die Publikumsaufträge annahm und erledigte? Darf man sich vorstellen, dass älteren Schülern, die man dann besser als Schreiberlehrlinge zu bezeichnen hätte, Aufträge zur Erledigung anvertraut wurden? Sind die Aufgaben, denen der Schüler sich nach dem Gedichte Gadd, Teachers and students, S. 31, nicht gewachsen zeigt — eine davon ist das Briefschreiben, Anm. 3 — Schulaufgaben oder wirkliche Aufträge? Ob die Gedichte über die Schule diese und andere Fragen beantworten, kann ich den veröffentlichten schwer verständlichen Bruchteilen nicht entnehmen.

13. Das zum Teil hier schon Gesagte zusammenfassend beschreibe ich in einer vergleichenden Übersicht die meines Erachtens für seine Beurteilung wichtigen Einzelzüge des oben in Abschnitt 3 - 10 vorgelegten Materials, b - t, wobei ich mich, soweit möglich, der Tabellenform bediene.

a) Bemerkungen zur Tabelle (S. 34-35). Für jede der oben behandelten Tafeln ist eine Zeile der Tabelle bestimmt. Die senkrechten Spalten enthalten die folgenden Angaben:

#### A. Inventarisierung,

1. Bezeichnung der Tafel mit dem hier für sie gebrauchten Buchstaben;
2. Nummer des Abschnitts, in dem die Tafel hier veröffentlicht ist;
3. Fundort der Tafel.

<sup>1)</sup> Vgl. Falkenstein, Baghdader Mitteilungen 2, S. 41 c) 1.



1	2	A	3	4	B	5	6	C	7	8	D a	9
b	3	Nippur	komplett				sehr schlecht			ana bēlija	Imgur-Sin	
c		„Larsa“	?			?	?			ana bēlija	Abi-asad	
d	4	Sippar	komplett				grob			Bēli- iddi- nam	Ili- iddi- nam	
e		Sippar	schadhaft		zerdrückt, verbogen		ungeschickt, fast unlesbar					
f	5	Adab	‘Frag.							[ ]	Šamaš-[. . .]	
g		Adab	‘Frag.							[ ]	[ ]	
h	6	Adab	‘Frag.		?		?	fehlerhaft		[ ]	[ ]	
i		Adab	‘Frag.’							[ ]	[ ]	
j		Adab	‘Frag.				geläufig	fehlerhaft		[ ]	[ ]	
k	7	Nippur?	‘Frag.’							[ ]	[ ]	
l		?	‘Frag.’				sehr gut			[ ]	[ ]	
m	8	?	‘Frag.		abgerissen, zerdrückt					annuliert		
n		Kiš	‘Frag.		abgerissen, zerdrückt		schlecht	fehlerhaft		[ ]	[ ]	
o		Sippar	leicht be- schädigt				kursiv			ana bēlija	Awil-Adad	
p	9	Sippar	leicht be- schädigt				plump, kaum lesbar	fehlerhaft		ana šāpirija	Šamaš- nāšir	
q		Sippar	komplett			?	sehr gut	fehlerhaft		ana bēlija	Sin-tajjar	
r	10	Kiš	‘Frag.							[ ]	[...] - gāmil	
s		Ur	komplett			?		leicht fehlerhaft		Aḫu- kinum	Awil- Amurru	
t		„Larsa“	komplett			?	plump?	leicht fehlerhaft?		Sin-mālik	Riš- . . .	

1) In b eine Zeile weggewischt, d.h. „gestrichen“.

2) Ausdrucksvarianten.

3) Identisch, aber p gebraucht die 3., q die 2. Person.

4) Inhaltlich verwandte Themen.

5) In q umständliche Umschreibung des Themas durch zusätzliche Determinationen und Relativsatz.

D b								
10	11	12	13	14	15	16	17	
—	—	x } ortho- graphi- sche Varr.	x } ortho- graphi- sche Varr. 1)	x	?	—	—	
—	—	x	x	—	—	—	—	
kurz } länger }	— —	— —	— —	— —	x } x } x } 2)	x } x } x } Va- ri- an- ten	x } x } x } + PN	
lang	—	—	—	—				
Rest	—	—	—	—				
[ ]	x	x } PNN ver- schieden	x } ortho- graphi- sche Varr.	—	x }	x } Aus- drucks- Varr.	—	
[ ]	Rest, an- ders als h	x	x	—	x }	x }	[ ]	
[ ]	[ ]	[ ]	x }	—	x }	x }	x	
[ ]	x } kleine ortho- graph. Var.	x } ortho- graphi- sche Varr.	—	—	x }	x	x	
[ ]	x }	x }	—	—	Rest }	[ ]	[ ]	
[ a n n u l l i e r t ]						x }	—	
[ ]	[ ]	Rest Var.	x } 6)	—	x } Var.	x }	[ ? ]	
kurz	x }	x } PNN, auch in An- zahl, ver- schieden	x } 8)	—	x } Var.	x }	—	
lang	x }			x }		—	x }	—
kurz	x }			x }		—	x }	—
kurz	Zeit- be- stim- mung	x } PNN (und Titel) ver- schieden	Rest }	[ ]	[ ]	x }	—	
—	}	x }	x }	x }	x }	x } 9)	—	
—		x }	—	x }			x }	x }

6) Kleine Varianten.

7) Kleine orthographische Variante.

8) Ausdrucksvarianten.

9) In s geht ein (als Finalsatz aufzufassender) Temporalsatz vorher.



- B. Beschreibung der Tafel,  
 4. Erhaltungszustand;  
 5. Besonderheiten.
- C. Beschreibung der Inschrift,  
 6. Besonderheiten der Handschrift;  
 7. Besonderheiten der Niederschrift.
- D. Textanalyse <sup>1)</sup>,  
 a. Adresse,  
   8. Name des Empfängers;  
   9. Name des Absenders;
- b. Inhalt des Briefes,  
   10. Grussformel;  
   11. Vermerk über den behandelten Gegenstand;  
   12. erste  
   13. zweite  
   14. dritte  
   15. erster  
   16. zweiter  
   17. dritter
- Mitteilung <sup>2)</sup>;  
 Auftrag <sup>2)</sup>.

Die in den Fächern gebrauchten Zeichen bedeuten:

(leer) = keine Besonderheiten zu erkennen;

x = vorhanden; — = nicht vorhanden;

[ ] = wegen des Erhaltungszustandes der Tafel nicht feststellbar.

Ein Apostroph vor bzw. hinter „Frag.“ in Spalte B 4 bedeutet: Fragment oben bzw. unten abgebrochen.

b) Hier ist eine Bemerkung über die Personennamen der behandelten Briefe nachzutragen, welche nicht in die Tabelle aufgenommen werden konnte. Es geht nicht etwa darum, die Briefe mit ihrer Hilfe prosopographisch als echt zu erweisen, denn auch bei sicher echten Briefen gelingt die Identifizierung der vorkommenden Personen nur in günstig gelagerten Ausnahmefällen. Auch verdienen sie um ihrer selbst willen kaum Beachtung, denn alle vorkommenden Personen mit Ausnahme des Adressaten a Vs. 1, oben Abschnitt 2, haben schlichte, häufig gebrauchte Namen. Von gewisser Bedeutung könnte vielmehr der Umstand sein, dass in manchen der hier behandelten Briefe die Personennamen aneinander anklingen, worin man ein unscheinbares Anzeichen dafür

<sup>1)</sup> Die Briefe in Abschnitt 3; 4-5; 6; 7; 8-9; 10 betreffen je ein Thema; insgesamt behandeln sie also sechs verschiedene Themen.

<sup>2)</sup> Unter einer Mitteilung und einem Auftrage wird hier jeweils ein inhaltlich selbständiger Hauptsatz des Textes verstanden.

sehen könnte, dass die Namen vom Verfasser frei gewählt und die Briefe somit fiktiv sind.

Empfänger und Absender haben in d=e gleich gebaute Namen mit dem zweiten Bestandteile *-iddinam*; entsprechend auch in dem hier nicht behandelten unveröffentlichten Fragmente Ad. 626 in Istanbul: Vs. 1 und 3 <sup>d</sup>EN.ZU-dingir und <sup>d</sup>utu-dingir, dann Vs. 4 - 5 <sup>d</sup>EN.ZU ù <sup>d</sup>utu(?) *li-ba-al-[li-tu-k]a* und in Vs. 7 der Name [P] <sup>d</sup>EN.ZU-x x x [x]. In f = g beginnen beide erhaltenen Namen mit <sup>d</sup>utu-. In o tragen der Absender und eine der genannten Personen Namen mit dem Bestandteile <sup>d</sup>iškur, in dem inhaltlich verwandten Briefe p solche mit <sup>d</sup>utu, im beiden ähnelnden Briefe q solche mit <sup>d</sup>EN.ZU; dort weisen auch zwei Namen den zweiten Bestandteil *-tajjar* auf, während <sup>d</sup>na-bi-um—<sup>d</sup>ma-lik (so!), Vs. 11, in der normalen Form <sup>d</sup>na-bi-um—*ma-lik* auch in o Vs. 9 erscheint. In r sind beide erhaltenen Namen mit *-gāmil* zusammengesetzt.

Beweiskraft besitzen diese zugegebenermassen durchaus gewöhnlichen, gelegentlichen Anklänge der Namen aneinander nicht, weil sie sich auch in echten Briefen von selbst ergeben können; von der aus Ad. 626 zitierten Kombination kann ich mir das allerdings nicht vorstellen.

14. a) Während ich beim besten Willen auch nicht für eine einzige der hier behandelten Tafeln den unwiderleglichen Beweis erbringen kann, sie sei eine Schultafel, lässt sich mit geringer Mühe zeigen, dass alle Besonderheiten der Tafeln b - t nicht nur vereinbar sind mit der Annahme, diese Tafeln seien Schultafeln, sondern auch durch sie erklärt werden können. Das gilt insbesondere für Duplikattexte ohne äussere Kennzeichen von Schultafeln, gleichgültig ob sie ursprünglich Exemplare desselben Briefes oder verschiedene Briefe gleichen Wortlautes bez. Inhalts sind, s.o. Abschnitt 12 b), die nur mit künstlichsten Sophismen für echte Briefe erklärt werden könnten. Das gilt auch für die Tafeln l und q, deren Handschrift auffallend schön ist, was an sich hier nicht paradoxal als Indiz für eine Schultafel ausgegeben werden soll. In q, wo mir übrigens die Passage Vs. 6 - 8 stilistisch missglückt vorkommt, ist nun aber in dieser schönen Handschrift ein Text geschrieben, der durch Auslassung erst eines Zeichens, dann eines ganzen Wortes, Vs. 12, unverständlich und durch Zufügung eines überflüssigen Zeichens, Vs. 14, entstellt ist. Wer in q einen echten Brief sieht, kann für diese Erscheinungen allerlei Erklärungen ersinnen; die plausible scheint mir, dass wir es mit einer Schultafel zu tun haben, deren Text ein Schüler mit schöner Handschrift schlecht von seiner Vorlage kopiert hat, entweder weil er noch ungenügende Kenntnis besass oder weil er nicht bei der Sache war.

Ich stelle demzufolge die Arbeitshypothese auf: die hier behandelten Tafeln b - t und andere nicht mitgeteilte sind Schultafeln; sie enthalten je ein Pensum des Unterrichtsfaches „Briefschreiben“.



b) Aus dieser Arbeitshypothese folgen weitere Annahmen, die naturgemäss zum Range von Erkenntnissen avancieren würden, sobald die Hypothese bewiesen sein sollte.

1) Wenn die hier behandelten Tafeln Schultafeln sind, stammen sie aus ihrem Fundorte. Das kommt meiner Meinung nach auch bei echten Briefen vor, aber keinesfalls als Regel.

2) Stammen die Schultafeln d, e, o, p, q aus Sippar; f - j aus Adab; n und r aus Kiš; s aus Ur und c und t aus „Larsa“, so hat der Lehrstoff für das Fach „Briefschreiben“ in diesen fünf oder sechs Schulen inhaltlich nah verwandte, im Wortlaute teilweise identische Briefvorlagen enthalten. Das zeigt ein Vergleich von d=e aus Sippar mit f=g aus Adab, oben Abschnitt 4 und 5.

3) Enthielt der Lehrstoff für das Fach „Briefschreiben“ in den verschiedenen Schulen nahe verwandte Briefvorlagen, so liegt die Vermutung vor der Hand, dass die Urtexte der in den Schulen traktierten Sammlungen von solchen Briefvorlagen einmal für Unterrichtszwecke frei verfasst oder adaptiert worden sind; vgl. auch Abschnitt 13 b).

c) Von der vorgeschlagenen Arbeitshypothese geht eine gewisse Verlockung aus, nach weiteren Bestandteilen der angenommenen Sammlungen von Briefvorlagen zu spüren; bei systematischer Suche wird man wohl auch noch andere Briefe finden können, die mit demselben Rechte wie die hier behandelten als Schultafeln in Anspruch genommen werden dürfen. Doch ist grosse Zurückhaltung geboten, wenn die Kennzeichen 1) - 3) nicht vorhanden oder mangels Original nicht feststellbar sind und man deshalb auf Kennzeichen 4) allein angewiesen ist. Ich sehe nämlich keine Möglichkeit festzusetzen, wie weit man den Begriff Duplikat fassen darf. Deshalb kann ich einen Brief wie z.B. B.M. 131223=U. 16099, veröffentlicht UET 5 Nr. 68, den ich nicht gesehen habe <sup>1)</sup>, nicht beurteilen. Er berührt sich stellenweise mit den Briefen r, s und t, oben Abschnitt 10. Seine Adresse ist abgebrochen; die Zeitbestimmung, Vs. 2' - 4', entspricht mit einer Ausdrucksvariante r Vs. 4' - 6'=s Vs. 4 - 6=t Vs. 4 - 6; die erste Mitteilung, Vs. 5' - 8',=s Vs. 7 - 9 und t Vs. 7 - 9 (aber anderer PN und Titel); die zweite Mitteilung, Vs. 9' - 11',=s Vs. 10 - 13 (andere Zahl), vielleicht auch=r Vs. 8' - 9' (Textrest); die dritte Mitteilung, Vs. 12' - 14',=s Vs. 14 - Rs. 16 (mit Var.); die vierte Mitteilung, Rs. 1 - 2, vielleicht=t Vs. 13 - 14, oder ähnlich; der weitere Inhalt weicht von dem von r, s und t ab. Haben wir hier Briefvorlagen mit gemeinsamem Grundmotiv und verschiedener Durchführung vor uns <sup>2)</sup> oder ist B.M. 131223 ein normaler Brief mit starken Anleihen an auswendig gelernte Vorlagen wie s?

Diese zwei Fragen könnten, falls das überhaupt einmal möglich werden

<sup>1)</sup> Frankena hat mir seine Kollationsergebnisse freundlichst zur Verfügung gestellt.

<sup>2)</sup> In diesem Falle würden nach oben Absatz b) 1) B.M. 131223 und s zum Lehrstoffe der Schule von Ur gehören; wirklich ähnelt von seiner Gruppe s B.M. 131223 am meisten.

sollte, nur in einem viel grösseren Zusammenhange beantwortet oder vielmehr aufs neue gestellt werden. Dieser grössere Zusammenhang lässt sich mit zwei weiteren Fragen andeuten, die ich hiemit an die Fachgenossen richte:

Wie erfolgte der Schulunterricht im Briefschreiben?

Wie schrieb ein altbabylonischer Schreiber einen Brief?

Nachtrag. Zu den beiden Schultafeln mit Brief(teil)en, a und u, kommt nunmehr noch eine dritte aus Tutub in Berkeley, UCBC 9-1819, veröffentlicht und bearbeitet von Finkelstein, JCS 17 No. 2 (1963), S. 39 ff. Ich erhielt dieses Heft am Tage der Einlieferung meines Manuscripts bei der Redaktion, am 5.VIII.1963. Die Tafel enthält auf der Vs. den fragmentarischen und praktisch wertlosen Anfang eines Briefes, dreizeilige Adresse und eine Zeile des Textes, S. 40 r.; auf der Rs. eine Liste der Könige vor der Sintflut. Die Behandlung verschiedner Themen und die Besonderheit, dass die Tafel um ihre vertikale Achse zu drehen ist, S. 41 links, sind beide für Schultafeln typisch; von den beiden Möglichkeiten, die Finkelstein, S. 40 r. f. und S. 44 r., erwägt, ist deshalb die erste, „The California tablet gives every indication of being . . . . . a student exercise“, S. 44 r., die richtige: UCBC 9-1819 ist eine Schultafel.

Leiden

F. R. KRAUS



## DIE WORTE DER SIBITTI IN DER I. TAFEL DES IRRA-EPOS

In diesem Aufsatz werde ich versuchen, auf Grund einiger in den letzten Jahren publizierter Fragmente des Irra-Epos die Worte der Sibitti <sup>1)</sup> in der 1. Tafel dieses Epos wiederherzustellen. Als ich in einem in JEOL 15 erschienenen Aufsatz über das Epos vom Gotte Irra auf S. 169 den die Worte der Sibitti enthaltenden Passus der 1. Tafel (Z. 46-91) beschrieb, konnte dieser Passus nur zur Hälfte wiederhergestellt werden, obwohl das grosse in Sultantepe aufgefundene und von GURNEY publizierte Fragment des Irra-Epos <sup>2)</sup> es damals ermöglicht hatte, viele Lücken der 1. Tafel aufzufüllen. Man braucht nur die von GÖSSMANN vor dem Bekanntwerden der Sultantepe-Tafel gegebenen Übersetzung dieser Zeilen <sup>3)</sup> mit der von ihm nachher gebotenen <sup>4)</sup> zu vergleichen um zu begreifen, inwieweit das neue Material aus Sultantepe unsere Kenntnis der von den Sibitti zu Irra gesprochenen Worte gefördert hatte, aber dennoch blieb der Passus schwer verständlich und wiesen besonders die ZZ. 66-91 noch viele Lücken auf.

Inzwischen sind aber neue Fragmente der 1. Tafel von LAMBERT entdeckt worden, welche es uns ermöglichen, fast den ganzen Wortlaut dieser Zeilen wiederherzustellen. Diese Fragmente, die LAMBERT kopiert und teils selbst <sup>5)</sup>, teils bei KIENAST <sup>6)</sup> publiziert hat, wurden bisher aber noch nicht bei der Rekonstruktion des Epos verwertet. Deshalb benutze ich sie hier bei meinem Versuche einer Wiederherstellung der von den Sibitti gesprochenen Worte.

Bei diesen neuentdeckten Fragmenten handelt es sich um die Tafeln K. 6506, Rm. II, 477 und einige Zeilen der Schultafeln VAT 10071 und VAT 10756. Die Grundlage meiner Rekonstruktion ist die Sultantepe-Tafel S.U. 51/122., die zwar nicht alle Zeilen vollständig, aber wenigstens Fragmente aller Zeilen enthält. Die Anordnung der Textzeugen erfolgt nach KIENAST in ZA 54, S. 246; S=S.U. 51/122; B=KAR 168; C=KAR 172; E=K. 8571 (in

<sup>1)</sup> Die Sibitti sind sieben Götter oder Dämonen, die Anu mit der Erde gezeugt hat und die er, nachdem er sie mit Namen benannt hatte, dem Irra als Helfer beigegeben hat. Über die dramatis personae und den Inhalt des Irra-Epos habe ich gehandelt in JEOL 15, S. 160-176. Es würde zu weit führen, diese Sachen hier noch einmal eingehend zu behandeln, und deshalb verweise ich für Einzelheiten auf diesen Aufsatz.

<sup>2)</sup> O. R. GURNEY-J. J. FINKELSTEIN, *The Sultantepe Tablets I*, 1957, Nr. 16.

<sup>3)</sup> P. F. GÖSSMANN O. E. S. A., *Das Era-Epos*, 1956, S. 10.

<sup>4)</sup> GÖSSMANN, l.c., S. 94-96.

<sup>5)</sup> W. G. LAMBERT, *Babylonian Wisdom Literature*, 1960, Taf. 73 (VAT 10071 und VAT 10756), vgl. dazu S. 356 f.; AfO 18, S. 397 (Rm II, 477).

<sup>6)</sup> B. KIENAST, ZA 54, 1961, S. 245, Nr. 1.

BA 2, S. 499); G=Rm II, 477; I=K. 6506; M=VAT 10071 und N=VAT 10756. Bei der Bearbeitung standen mir Photographien von B und E zur Verfügung. Dankbar habe ich die von FALKENSTEIN <sup>1)</sup>, LAMBERT <sup>2)</sup> und REINER <sup>3)</sup> zu einigen Zeilen gemachten Lesungs- und Ergänzungsvorschläge benutzt.

A. Wiederherstellung der Zeilen 46-93 <sup>4)</sup> der 1. Tafel des Irra-Epos:

46. *i-ta-mu-ú<sup>1</sup> a-[n]a<sup>d</sup>ir.ra ti<sup>2</sup>-bi i-zi-iz<sup>3</sup>-ma*
47. *min-su ki-i ši-i-bi muk-ki tu-šib<sup>4</sup> ina<sup>5</sup>āli<sup>a</sup>*
48. *ki-i šēr-ri la'-i<sup>6</sup> tu-šib<sup>4</sup> ina bīti<sup>b</sup>*
49. *ki-i <la><sup>7</sup> a-lik šēri<sup>c</sup> ni<sup>8</sup>-ka-la a-kal sin-niš*
50. *ki-i šá ta-ḥa-zi<sup>9</sup> la i<sup>10</sup>-du-ú ni-ip-la-ḥa ni-ru-da*
51. *a-lak šēri<sup>c</sup> šá et-lu-ti ki-i šá i-sin-nu-um<sup>11</sup>-ma*
52. *a-šib<sup>a</sup>āli<sup>12</sup>rubú<sup>d</sup> ul i-šeb-bi ak-la*
53. *šum-suk ina<sup>13</sup>pī<sup>e</sup> nīšē<sup>f</sup>-šú-ma qa-lil<sup>g</sup>qaqqad<sup>14</sup>-su*
54. *a-na a-lik šēri<sup>c</sup> a-ki-i i-tar-ra-aš qa-as-su*
55. *šá a-šib<sup>a</sup>āli<sup>a</sup> lu pu-ug-gu-lat ku<sup>h</sup>-bu-uk-ku-[uš]<sup>15</sup>*
56. *a-na a-lik šēri<sup>c</sup> a-ki-i i-dan-nin m[i-]i-n[a]*
57. *a-kal āli lul-lu-ú<sup>1</sup> ul ub-ba-la ka-ma[n t]ūm-[ri]<sup>16</sup>*
58. *ši-kar na-áš-pi du-uš-šu-pi ul ub-ba-lu mē<sup>i</sup> n[a-]a[-di]<sup>16</sup>*
59. *ēkalī tam-li-i ul ub-ba-la ma-šal-la-tu šá [re-<sup>c</sup>i]*
60. *qu-ra-du<sup>d</sup>ir.ra ši-i-ma ana šēri<sup>c</sup> tu-ruk<sup>[is]</sup>kakkē<sup>k</sup>-[k]a*
61. *ri-gim-ka dun-nin-ma liš-tar-i-bu e-liš u šap-[l]iš*

- 
62. *dī.gí.gí liš-mu-ma li-šar-bu šum-ka*
  63. *<sup>d</sup>a.nun.na.ki liš-mu-ma liš-ḥu-ṭ[u] zi-kir-ka*
  64. *ilāni<sup>l</sup> liš-mu-ma lik-nu-šū ana ni-ri-ka*
  65. *ma-al-ki liš-mu-ma lik-mi-su šá-p[a]l-ka*
  66. *<sup>17</sup>mātāti<sup>m</sup> liš-ma-ma bi-lat-si-[na liš]-š[á-]a-ka*
  67. *[gal]-lu-ú<sup>18</sup> liš-mu-ma ina ra-ma-[(ni-šú-n)u lis-su-(k)]a<sup>19</sup>*
  68. *[da]n<sup>20</sup>-nu liš-mē<sup>21</sup>-ma liš-šu[-uk ubān-]šú*
  69. *[hur-sa-a-ni zaq]<sup>20</sup>-ru-te<sup>22</sup> liš-m[u-ma x<sup>20</sup> (. . .)-tu-ma liš-pi-la<sup>n</sup> re<sup>19</sup>-(šá-šun)]*
  70. *[ta-ma-a-ti gal-la]<sup>20</sup>-a-tú<sup>23</sup> liš-ma-m[a (lid-d)al-ḥa-ma li-ḥal-li-qa m(e<sup>19</sup>-hir-ta-šin)]*
  71. *[šá] ki-i-š[i dan-n]i<sup>24</sup> lik-tap-pi[-ru gup-n(u-šú)]*
  72. *a-pu<sup>25</sup> šá ni-r[i-ba<sup>24</sup> l]a i-šu-ú li-i[h(-t)a-aš-ši-šu qānāti<sup>0</sup>-(šú)]<sup>19</sup>*
  73. *[n]īšē<sup>f</sup> liš-l[a]-ḥa<sup>27</sup>-ma lit-qu-[na ḥu-bur-šin]<sup>26</sup>*

<sup>1)</sup> ZA 53, 1959, S. 202-205.

<sup>2)</sup> AfO 18, 1957-1958, S. 400 f.

<sup>3)</sup> JNES 17, 1958, S. 43.

<sup>4)</sup> S enthält die (Zeilen oder Fragmente der) Zeilen 46-93; B die Zeilen 46-51 und 63-93; C die Zeilen 71-80; E die Zeilen 46-59 und 92-93; G die Zeilen 67-85; I die Zeilen 75-84; M die Zeilen 73-74 und N die Zeilen 75-76.



74. [b]u-lum<sup>28</sup> li-ru-ur-ma li-tur [a-na ti-it-ti]<sup>26</sup>  
 75. ilāni abbū<sup>p</sup>-k[a] li-mu-ru-ma li-na-d[u qur-di-k(a)]<sup>19</sup>  
 76. qu-ra-du<sup>d</sup>ir.ra mīn-su šēra<sup>c</sup> [t]u-šir<sup>29</sup>-ma t[u-šib ina āli<sup>a</sup>]<sup>19</sup>  
 77. bu-ul<sup>30</sup> dsumuqan ū [31na]m-maš-še-e<sup>32</sup> le-qu-u<sup>33</sup> [še-tu-ut-ni]<sup>19</sup>  
 78. qu-ra-du<sup>d</sup>ir.ra [a n]i-qab-bi<sup>34</sup>-kūm-ma at-mu-ni [(li-i)m-ru-uš ēli<sup>q</sup>-ka]<sup>19</sup>  
 79. [a-d]<sup>i20</sup> ma-a-[tu<sup>35</sup> nap-ḥa]r<sup>36</sup>-šá ir-bu-ú [ēli<sup>q</sup>-ni]<sup>19</sup>  
 80. [mīn<sup>20</sup>-d]e[-ma at<sup>20</sup>-t]a še<sup>20</sup>-ma-a-ti<sup>37</sup> [a-mat-ni]<sup>19</sup>  
 81. [a-na<sup>d</sup> a.nun.na.ki (r)a-<sup>3</sup>-i]m<sup>36</sup> šah-ra-ár<sup>38</sup>-ti<sup>39</sup> damiqti<sup>r</sup> [ep-šá]<sup>19</sup>  
 82. [d a.nun.na.ki ina hu-bu]r<sup>36</sup> nīšit<sup>t</sup> ul i-re-eh-hu-ú<sup>40</sup> [šit-tum]<sup>19</sup>  
 83. [na-pi-š-ti ma-a-ti gi<sup>36</sup>]-pa-ra<sup>41</sup> ra-ḥi-iš<sup>s</sup> [b]ū[li]um<sup>42</sup>  
 84. [ik-ka-ru ina muh-ḥi x<sup>36</sup> (o)] x -šú i-bak-ki [ša]r-biš  
 85. [né-e-šu u bar-ba-ru<sup>20</sup> ú-š]am-qa-tu būl<sup>s</sup> dsumuqan  
 86. [re-e-ú dš-šú še-ni-šú ki(n)-z(i)g]<sup>20</sup> mūšit<sup>t</sup> ul i-šal-lal i-ba[l-]l[a k]a-a-šá  
 87. [ú ne-e-nu mu-de-e ni-rib<sup>u</sup> šadi<sup>20</sup>]-i<sup>43</sup> nim-ta-d[š-ši ḥa]r-ra-nu  
 88. [ina muh-ḥi<sup>q</sup> be-le-e šēri<sup>c</sup>-ni šá-ta]-it gé-e e[t-t]u-tu  
 89. [qa-šat-ni ta-ab-tú ib-bal-kit-ma<sup>20</sup> i]d-ni-n[a ē]li<sup>q</sup> e-m[u-q]i-ni  
 90. šá uš-ši-ni zaq-ti ke-(p)a-ta<sup>20</sup> li-šá-a[n-]šú  
 91. pa-tar<sup>44</sup>-[ni ina la ta-ba-ḥi it-t(a<sup>20</sup>-d)]i šu-uh-tú  
 92. iš-me-š[u]-nu-t[i-ma]<sup>20</sup> q[u-r]a-du<sup>d</sup>ir.ra  
 93. a-mat<sup>d</sup>sibitti<sup>u</sup> iq-bu-ú<sup>45</sup> ki-i ú-lu [šam]ni<sup>v</sup> ēli<sup>q</sup>-šú i-tib

## I. Verzeichnis der Ideogramme:

a. URU; b. É; c. EDIN; d. NUN-ú; e. KA; f. UKU<sub>3</sub>.MEŠ; g. SAG.DU; h. Kopie von S hat LU!;  
 i. A.MEŠ; j. É.GAL; k. [GIŠ].TUKUL.MEŠ; l. DINGIR.MEŠ; m. KUR.KUR; n. Kopie von G hat MA!;  
 o. GI.MEŠ; p. DINGIR.MEŠ AD.MEŠ; q. UGU; r. SIG<sub>5</sub>-ti; s. MÁŠ.ANŠE; t. GE<sub>6</sub>; u. IMI[N].BI;  
 v. IÀ.GIŠ.

II. Verzeichnis der Varianten <sup>1)</sup>:

1. E: u; 2. E.B: te; 3. E: ziz; 4. B: ši-ib; 5. E: a-lam; 6. E: iš; 7. S lässt LA weg; 8. E: ni-ik; 9. E: za; 10. E: ni; 11. E: im; 12. E hat statt NUN-ú lu NUN; 13. E: pi-i; 14. E: qa]q-qad-su; 15. E: kuš; 16. Ergänzung aus E; 17. B: ma-ta-a-te; 18. B: gal-le-e; 19. Ergänzung aus G; 20. Ergänzung aus B; 21. B: me; 22. B: ti; 23. Statt a-tú hat B ti; 24. Ergänzung aus C; 25. C: giš? .GI; 26. Ergänzung aus M+G; 27. M: hu; 28. M.C: MÁŠ.ANŠE; 29. I: tu-x-SAR; 30. C: MÁŠ.ANŠE; 31. B hat statt ū DINGIR; 32. B: šu-ú, I: šu-u; 33. I: ú; 34. B: ba; 35. B: KUR; 36. Ergänzung aus B+I; 37. B: še-ma-ta; I abweichend; 38. I: a[r]; 39. G: si]G<sub>5</sub>; 40. G: u; 41. I: r[u; 42. G: bu-lum; 43. B: e; 44. B: gir; 45. B: šu.

## B. Übersetzung.

46. Sie sprechen zu Irra: „Erhebe dich und stehe!  
 47. Warum setztest du dich wie ein armseliger Greis in die Stadt,  
 48. bliebst du wie ein schwaches Kind im Hause sitzen?  
 49. Wie einer, der nicht zu Felde zieht, essen wir das Brot der Weiber.

<sup>1)</sup> Die unsicheren Lesungen und Varianten in den schlecht erhaltenen Zeilen in B und C sind weggelassen worden.

50. Wie einer, der die Schlacht nicht kennt, haben wir Furcht und Zittern bekommen.  
 51. Das Hinausziehen der jungen Männer ist wie ein Fest,  
 52. Ein in der Stadt bleibender Fürst sättigt sich nicht an Brot,  
 53. Geschmäht ist er im Munde seiner Leute und seine Person ist verachtet,  
 54. Wie wird er seine Hand ausstrecken nach einem, der zu Felde zieht?  
 55. Mag die Körperkraft dessen, der in der Stadt zurückbleibt, noch so gewaltig sein,  
 56. Wie wird er gegenüber einem, der zu Felde zieht, sich in irgendeiner Weise als (der) Mächtigste erweisen?  
 57. Das verächtliche Brot der Stadt kommt dem Aschenkuchen nicht gleich,  
 58. Das gesüsste helle Bier ist nichts gegen Wasser aus einem Wasserschlauch,  
 59. Ein Palast auf einer Terrasse wiegt die Schilfhütte eines [Hirten] nicht auf!  
 60. Held Irra, ziehe zu Felde und lass dein Waffengeklirr hören,  
 61. Mache so kräftig dein Geschrei, dass man oben und unten zu zittern anfängt:  
 62. Die Igigi mögen (es) hören und deinen Namen preisen!  
 63. Die Anunnaki mögen (es) hören und deinen Namen fürchten!  
 64. Die Götter mögen (es) hören und sich deinem Joche unterwerfen,  
 65. Die Fürsten mögen (es) hören und sich beugen unter dich,  
 66. Die Länder mögen (es) hören und ihren Tribut zu dir tragen,  
 67. Die gallu-Dämonen mögen (es) hören und von selber vor dir weichen,  
 68. Der Mächtige möge (es) hören und sich in seinen [Finger] beißen,  
 69. Die spitzen Berge mögen (es) hören, [sich für]chten und ihre Häupter mögen sich senken,  
 70. Die wogenden Meere mögen (es) hören, aufgewühlt werden und [ihren] E[rtrag] vernichten,  
 71. Vom starken Röhrich mögen die Stengel abgeschnitten werden,  
 72. (Was) das unzugängliche Schilfdickicht (betrifft), seine Rohre mögen abgeknickt werden,  
 73. Die Menschen mögen sich fürchten und ihr Lärmen möge bezügelt werden,  
 74. Das Vieh möge zittern und zu Lehm werden,  
 75. Die Götter, deine Väter, mögen (es) sehen und deine Heldenkraft preisen!  
 76. Held Irra, warum hast du das Feld verlassen und hast du dich in die Stadt hingesetzt?  
 77. Das Getier des Sumuqan und die Tiere sind uns gegenüber nachlässig.  
 78. Held Irra, wir sprechen zu dir und unsere Rede möge dir unangenehm sein:  
 79. Bevor das ganze Land zu gross für uns geworden ist,  
 80. Hörst du vielleicht auf unser Wort.  
 81. Den Anunnaki, die die Stille lieben, erweise eine Wohltat;  
 82. Die Anunnaki können bei dem Lärmen der Menschen nicht schlafen.



83. Das Leben des Landes, die Weide, zertrampelt das Vieh,
84. Der Bauer weint bitterlich über seine [*Felder*],
85. Löwe und Wolf bringen das Getier des Sumuqan zu Fall,
86. Wegen seines Kleinviehs kann der Hirt während der Nachtmahlzeit nicht untätig sein und fleht (deshalb) dich an,
87. Und wir, kundig der Bergpässe, haben immer wieder den Weg vergessen.
88. Über unsere Feld-Ausrüstungsstücke ist Spinngewebe gewoben,
89. Unser guter Bogen ist widerspenstig geworden und zu stark für unsere Kraft,
90. Von unserem scharfen Pfeile ist die Spitze umgebogen,
91. Dadurch, dass nicht geschlachtet wurde, ist unser Messer rostig geworden".
92. Es hörte sie der Held Irra und
93. Das Wort, das die Sibitti gesprochen hatten, gefiel ihm wie gutes Öl.

#### C. Kommentar:

- Zu 47: Für *minsu*, „warum“, siehe BORGER, Or. 27, S. 147. Für *šibu mukku* siehe FALKENSTEIN, S. 202. In dem altbabylonischen Briefe VS 16, Nr. 3, Z. 12 f. finden wir noch: *itti šibūtim u mukūtim*.
- Zu 50: Für *rādu*, „zittern“, siehe VON SODEN, ZA 44, S. 41 und FALKENSTEIN, S. 202. Das Verb findet sich u.a. Šurpu II, Z. 58 (*iruddu*) und ZA 53, S. 212, Z. 18 (*irtūd*).
- Zu 51: Für andere Stellen, wo der Kampf oder der Feldzug ein Fest der jungen Männer genannt wird, siehe die Wörterbücher (CAD, I, S. 197; AHW, S. 388).
- Zu 52: E hat: „Ein Städter, auch wenn er ein Fürst ist, sättigt sich nicht an Brot“.
- Zu 54: Für den Ausdruck *qātam tarāšu* siehe FALKENSTEIN, S. 202.
- Zu 55: Für *kubukku* siehe FALKENSTEIN, S. 202.
- Zu 56: Mit LAMBERT, S. 400, lese auch ich hier *m[i-]i-n[a]* gegen FALKENSTEIN und GÖSSMAN, die *d[i-]i-n[a]* haben.
- Zu 57 ff.: Siehe FALKENSTEIN, S. 202 f. Die von ihm für *wabālum* angesetzte Bedeutung „den Vergleich mit etwas aushalten“ wurde schon vorher besprochen von OPPENHEIM, JNES 11, S. 131 („to be worth“), vgl. Iraq 17, S. 84<sup>48</sup>. In Z. 59 möchte LAMBERT *ma-šal-la tu-šá-[ri]*, „shelter in the open country“, ergänzen. Für diese Bedeutung von *tūšaru* siehe MEISSNER, BAW II, S. 73 f.
- Zu 60: *tarāku* in Verbindung mit *kakkē* findet sich auch Irra III, c, Z. 65 (= KAR 311, Z. 7+LKA 11, III, Z. 26).
- Zu 63: *šahātu* statt *šahātu* auch Irra I, Z. 121 (*áš-hu-tu*) in S. Vgl. auch BORGER, AfOBeih. 9, S. 75, B, Z. 7 (*šah-tu*). Hier muss wohl Verwirrung von *šahātu*, „sich fürchten“, mit *šahātu*, „abreißen“, vorliegen.

- Zu 67: Von den *gallū* genannten Dämonen ist auch die Rede in I, Z. 175 und Z. 185, aus welchen Stellen hervorgeht, dass diese Dämonen das Regiment Marduks über Himmel und Erde dauernd bedrohen und sofort aus der Unterwelt emporkommen würden, wenn Marduk sich von seinem Sitze erheben würde. Die Ergänzung passt sehr gut zu den Zeichenresten in G und ist auch dem Sinne nach sehr wahrscheinlich: die *gallu*-Dämonen werden vor Irra so sehr erschrecken, dass sie sich ohne Zwang in die Unterwelt zurückziehen. Die Konstruktion von *nesū* mit dem Akkusativ ist nicht nur in Übereinstimmung mit dem Befund JACOBSENS in JNES 19, S. 101-116, sondern findet sich auch sonst, siehe LAMBERT, BWL, S. 114, Z. 58 (*ilāni rabūti iguguma inessū admānšun*) und die Beispiele auf S. 304.
- Zu 68: Ergänzung nach FALKENSTEIN, S. 203.
- Zu 69: Eine Ergänzung [*liš-hu*]-*tu-ma* wäre nicht unmöglich. Bei der Ergänzung *re[-šá-šun]* wurde gedacht an Irra V, Z. 36, wo gerade das Gegenteil von Häuptern gesagt wird: *ēkurrāti ša uštalpitu kīma nipiḥ* (Var. *napāḥ*) *šamši lišqā rēšāšin*.
- Zu 70: Die Ergänzungen beruhen auf Irra IV, Z. 148: *tāmāti idluḥma* (Var. *udallahma*) *mihirtašina uḥalliḡ*, vgl. auch II, c, Z. 27: *tāmāti adallahma mehirtašina u[hallaḡ]*, wo auf die Aufwühlung der Meere immer die Vernichtung ihres Ertrages folgt. Bei der Lesung [*lid-d*]-*al-ha* bleibt aber schwierig, dass LID nicht zu dem Zeichenrest in B stimmt, den FALKENSTEIN, S. 203, LIB liest und zu [*ip-la-ha*] ergänzen möchte. Für die Ergänzung [*lid-d*]-*al-ha* und gegen die Lesung *lip-la-ha* spricht aber das deutliche Zeichen RI in der FALKENSTEIN zur Zeit der Abfassung seines Aufsatzes noch unbekannten Tafel G. Weil ferner B hier schlecht erhalten ist und die Lesung der Zeichenreste sogar in gut erhaltenen Texten öfters schwer ist, habe ich [*lid-d*]-*al-ha* ergänzt. Zugegeben muss werden, dass für die Ergänzung *m[e-hir-ta-šin]* kaum Platz ist.
- Zu 71: Die Ergänzung *lik-taḫ-pi-ru guḫ-n[u-šū]* beruht auf Irra IV, Z. 144: *ša qišti ḥašur uktaḫpīra guḫnīša*, „im Zypressenwalde schnitt er die Stämme ab“. Noch nicht belegt in den Wörterbüchern ist aber, dass auch das Röhricht *guḫnī* hatte, vgl. CAD, G, S. 44, AHW, S. 298.
- Zu 72: Vgl. Irra IV, Z. 67: *nīšē ša ina libbišu kī qānāti tuḫtaššiš*. Siehe ferner CAD, H, S. 130 f., AHW, S. 331.
- Zu 73: Vom G-Stamme von *taqānu*, das meist im Stativ vorkommt, kennt DELITZSCH, HWB, S. 712 noch den Durativ *tataqqun* in IV R 68, Z. 66, der, nach freundlicher Mitteilung BORGERs, von SCHMIDTKE, AOTU I/2, S. 123, Z. 26 publiziert wurde. Für *hubūru* siehe den Kommentar zu Z. 82.



- Zu 74: Vgl. Irra IV, Z 150: *būla īrurma utīr ana tītī*, „das Vieh verfluchte er und verwandelte (es) in Lehm“. Auffallend ist aber, das *arāru* in in I, Z. 74 eine andere Bedeutung hat als in IV, Z. 150.
- Zu 76: Die Form *tu-šir* habe ich vom D-Stamm von (*w*)*ašāru* hergeleitet. Nach VON SODEN, GAG, § 103 p wird aus aB *wuššurum* in m/spB *muššuru*, „schicken“, und *uššuru*, „loslassen“, differenziert. DELITZSCH, HWB, S. 248 nennt einige Stellen, zu denen noch hinzugefügt werden könnten: BUDGE-KING, AKA, S. 235, Z. 31, JENSEN, KB VI/2, S. 46 f., Nr. IX, Z. 1 f., An all diesen Stellen hat *uššuru* mit JENSEN gegen DELITZSCH, BAUMGARTNER (ZA 36, Z. 36) und THUREAU-DANGIN (*Rit. acc.*, S. 58) die Bedeutung „verlassen“. Die Variante in I möchte man *tu-[u]š-šir* lesen, aber diese Lesung wird durch den Zeichenrest in I nicht gestützt.
- Zu 77: Den Ausdruck *leqū šēūt*+Suffix findet man öfters im Irra-Epos: I, Z. 120, III, d, Z. 15, IV, Z. 113. Siehe dazu meine Bemerkungen in BiOr XIV, S. 5 f.
- Zu 78: Für die Ergänzung vgl. I, Z. 41: *kī ša nīšē dadmē hubūršina ēlika imtaršu*, „sobald der Lärm der Menschen der Wohnstätten dir unangenehm werden würde“.
- Zu 81: Für *šahrartu* siehe HEIDEL, AS 13, S. 28 („silence“).
- Zu 82: Die Übersetzung dieser Zeile macht Schwierigkeiten, obwohl die Lesung sicher ist. Öfters ist in der babylonisch-assyrischen Literatur davon die Rede, dass das Lärmen der Menschen den Schlaf der Götter unmöglich macht. Für die Belegstellen siehe CAD, H, S. 220 f., AHW, S. 352 (sub voce *hubūru*). Auffallend ist aber hier, dass die Anunnaki das Subjekt von *irehḫū* sind und *šittum*, „Schlaf“, das Objekt, weil es sonst m.W. immer umgekehrt ist, z.B. ZA 43, S. 18, Z. 61: *ina hubur-rišina šamrāti aj irḫika šittu*, „auf dass bei ihrem rasenden Lärmen der Schlaf sich nicht über dich ergiesse“; Gilgames-Epos XI, Z. 220: *annimiš šittum irḫū ēlija*, „sowie der Schlaf auf mich niederquoll“; Gilgameš-Epos V, Kol. IV, Z. 7: *šittum rēḫat nīšē ēlišu imqut*, „der Schlaf, der sich über die Menschen ergiesst, befiel ihn“. Es gibt auch Stellen, wo *šittu* das Objekt von *rehū* ist, z.B. Enūma ēliš I, Z. 64 und LAMBERT, BWL, S. 128, Z. 60 (*irehḫišuma šitta*), aber das kann hier dem Sinne nach nicht gemeint sein. Wie aber die Konstruktion der Z. 82 zu deuten ist, bleibt mir unklar.
- Zu 83: Für *gipāru* siehe CAD, G, S. 84, sub 3, AHW, S. 290. Für *rahāšu* siehe BiOr 14/1, S. 3b.
- Zu 84: FALKENSTEIN, S. 204, ergänzt A.ŠA.MEŠ-ŠU, „seine Felder“.
- Zu 85: Diese Zeile findet sich auch in III, Z. 15, wo nach der Photographie [né-]e-šū ù [b]ar-ba-[r]u ú-š[a]m-qa-t[ú] b[u-u]l<sup>d</sup>sumuqan zu lesen ist.
- Zu 86: Die Ergänzung aus B ergibt sich aus der Photographie, vgl. FALKEN-

- STEIN, S. 204. Für *šalālu* in der Bedeutung „untätig sein“ siehe CAD, Š, S. 69 („to remain inactive“). Wenn *kin-zig mūši* gelesen wird, und m.E. passt das ausgezeichnet zu den Zeichenresten in B, dann ist es ein Akkusativ der Zeit, wie öfters bei *šalālu. kinsigu*, das auch *kinzigu* geschrieben wird (Bab. I, S. 50), bedeutet „Mahlzeit“, vgl. dazu THUREAU-DANGIN, *Rit. acc.*, S. 76<sup>3</sup>. Man unterscheidet eine Abend- und eine Nachtmahlzeit (*kinsig līlāti* und *kinsig mūši*), wie Iraq VII, S. 125, Nr. 39, Z. 2 ff. (vgl. S. 110, Nr. 40!) zeigen: [kin.s]ig/ II *li-[l]a[-ti]*; [kin].sig/ II *mu-ú-še*; [kin].sig/ *nap-ta-nu*; [ki]n.sig/ *ki-in-si-gu*. Ausserhalb dieser Vokabularstelle kenne ich *kinsig mūši* nicht.
- Zu 87: Mit VON SODEN möchte ich *nimta[šši]* ergänzen, s. FALKENSTEIN, S. 204. Die Ergänzung *nimta[llik]* (LAMBERT, S. 401) scheint mir grammatisch unmöglich.
- Zu 88: Die Ergänzung aus B kann nicht ohne weiteres mit S verbunden werden; man erwartet entweder *šá-ta-a* oder *šá-ta-at*, wie LUCKENBILL, OIP, S. 79, Z. 7 (*šá-ta-a*) und Iraq 16, S. 192, Z. 65 (*šá-ta-at*) zeigen. Für *qē ettiṭti* siehe CAD, E, S. 396, AHW, S. 263.
- Zu 90: Für *lišānu* vgl. LAESSOE, Acta Or., 24, S. 88: „*lišānum* denotes a pointed object“. Eine ‚Zunge‘ haben eine Hacke (eme.mar), ein Dolch (eme.gír) u.a., vgl. dazu ŠL 32, 2. In akkadischer Zeit wird genannt ein Beil mit 4 ‚Zungen‘ (MDP 4, PL. 2, III, Z. 1, vgl. GELB, MAD 3, S. 164).
- Zu 91: Die Photographie von B zeigt deutlich, dass nicht *aš-šu*, sondern *ina la* zu lesen ist, was man auch erwarten würde. Die von FALKENSTEIN, S. 205, vorgeschlagene Emendation ist infolgedessen nicht nötig. Mit dem Ausdruck *šuhta nadū* möchte ich *rupulta nadū* (EBELING, Or. 19, S. 272: „(auf) werfen vom Schaum“) vergleichen.

Leiden, Dezember, 1963

R. FRANKENA



## PRAYERS TO THE SUN-GOD FROM THEBAN TOMBS

The nobles of ancient Thebes have built their tombs on the slopes of the desert mountains on the west bank of the river Nile opposite the present Luxor. The ancient name of this necropolis is closely bound up with its situation *Hft-hr-nb.s*, "She who is opposite her Lord", i.e. exactly on the other side of the temples where Amūn-Rē', the king of the gods, sat upon his throne. The religious geography of the Egyptians had definite conceptions concerning this western mountain. The West is the place where the sun sets. Setting has in this case not a negative but a positive meaning. In the realm of the dead the rebirth of the sun-god is prepared. As a tired old man he completes his course. As a young child he is born again the next morning. Cyclic conceptions connected with the daily return of the sun are worded in this way: He appears in the same place as yesterday. The same process can also be imagined by an Egyptian in other mythic figures. The sun-god returns to the womb of his mother Nūt through her mouth. She becomes pregnant with him anew and she gives birth to him the following morning as in the beginning. The Egyptian's conception of time is quite different to ours. Every sunrise is equal to the first one the world ever saw. Each morning is a repetition of creation. For every deceased the mountain of the western necropolis is made equal to the goddess of birth, the cow Hathor, who is easily identified with the sky-goddess Nūt. Her name *Het-Her* means house of Horus, for her womb was the dwelling place of this sky-god. She wears a sun-disk between her horns. Many representations are known in which Hathor puts out her cow-head from the western mountain of the necropolis, ready to receive the deceased and to assure his rebirth. It is not by chance that the mortuary temple of queen Hatshepsowet, built against the desert mountains of Dêr el-Baḥrî, has been dedicated to Hathor. Thus the geographical situation of the tombs puts them into a very distinct cosmic system and guarantees the deceased participation in cosmic life, which is characterized by sunrise and sunset.

Up to now 464 tombs of individuals are known, i.e. tombs, hewn into the living rock and distinguished by wall-decorations and inscriptions. They are spread over a number of arabian villages. Except in Dêr el-Baḥrî they are also to be found in Dra 'Abu 'n-Naga, in el-Asasîf, near the hill of el-Khokha, in Sheikh 'Abd el-Ḳurna and Dêr el-Medîna, and finally near Kurnet Murai in the South. Deeper into the rocks of the desert are the valley of the kings and the valley of the queens containing the tombs of royal persons. On the plain between the desert rocks and the river Nile the mortuary temples rise

up, e.g. the Ramesseum of Ramessēs II and the temple of Ramessēs III in Medînet Habu. If you visit the villages and ask for the well-known tombs of Ra'mose and Rekhmirē', every little Arab can conduct you to them, expecting bakshish of course.

The ground plan of the tombs, built from Dyn. XVIII onward, is mainly of one and the same type. A gate gives entrance to a forecourt partly hewn out of the rock. Through a second gate one enters into a transverse room, called "the broad hall" (*wsḥ.t*). Directly opposite the entrance is another gate opening into a long hall perpendicular to the front of the tomb. This hall runs deep into the rock. In the background is a niche containing a funeral statue of the deceased (fig. 1). This is the most important place, because the food-offering was brought here, which offering preserved life after death. Thus the plan of the tomb has roughly the shape of the letter T upside down. There are deviations of course and as time went on alterations appeared, e.g. the long back hall may be shortened and widened into a square room, the ceiling of which is supported by some pillars left standing in the rock. Mainly, however, the form of the T upside down is characteristic. The art of cutting rooms into the living rock was already known during the time of the Old Kingdom. In this respect the rock-tombs on the west bank of Aswân dating from Dyn. VI are interesting. The same technique, viz. creating room by excavation into the rock (Egyptian *š'd*) has been applied to the rock-temples during the reign of Ramessēs II, e.g. in Abu Simbel and Gerf Hussein.

The tombs have been decorated with reliefs and wall-paintings placed according to a definite scheme. On the wall of the transverse-room opposite the entrance, the deceased has been depicted standing before the king and conducting foreigners unto him, bringing tribute (e.g. the tomb of the vice-king of Nubia during the reign of Tutankhamun, Huy, at Kurnet Murai, Tomb No. 40). In the long hall cultic scenes occur. The wall to the right of the tomb of Rekhmirē' shows the rites of opening the mouth, performed to ensure that the mummy is made into a living body. A definite separation between scenes from daily life and cultic representations cannot always be made; e.g. images of agriculture, cattle breeding, fishing, fowling, baking bread and preparing beer serve to ensure the meal of the deceased, i.e. the funeral offering was continued.

Now we are concerned with the representations in the entrance of the tomb. Very special ideas are connected with the door in antiquity. The door is the place of transition between the outer and inner world. According to Egyptian conceptions the eastern horizon has a gate which is opened so that the sun may begin its daily course. The Greeks also knew such a gate in the east from which the horses of Helios ran in order to draw his chariot along the vault of heaven as soon as the bars were taken away. The temple-gate was identified with the cosmic gate in the east and the two towers of the pylon represented the



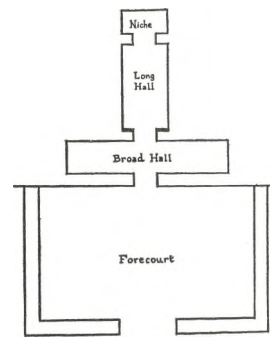


Fig. 1. Groundplan of a tomb of the XVIIIth Dynasty

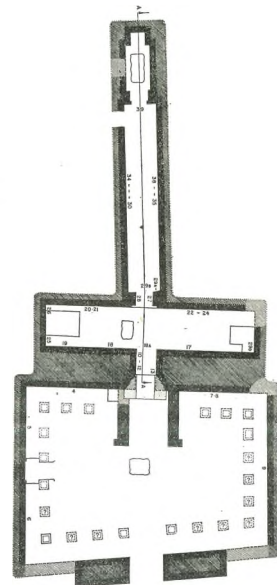


Fig. 3. Tomb of Tjanefer (no. 158)

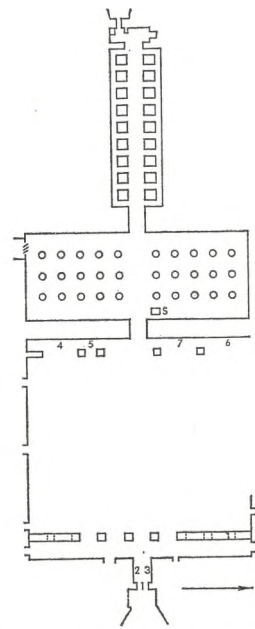


Fig. 4. Tomb of Kheriuf (no. 192)

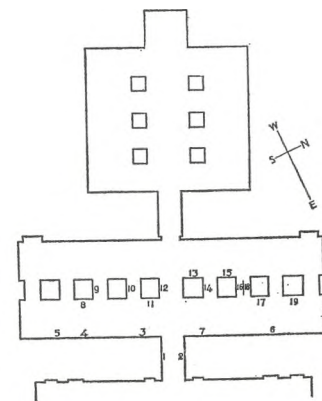


Fig. 5. Tomb of Paser (no. 106)

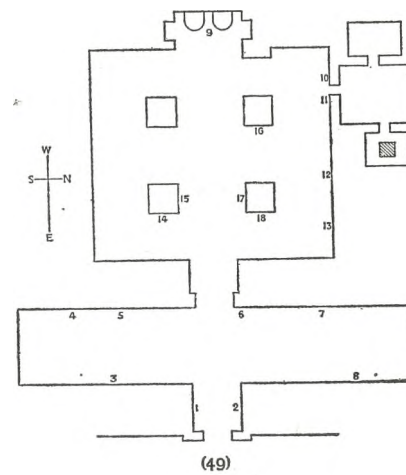


Fig. 2. Tomb of Neferhotep (no. 49)

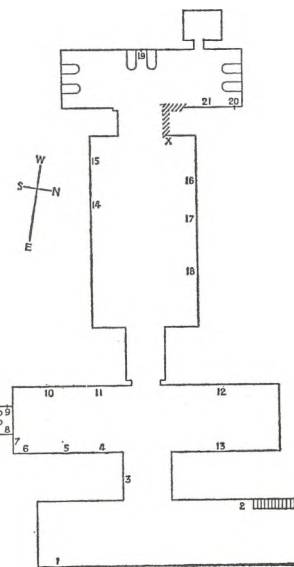


Fig. 6. Tomb of Kha-ēm-hât (no. 57)

mountains of the borderland (*akhet*), between which the sun rose.

Even the deceased expected to be able to leave his tomb and to exchange the darkness of the netherworld for the clear light of the sun. The entire Book of the Dead had to enable him to do so. Thus it is entitled, "The spells of coming forth by day". What happened in the entrance of the tomb has been represented on the spot. This way of decoration is usual in Egyptian religious art. One needs never be uncertain as to the ritual which was performed in a certain room of an Egyptian temple. One has only to look at the reliefs on the walls! The vessels of silver and gold which were used for libations and other offering ceremonies were kept in the treasury. They have been represented in relief on the spot. In the neighbourhood of the holy of holies we see the high-priest, in casu the king, incensing the processional bark and performing rites before the statue of the god which was placed there in a shrine. Now such a relief designates more than a mere decoration. It is a representation of reality. The cult is continued in the representation as long as the relief remains in position. The same method was applied in the decoration of the tomb. On the place where the food-offering was brought the deceased is seen sitting at a table, loaded abundantly with food and drink. In the same way he has himself depicted in the tomb exactly on the spot where he expects to leave the grave. He walks through the opening of the door to meet the light of the day, lifting up his hands in adoration. The accompanying text contains the prayers which he pronounces on that occasion. For his piety he may participate in the grace of the sun-god. He will be allowed to see the sun when it rises. Its rays will shine on his breast, awakening him to new life.

Several variations are possible. H. M. STEWART (*Some Pre-Amarnah Sun-Hymns*, *Journal of Egyptian Archeology*, 46, 1960, pp. 83-90.) writes on p. 84: "The thicknesses of the outer doorways during the early half of the Eighteenth Dynasty often showed the owner on both sides facing outwards and worshipping the sun-god. Later it became customary to differentiate the two sides, showing on the left the deceased looking outwards and addressing a hymn to the rising sun, and on the right turned inwards, adoring the setting sun, or, more commonly before the 'Amarnah period, simply re-entering the tomb'. Thus a very common representation is that the deceased has been depicted on the left thickness, turning his face to the outside. He welcomes the morning sun when it rises. Taking into account that most of the tombs have been oriented, one sees that the owner of the tomb has turned himself to the east. The first rays of the sun light up this left reveal which is situated to the south. Thus the relief catches the rays of the sun, and, being the representative of the deceased, the tomb owner himself is shone upon by the light from heaven at dawn. On the right reveal, to the north, the deceased has been represented, turning his face to the inside of the grave. The text says that he is



worshipping the sun at its setting in the West. Sunrise and sunset are the typical moments for sun-worship. They are the critical points of time of passing from one place into the other, the change from death to life and from life to death. It is necessary to give assistance to the sun-god at these moments of cosmic battle. The tomb-owner helps the sun-god by a prayer which expresses the victory over the power of chaos, the inimical snake Apep. Mythic beings too, play a rôle in this drama and are concerned with the morning-prayer, e.g. the baboons which welcome the sun by their cries, the souls of Pe and Nekhen (the beatified kings of primeval time), the souls of the East and the two goddesses Isis and Nephthys; and so do the jackals which tow the sunboat into the netherworld at eventide. These scenes also occur in Theban tombs. The construction of the tomb, by which the image of the deceased on the reveal catches the first rays of the sun reminds one of the temple of Abu Simbel, where the axis has been placed in such a way that the first rays of the sun shine on the group of statues at the back of the temple.

The tomb is, like the temple, an image of a cosmic reality. This also becomes apparent from the following fact: On the thickness to the right, sometimes a prayer to the gods of the netherworld is to be found, e.g. Osiris. When he is reproduced in relief, the tomb-owner ought to be directed to the West. The part of the tomb situated deeper into the mountain could represent the netherworld. On the reliefs of its entrance we find the deceased entering the realm of the dead, therefore his face is turned to the West. His parents have left the abode of the beatified and welcome him on the threshold of this world and the world beyond. They extend their arms to embrace him. There is also the place for prayers to the king of the dead Osiris. Nothing has been left to chance. The place of the reliefs is completely justified and based on a religious conviction. They have not been placed just anywhere, but exactly where they belong.

It was of great importance to the deceased to be able to leave the tomb, his eternal dwelling place, and to return to it. He utters the wish that he or his soul (*ba*) may be permitted to leave and re-enter the tomb unhindered, and that he will not be warded off at the gates of the netherworld.

Having considered the place and the function of the prayers to the sun-god, we shall now deal with their contents. Here follow some of these prayers, translated, with explanatory remarks. They are similar to the texts entitled "Introductory hymns to Rā, the sun-god" in BUDGE's edition of the Book of the Dead, and to the various texts of B.D. 15 (B.D. = *Book of the Dead*).

Theban tomb no 49, owned by the priest of Amūn Neferhotep, dates from the end of Dyn. XVIII and the beginning of Dyn. XIX (fig. 2). To the left of the entrance is a stela in the forecourt containing representations of Osiris and Anubis. The inscription, however, refers entirely to Amūn-Rē. On the reveal of the entrance to the left is a relief of the owner and his wife,

leaving the tomb and adoring the sun (fig. 7). The inscription runs:

"An adoration of Rē when he dawns on the eastern horizon of heaven. He says 'Hail to thee, one who rises from the primeval waters and illumines the two lands by his beams. [Thou traversest] heaven in [the bark of millions of years] while *the gods*(?) chant at thy appearing. They exalt . . . Thou art effulgent, thou art effulgent. Thou art a youth in [the morning]. Amūn Atūm in his disk, Khepri within his ship, great of appearance in the house of the soul. When he dawns [for the wohle land] all men are in exultation. Hail . . . who [formed] himself, who made what is and created what exists. There is none who knows . . . the place where he came into being. Thou appearest as the lord of right. Thou settest as Hor-akhti. The great company of the gods make gesture of welcome to thee in joy on account of seeing thee. Their hands render praise to thee. Their hearts are provided with thy beauty. They adore thee with loving heart; they sing praise to thy ka (personality). I come to thee, in order that I may see thy glory and worship the beauty of thy Majesty. May thy lovely beams shine for me into the doorway of my tomb. Then the living say to me "An order has been issued for thee". The sun disk shines at dawn on the great peak of western Thebes, "She who is opposite her lord", the seat of eternity, the district of the righteous, the abode of the revered. May I follow the Majesty of this exalted god, Amūn, lord of the thrones of the Two Lands (Karnak), in his fair festival of the valley, receive loaves which have been offered before him, from the altar of the Lord of eternity (Osiris), and smell the incense of the offerings . . . in the temple of Henket-ōnekh (mortuary temple of Thutmosis III). May my body be pure. May I receive the cast-off clothing and see Ptaḥ-Soker (mortuary god of Memphis)'".

*Notes:* Amūn-Rē is praised at his rising. Every morning the sun emerges from the primeval waters as in the beginning of creation. He is born anew as a young child. The other gods are subjected to him and pay homage to him. "The house of the soul" can be conceived as the sanctuary of the Phoenix of Heliopolis, the benū-bird which sometimes is called "the soul of Rē" (or "incarnation of Rē", *b3 n R*), and which is connected with the rising sun. The texts often mention the hidden nature of Amūn-Rē, sometimes making a play upon words between the name 'Imn-Amūn and the verb 'imm = to hide. A hymn says, "No god knows the place where he is" (*Leiden* I 344, Verso IX. 1). Especially concerning his origin, it is said that this is hidden, "mysterious of birth, whose Being people do not know" (*Edfu* I. 290). His origin through his own spontaneous power is a mystery. There was no god who witnessed it, therefore he has no power over Amūn-Rē. What really happened in the entrance of the tomb is described: At sunrise the first rays shine on the relief of Neferhotep and his wife. The end of the inscription refers to the Theban necropolis and to funeral rites. The peak of the mountain is the snake-goddess Meresger.



The top rises above the valley of the kings. It was personified and much beloved by the workers of the "Place of Truth" (Dêr el-Medîna). During the festival of the valley, Amûn himself visited the necropolis. The deceased participated in the procession. Neferhotep receives a part of the offerings to the gods and he is allowed to put on the garment which was changed during the daily cult in the temple in which the statue of the god was dressed. In putting on the garment of the god the deceased is endowed with his power. This phenomenon is to be compared with Elisha putting on Elijah's mantle (2 Kings 2 : 6-14), and with the woman healed by touching the garment of Jesus (Mark 5 : 28). Sometimes Egyptian texts mention the rite. "You dress yourself with the garment of Ptaḥ, with the robe which Hathor has put off" (*Coffin Texts* I. 258. f.). "You receive a wreath in W-Pkr (the grave of Osiris) as this which the great god has put off. Your heart has abundance of food which thou givest. You put on the garment which has been put off from him" (Theban Tomb 65, *Wörterbuch* copy < 654 >). "The linen garment of a god is put on to you, the pair of ribbons belonging to it of the garment of the body of the god (the cult-statue) which has been put off" (*Urk.* IV. 112. 14).

On the right side of the entrance the couple is entering the tomb (fig. 8). The figures are looking to the West and saying a prayer to the setting sun. "An adoration of Rē'-Horakhti, when he sets in the western horizon of heaven. Now the jackals perform their task in front of him who is in [the bark]. . . the ruler of eternity, Rē' who is within his disk, lord of rays, maker of the light, who keeps alive men, spirits, ordinary men and the sunfolk . . . Thy father who engendered thee makes chants to thee. The gods give praise because they see thee, rejoicing through love of thee. When thou shinest, hearts live and everybody is in gladness. When thou dawnest . . . the evening bark . . . He (Neferhotep) says, 'O Rē', satisfied with Truth, with whose forehead Truth has united herself. O Rē' who dawns in Truth, whose beauty Truth has embraced. O Rē' efficient through Truth, who has fixed Truth in his ship. O Rē' strong through Truth, on which he lives daily. O Rē' who engendered Truth and to whom Truth is offered. Thou settest Truth in my heart, in order that it is made to approach to thy ka. For I know that thou livest thereon. Thou art he who makes its Being. I am scrupulous and free from falsehood'".

Rē' is connected with Mā'et, the cosmic and ethical order. She is considered to be his mother and his daughter as well. He establishes the cosmic order and lives through it. The prayer ends with a positive and a negative confession. Neferhotep has practised righteousness. In doing so he has pleased the sun-god, for he loves Mā'et and hates evil. Without doubt he now is allowed to enjoy the grace of the sun-god.

In the passage between the first and the second room Neferhotep has been depicted on the left thickness, his face turned to the west (fig. 9). He enters

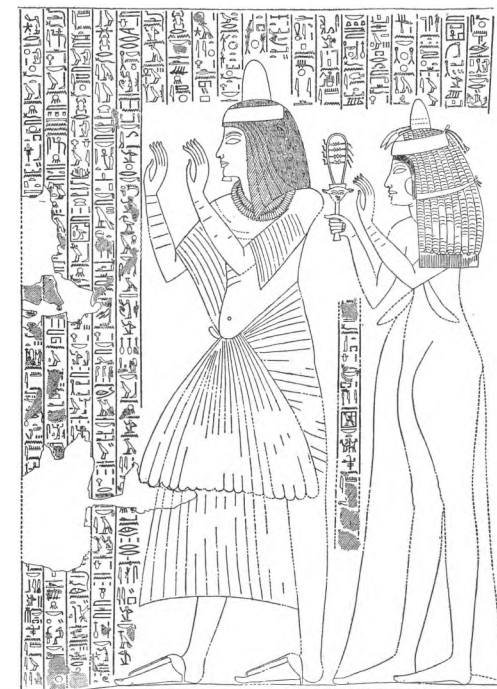


Fig. 7. Tomb of Neferhotep; entrance, south reveal.

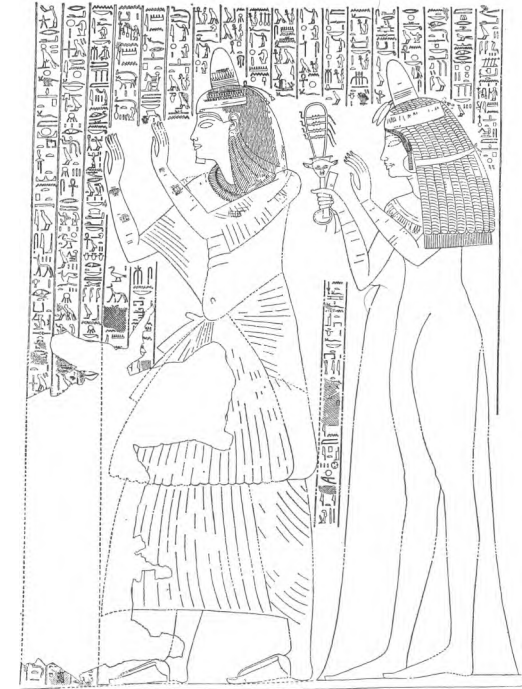


Fig. 8. Tomb of Neferhotep; entrance, north reveal.

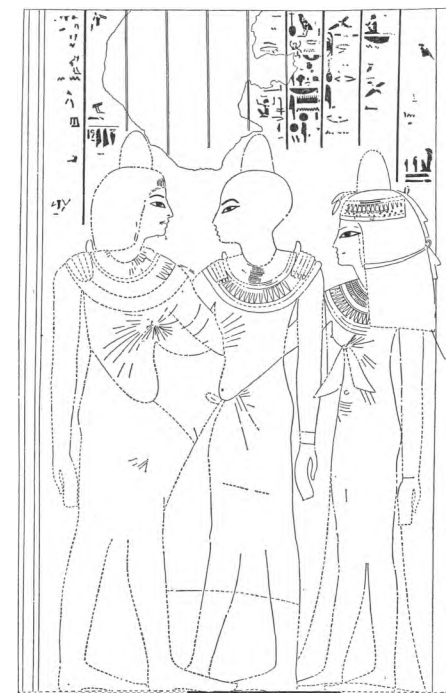


Fig. 9. Tomb of Neferhotep; inner doorway, south reveal.



Fig. 10. Tomb of Neferhotep; inner doorway, north reveal.

Reproduced from: N. de Garis Davies, *The Tomb of Neferhotep at Thebes* (New York, 1932) pl. XXXVI-XXXVII and XXXIX-XL, with kind permission of The Metropolitan Museum of Art, New York.



"the dark room", the realm of the dead, from which his parents come to meet him. On the right reveal Neferhotep and his wife are refreshed with cool water from the jug of the sycamore-goddess (fig. 10). Thus both scenes are related to the realm of the dead.

The tomb of Kha-em-hât (Fig. 6), inspector of the granaries of Upper- and Lower-Egypt during the reign of Amenhotep III (Dyn. XVIII, 1405-1370), no. 57 at Sheikh 'Abd el-Kurna, is distinguished by the presence of statues of the tomb-owner and his parents. No less than six of them are standing in the niche in the back of the tomb which has been enlarged into a room. On the southern side of the entrance (pl. I) the deceased has been represented, turned to the outside, dressed according to the fashion at the zenith of Dyn. XVIII. He has raised his hands in adoration. Also in this case the relief was shone upon by the rays of the rising sun. The text (cf. STEWART's translation, JEA 46, p. 89) runs: "Thy face is washed, O Rê', (cf. Wörterbuch I. 39.6, "bildlich scharfsichtig") . . . eastern [soul ?], eastern [Horus ?] . . . [Amūn-Rê', lord of the thrones of] the Two Lands, first one of Karnak. Thou lookest down upon [the gods] and thou risest in the horizon . . . Thou hast appeared, thou art beautiful, thou art light, thou art radiant, thou shinest, thou art clear, thou art great, thou art exalted, thou art powerful, thou art perfect, thou art high through thy two plumes great of magical power . . . Take(?) thy double plumes with thee to heaven, in order that thou mayest see the firmament by means of them. Thou lookest down upon the nine bows (foreign nations). Thy left (plume) is at thy left eye, thy right (plume) is at thy right eye. Verily these thine own two eyes at both of their sides are permanent on thy head as two plumes. Thy countenance is not void of them, for it is thou who weareth them. When thou awakest in peace, the eye of Horus, the lord of [heaven] awakes in peace. Thou comest from thy horizon, being perfect, Amūn-Rê', power which is before them. Thou art beautiful, thou art beautiful . . . eldest son, the eldest of heaven and earth . . ., who came into existence [by himself], appearing from the primeval waters. Thou hast taken everything by thy dignity. Thou appearest as a king, thou appearest as . . . Thou receivest gladness in thy cabin, because this evil one has been counted out to the flame. I come unto Amūn. This is thy son with whom I am, whom thou hast placed in the realm of the dead".

*Notes:* The text refers to the rising of the sun. A great number of equivalents of shining is given. This cumulation of equivalents is a certain figure of speech which occurs more than once in Egyptian texts. In the same way several terms for being powerful are linked up (*b3, shm, w3š, spd*, Wörterbuch I. 411.1). The primacy of Amūn above the other gods is expressed in the phrase that he is looking down upon them. In the same manner it occurs in a sun-hymn (*Leiden* I 344, Verso II. 5), "Who shines in his image, who is looking down upon

the (other) gods, having appeared within their sight". "For verily it is thou who lookest down upon the gods, not a single god looks down upon thee" (*Pyr.* 1479. b). The left and the right eye of the god of heaven (the falcon Horus) are the moon and the sun. They are identified with the double plumes on the crown of Amūn, but also with the two uraei on the crown or the two barks of the sun. "His right eye is the sundisk, his left eye is the moon" (*Edfu* V. 55. 10). "Horus who bestows light, his entire orbit is a glow by the light of both of his eyes. He has enlightened the orbit of heaven by his double plumes" (*Hymn of el Hibe*, XV. 20).

On the left reveal of the passage to the inner room Kha-em-hât has been reproduced, turned to the inside in adoration before Osiris. He enters the realm of the dead and addresses the god of the netherworld.

The Brooklyn museum possesses a statue of the same Kha-em-hât. The human figure is in a kneeling position and is holding a stela, containing a hymn to the rising sun. On the dorsal pillar of the statue is a prayer to the setting sun. These texts have been edited and translated by Miss Claire La-louette. The inscriptions run as follows:

At the arched top of the stela, "Rê'-Horakhti, Atūm who is in the evening bark, Khepri who comes into being every day".

Prayer (1), "Adoration of Rê', when he rises, by Kha-em-hât, (2) He says, 'Hail to thee, Rê', when thou risest, Amūn, Power of the gods, (3) who came forth from his mother every day. O child of the daybreak, thou traversest (4) the vault of heaven in gladness. Thine enemies have fallen on thy place of slaughter. I come (5) to thee, Khepri, Horus, Atūm, Horakhti, in order that I may adore (6) thee in the morning and that I may satisfy thee in the evening. (7) I give praise to thee every day. Mayest thou cause the soul of (8) Kha-em-hât to ascend to heaven, together with thee. May it be pushed off from the bank in the evening bark (9) and be brought to land in the morning bark. May it unite with the circumpolar stars, (10) which are in heaven. I come to bring to thee Mā'et (the goddess of cosmic order) upon whom thou livest. (11) . . . in order that thy heart may rejoice every day'".

*Commentary:* The deceased wishes to be with the sun-god in his bark. Just as the sun has his ba in heaven, viz. the sun disk, the soul of the dead is in heaven. It takes its place among the never setting stars. The idea of the soul of the deceased as a star among the stars occurs already in the Pyramid Texts (878), "You very exalted among the imperishable stars, may you not perish". A passage from the Book of the Dead, Chapter XV (ed. Budge, p. 40. 2 sq.), runs, "He adores thee in the morning, he satisfies thee in the evening. His soul ascends to heaven together with thee. He travels in the morning bark, he lands in the evening bark. He unites with the indefatigable stars (the planets) in heaven". As to the offering of Truth, cf. the end of the prayer on the right



side of the entrance of Neferhotep's tomb, p. 54. For the expression "Power of the gods", cf. hymn of Kha-en-hât's tomb, p. 56, "power which is before them".

Dorsal pillar: "Speaking words by Kha-em-hât. He says, 'Hail to thee, Amūn-Rē'. Thou art gone to rest in the western horizon. The realm of the dead hails thee. Heaven and earth adore thee. Thy mother Isis protects thy body. Naref (burial place of Osiris) is in festal joy. They say, 'Mayest thou reach it (the western horizon) in peace every day'".

Commentary: This is a hymn to the setting sun, which enters the necropolis. Of course the deceased expects to receive the blessing of Amūn-Rē', when he visits the netherworld.

The hymns from the stela correspond with those of the tomb. It is possible that the statue had originally a place in the tomb and was oriented with its face to the east, the dorsal pillar being turned to the West (see the edition of Miss LALOUETTE, pp. 63, 64).

The tomb of Tjanefer (no. 158, fig. 3) dates from the end of Dyn. XIX and the beginning of Dyn. XX, Ramessēs II, Sethōs II and Ramessēs III). The owner of the tomb was third prophet of Amūn-Rē'. The adoration of the sun-god was highly appreciated by him as appears from the representations of sun-barks and a prayer to Atūm on the walls of the forecourt. As especially priests of Amūn show a preference for long sun-hymns in their tombs (another example is Nebwenenef, tomb no. 157), STEWART may be right in assuming that such hymns were derived from the temple liturgy (*op. cit.* p. 83). The entrance to the forecourt of Tjanefer's tomb, shaped as a pylon of bricks (pl. IIa), has been preserved, a rare fact among the Theban tombs. On the reveal to the left of the entrance Tjanefer stands, turned to the outside (fig. 12), in adoration before Amūn-Rē', who wears the Atef-crown and who has a *w3s*-sceptre in his hand. Above the sun-god two baboons have been reproduced which adore the sun at dawn. Thus Tjanefer is performing the same act as these animals. A short inscription says, "Amūn-Rē'-Horakhti. Adoration of this great god by the baboons when he rises".

In vertical columns a long prayer recited by the deceased has been written down.

(1) Adoration of Rē' when he rises in the eastern horizon of heaven by Tjanefer. He says, "Thy place is unattainable for spirits and deceased, because thou art very far from them. They do not see thee, but thou art in heaven, thou sailest on the firmament. (2) Thy rays are seen by them who are on earth, but they are not seen by those who are under the earth. Thou art *unknown* (?) to them. Thou art light, thou art light, thou art great, thou art great, thou art dark, thou art dark, thou art filthy, thou art filthy. Those whose abomination is light, thou dost not radiate it for them out of thyself. To thee belongs life without *deficiency* (?). Life is given to all men. Today there is no want of



Tomb of Cha-em-hêt.

From: Lange-Hirmer, *Aegypten*, plate 153.





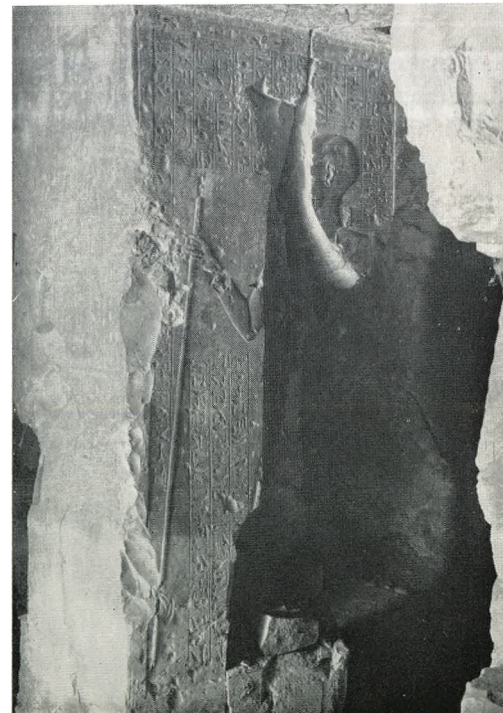
a. Tomb of Tjanefer; entrance to forecourt shaped as a pylon of bricks.  
(Seele, *O.I.P.* 86, pl. 2 A)



b. Tomb of Paser; left reveal of the entrance.  
*Photo Ashmolean Museum*



c. Tomb of Paser; right reveal of the entrance.  
*Photo Ashmolean Museum*



d. Tomb of Paser; relief of the dead on central pillar in the outer room.  
*Photo Ashmolean Museum*

thee, lest (3) he has want of thee in any living thing. Thou art the light which removes evil. People who do not see thee do not live. Thou art the air which causes the throat to breathe. Not a single *dog*(?) lives when it is without it (the air). Thou art the inundation which causes all men to live; nobody lives when he is not in it. Thou art the begetter who causeth thy children to originate (4), viz. all men, gods, flocks, herds and snakes. Thou art the moulder who shapeth on his potter's wheel. Thou hast created all that exists with thy hands. It is thou who createth their figures with a face, each one of them being distinguished from the other, because thou hast created (5) different faces. Thy dignity is with men, thy power is with the gods, thy strength is in their bodies . . . Thou hast power over what thou hast made. Thy countenance is distinguished . . . [four faces on] one neck. (6) Thou hast erected the uraeus on thy head. Thy double plumes remain on the top of thy head. The double plumes of the Atef-crown [are on] the Atef-crown. This knife, this *sword*(?) will fell thine enemy. Thou takest thy mace-axe in order to decapitate them, while it (the mace-axe) has become Geb (the earth-god). [Thy mace-axe?] is thy son. (7) It has frightened them. It causes perdition among them (the enemies). The Ames-sceptre is in thy grasp. Its limits are unattainable. Its mysteries are a hidden being. One does not know what is in it. It has power over (8) the powers. It hastens to perpetrate a slaughter. It does harm to him who will attack thee. Thou hast trampled upon all thine enemies, viz. men, gods, spirits and dead. (9) Tjanefer has adored Rē' early in the morning at his rising, when he opened his dung-ball and ascended to heaven (10) as Khepri. He entereth the mouth (of his mother, the sky-goddess), he who leaveth the thighs (the womb of his mother) (11) at his birth in the East of heaven, (12) he who raiseth himself . . .

*Notes:* This text does not contain the usual formulas, but it has its own specific contents. The sun is high in heaven, unattainable for everyone, therefore it is also unassailable (1). It is said concerning Horus of Edfu (V. 117. 4), "Thou art the most elevated who is unattainable, the chief of the uraei, the most hidden"; Cf. *Wörterbuch* I. 534. 8. Amūn-Rē' cares for the subsistence of his creatures (3). It is said in a somewhat pantheistic way that he does not create the elements of living or grants them, but that he himself is the air and the water. Sometimes the texts tell us that the air comes forth from the mouth or the nose of Amūn, sometimes they equate the god and the air. "He is the air which remains in all things" (*Thebanische Tempel Griechischer Zeit, Urk.* VIII, 1, 18. b). The inundation of the Nile is the sweat of his body, or Amūn himself is the inundation. He causes crops to grow and gives food "in this his name of inundation" (*Leiden* I 344, Verso IX. 5). He creates by moulding on his potter's wheel, an act which is usually ascribed to the ram-god Khnūm of Esne. Sometimes Amūn is called Khnūm *ipsis verbis*. He forms each human



being with a face of his own. According to the great Amarna-hymn, Aton has created men with distinct shapes and colours of the skin, and he has distinguished races and nations.

Royal symbolism is applied to Amūn. He wears the Atef-crown and sceptres. They bestow power on him in order to rule and to vanquish his enemies. This fits in with the relief on which Amūn wears the Atef-crown with the double ostrich plumes. The ram's horns on the crown are symbols of power. "Ram-headed at the front, sharp of horns . . . tall of stature, lord of the Atef-crown, strong . . ." (*Leiden* I 344, Verso VII. 1-2). It is said concerning the sun-god, "Eternal ruler, sovereign of the lords of eternity, thou art king, lord of the Atef-crown" (*Stela of Horemheb*, ZÄS 15, I. 13). Long before the reign of Amonrasonther, "the king of the gods", the idea of kingship was already connected with Rē' of Heliopolis, where Atūm had his residence in the *h.t-sr*, the house of the ruler, i.e. the royal palace. The gap at the end of line 5 can be completed from the magical prescript of *Pap. Mag. Harris* VI. 9, "Speaking words < over > a statue of Amūn with four faces < on > one neck". In the foregoing passage which has been left untranslated we find three times the words "thy face". Also Khnūm is represented with four ram's heads (ba = ram; incarnation, soul). As such he is an incarnation of Rē', of Shū, of Osiris and of Geb. Each "face" represents an aspect of the god.

The end of the text fits very well into a morning prayer, as it deals with sunrise. Two conceptions run parallel: The spontaneous origin of the scarabaeus sacer out of the dung-ball and the birth of the sun-god out of his mother, the sky-goddess Nūt, through whose mouth he returns into her womb in the evening.

There are some more representations on the same left thickness (fig. 11). We see the well-known scene in which the goddess of the sycamore-tree refreshes the ba-soul of the deceased from her vessel containing cool water, and the ba-bird which drinks water at a pond shaped as a letter T. The place for this representation has been chosen deliberately. The soul-bird must be able to leave the tomb in order to fetch from the world outside the elements of life, viz. water and air. To that effect the soul-bird can be best depicted on the spot where it leaves the tomb, viz. in the door-opening. Mortuary texts contain the wish that the ba may leave and enter the tomb freely and that it may not be thwarted off at the gates of the netherworld. Cf. the text *Urk.* IV. 65. 1-9, "May my ba go out. May it have abundance on earth. May it walk through its garden according to its wish. May I assume shapes. May I go out in day-time. May I cool myself under my sycamore-trees. May I drink water as I want to. May I not be kept off by the gate-keepers from the gates of the West". This wish refers to the possibility of leaving the tomb and of not having to remain enclosed in the realm of the dead. Sometimes the freedom of move-

ment of the soul is connected with entering the netherworld. "The gates of the realm of the dead are opened for you, without your being kept back. You descend into the neshemt-boat. It is effected that you dispose over the boat of the god. You know things which are more splendid than those on earth. You approach the noble god. I cause doors to be opened when you approach. The bolts of (the doors of) the realm of the dead are opened for you. (Your soul) joins your corpse < in > the cavity which contains the holy things which are in *tnn.t*" (sanctuary of the mortuary god Sokaris at Memphis; realm of the dead) (Theban Tomb 65, *Wörterbuch* copy < 643 >). The ba should be able to enter the netherworld in order to bring to the corpse the substances of life which it has fetched from the earth. The entrance of the tomb, representing the gate of the netherworld, is the place where the ba goes in and out.

As a third scene on the left reveal we see a harper, singing a song of which the text has been written down. Usually the main theme of these songs is "carpe diem". In this song, however, it is said concerning the deceased, that he adores the sun early in the morning. Therefore, according to its contents this harper's song is also at its correct place.

On the right thickness of the entrance is a text of which the beginning is lost.

(2) "Thou hast [touched] heaven with thy pair of horns, thou hast ruled (*Wörterbuch* V.398.16) the earth with thy horn. . . . (3) He has [not ?] made himself weary. (or: [People pay homage to him, because] he has made himself weary: see *Wörterbuch* I.337.14 *wrd*, vom Sonnengott, der als Schöpfer sich an den Menschen abgemüht hat). Whose equal does not exist. It is he, who sees thy face, who enlightens the sky. Thou art the lord . . . (4). Who made the mountains, who originated the foreign countries. Who made all that exists, Atūm, ruler over that which he hath created, chief of that which he hath made himself. Thou art Khepri. It is thou who didst engender men and who didst create the gods . . . (5) Lord of the universe, thou art the lord of the entire earth. Thou rulest heaven through [thy] splendour. Thou shinest on the supports of Shū. The entire earth is under thy supervision. Thou hast taken possession of it. Thou hast enlightened everybody through thy beauty. (6) Thou art new, thou art exalted, thou art made young again. Praise . . . before thee. Thy glorious eye . . . behind thy cabin. Thou hast power over them more than the (other) gods . . . who made the gods. Mayest thou rest. Mayest thou give renewal of life to Osiris Tjanefer. (7) . . . Atūm who lifteth up hearts as a child . . . thou terminatest quarrels . . . Anger is appeased. Rē' resteth in Heliopolis and Atūm in Heracleopolis. Hail to thee, Atūm, lord of fear, great of dignity, lord of (8) two horns, sharp of horns, whose equal does not exist among the gods. Mayest thou answer Tjanefer in order that he may be enduring in the necropolis. Praise, praise, in peace, O Rē, of whom the sky was pregnant, and



to whom Nūt (the sky-goddess) gave birth. Who cometh forth every day anew (lit. renewed). Who goeth round in the lower sky, bull among . . . (9) Who came into being out of himself, whose name people do not know. Splendour which separateth the clouds, which openeth the rainy clouds, lord of appearance, who riseth in his figure, who illumineth the gods through his beauty. Power of powers, who conducteth the gods, great illuminator upon his flame, great glow. (10) [Who guideth] the god[s according to] his counsel, lord of power, great of dignity, great of horror in the West of heaven. They (the gods ?) stretch their arms to meet thee (in praise). Great of fire in the East of heaven. Who hideth those who are in their cavities, who knoweth the ways (11) (of the netherworld ?) . . . Who placeth his slaughter into his enemies. To whom the westerners give praise, when he turneth his face to the West of heaven. How beautiful art thou. (12) . . . Who is on the isle of flames. *Who stretcheth himself over him who passes his horns neglectfully* (?). Who liveth upon his fire, bull in his double horizon, who maketh the uraeus to be prosperous within (13) . . . Come to Osiris Tjanefer. *He worships thee in* (?) . . .

*Notes:* A human figure is not visible any more. The text refers mainly to Atūm, the setting sun. From analogous cases in other tombs we may presume that the human figure was turned away from the door opening and directed to the West. In line 2 the sun-god is represented as a huge figure which touches heaven and earth. "Both of thine eyes are the sun-disk and the moon. Thy head is in heaven, both of thy feet are in the netherworld" (*Theban Tomb 65, Wörterbuch* copy < 166 >).

Line 3. Possibly there was a negation in the gap. The texts say that the sun-god is indefatigable in his care of the creation, but also that he is wearying himself out with it.

Line 4. Gods and men are on one and the same level as creatures of Amūn-Rē' and are subordinated to him. It is the sun-god "from whose mouth the gods originated and from whose eyes men came forth. Everything originated from him" (*Edfu* V.85.5). There may be thought of the spitting out of Shū and Tefnet when the creation of the gods by means of the mouth is mentioned. Further an allusion is made to the well known play upon words (e.g. occurring in the story of the celestial cow) *rmī* (men)-*rmī* (to weep), according to which men came forth from the tears of the sun-god. It is he "who built men and made the gods" (*Leiden* I 344, Verso II.1-2). The sun-god has a primacy above the other gods. His equal does not exist.

Line 8. After the general laudative utterances Tjanefer asks a blessing for himself personally. This is a usual occurrence at the end of such hymns in Theban tombs. The birth from the sky-goddess is mentioned again. Another hymn to the sun (*Chester Beatty* IV, Recto IX.4) says, "O Horus, thou art made

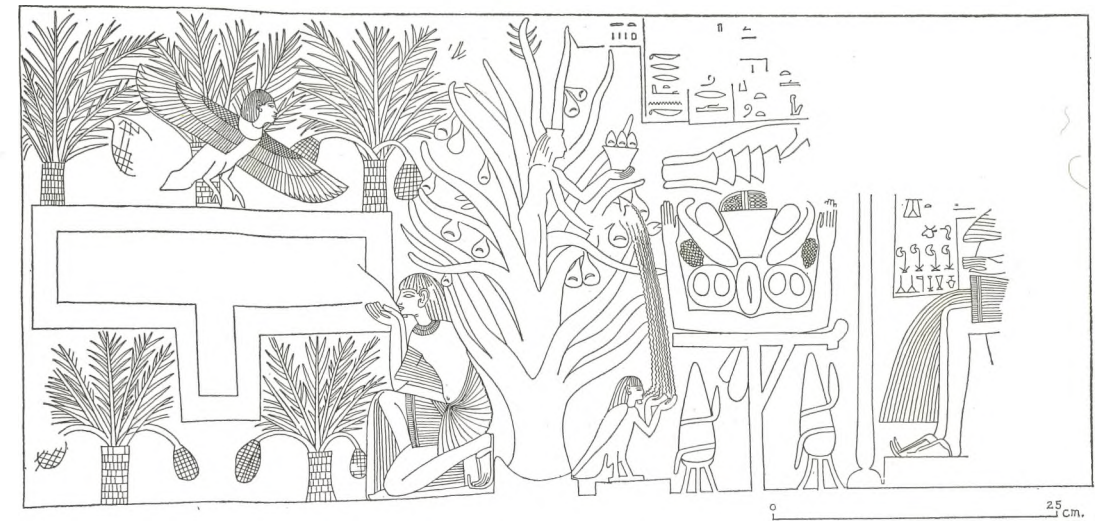


Fig. 11. Tomb of Tjanefer; doorway to broad hall, south reveal, right part lower register.

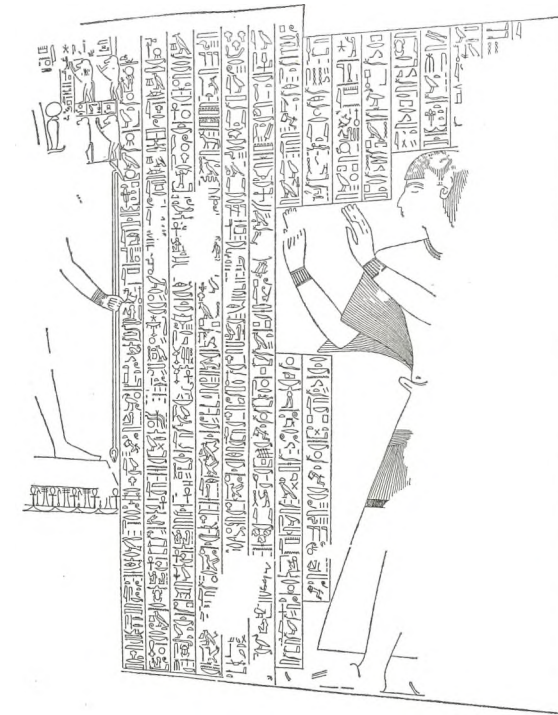


Fig. 12. Tomb of Tjanefer; doorway to broad hall, south reveal, upper register.



Fig. 13. Tomb of Tjanefer; doorway to passage, south reveal.

Reproduced from: K. C. Seele, *The Tomb of Tjanefer at Thebes* (Chicago, 1959 = O.I.P. 86), pl. 10, 11, 28, with kind permission of the Oriental Institute of the University of Chicago.



young again. For thou hast been conceived by Nūt during the night and thou art born as a young bull”.

In the passage between the first and the second room Tjanefer and his wife have been portrayed entering the inner apartment. He is bald-headed. To the right, he is also chiseled out together with his wife. In that case he is leaving the tomb and he is wearing a wig. The accompanying texts are probably the usual formulas referring to the funeral offering (fig. 13).

In the outer room on the southern wall to the left of the entrance are also some prayers to the sun-god in his different forms such as Rē, Rē-Horakhti, Khepri, Atūm and Amūn.

In 1947 ZAKHARIA GHONEIM carried out an excavation of one of the most important Theban tombs (no. 192) which belonged to Kheriūf (fig. 4), intendant of queen Teye under the reign of Amenhotep III and Amenhotep IV. The importance of this tomb is connected with the intermediate period which preceded the time of El-Amārna, and with its exceptional measurements. The forecourt has a surface of 10 × 11.5 m. The outer hall, the ceiling of which is supported by three rows of 10 columns, is half as big. The ceiling of the inner room is supported by two rows of 9 square pillars. On the back-wall of the forecourt are scenes from the jubilee (*ḥb-sd*) of Amenhotep III.

In the description of the entrance gate of the forecourt the bibliography of *Porter-Moss* says, “Outer lintel Amenophis IV and Teye, offers wine to Rē-Horakhti and Mā’et on left, incense before Atūm and Hathor on right”. On the thicknesses of the entrance gate at the rear to the left are “two registers double scenes I Amenophis IV adores Rē-Horakhti and libates before Amenophis III”. To the right “two registers I address by Amenophis IV to the gods of the netherworld”. In the lower registers Kheriūf has been portrayed imitating the king. Therefore these reliefs date from a time anterior to the reformation of Akhenaten. The king worships a multitude of gods, even the gods of the netherworld. The fact, however, that first of all the king has been portrayed in adoration before the gods, the tomb-owner imitating him, is according to the style of El-Amārna.

In the vestibule to the right, before the gate, is the usual hymn to the setting sun. The figure of Kheriūf has been cut away and the name of Amūn has been chiseled out by the worshippers of the Aton. The text coincides for its mayor part with a passage from *Papyrus Leiden* I 344, Verso IV.1-5. From this fact we may draw the conclusion that this papyrus was a collection of hymns which existed previously as separate hymns. We now also know that the contents of the papyrus can be traced back to a time preceding Akhenaten and date from the zenith of Dyn. XVIII. The papyrus itself may belong to Ramesside times. There is a difference in the order of the sentences between the papyrus and the tomb inscription and there are some text variants. The main theme is the

descent of the sun-god into the netherworld and the blessing he bestows upon the deceased who are revived by his rays. This conception is alien to the El-Amārna creed.

The text runs, “Adoration of Rē, when he setteth in life in the western horizon of heaven, by Kheriūf. He says, ‘Hail to thee, chief [of the gods], Atūm, [lord of heaven and] earth. Thou hast united thyself with the horizon of heaven. Thou hast appeared in the West as Atūm who is in the evening. Thou hast come in thy power. [Thou hast vanquished] the one who rebels against thee (the snake Apep). Thou rulest the heavens like Rē. Thou landest [in triumph ?]. *Thou annihilatest sorrow (?)* . . . Thou descendest from the belly of thy mother Nūt (i.e. thou art born from her; cf. *Wörterbuch* II.472.8; *Urk.* V.42). Thy father Nūn [is glad with thee. The gods of the West] are rejoicing. The dwellers of the netherworld exult. [For thou art] their lord . . . lord of men. Thou hast come in peace. Thou hast landed. Thine arms have touched the western mountain. Thy Majesty has received venerableness, thou being restored to thy place of yesterday (cf. *Wörterbuch, Belegstellen* IV.20.8, *Kairo WB* Nr. 184 < 402 > Naos). The arms of thy mother [embrace thee] . . . The souls of the West tow thee on the way which is in the realm of the dead. Thou illuminest the face of the dwellers of the netherworld. Thou hearest the call of him who lies in the coffin. He raiseth those who are equal to him who has been laid on his side (the dead Osiris). Thou feedest with truth the one who possesses it. Thou dost rejuvenate the noses with what is in them (i.e. thou dost revive the noses of the deceased by blowing the breath of life into them). Thou art raised there unto a glorious position. *Thou providest figures with(?)* . . . *When thou appearest here, then their warm breath functions(?)*. Thou art new in thy former shape. Thou hast come as the sun-disk. Power of heaven, thou art endowed with dominion over *the realm of the dead(?)* Thou impartest thy beauty to the netherworld. For thou spreadest light for them who are in darkness. Those who are in the caverns (of the netherworld) hail thee. They worship thee, when thou approachest them in this thy apparition as Osiris. He who is conceived daily during the night [is born] the following day, radiant in his stature. Who cometh forth from his mother’s womb without delay and *who setteth again in it* [at eventide](?). Rē when he riseth, Atūm after [he hath set]. Grant that I am among thy favourites, seeing thy beauty every day. May I grasp the prow-rope of thy nightbark”.

On account of the poor condition of the text a correct translation is not always possible, but the contents are for the most part clear. These are similar to the “Book of Gates” and “Am Duat” (= “The Book of the Secret Chamber”). When the sun sails in its boat through the netherworld, the deceased are revived in the department which the sun-god visits. In the final passage we find a personal application. By means of this prayer the deceased expects



to participate in the blessings of the sun-god. He is involved in the sun's travel through the netherworld and he will rise together with Rē'. The text is very similar to B.D. XV B III (NAVILLE) and B.D. 15, ed. BUDGE, pp. 48-50.

Kheriūf has been portrayed anew on the left side of the passage leading from the forecourt to the outer room. He is followed by two women, who have raised their arms in adoration. The accompanying inscription of 13 lines has been badly damaged. The text refers to the rising sun and is partly identical to *Papyrus Leiden* I 344, Verso II.9-III.6. Here the papyrus text follows:

"Hail to thee who hath created everything, Atūm . . . when he riseth, his daughter Mā'et is brought to rest. Those who are in primeval time (variant Kheriūf: the baboons) give praise. All the gods rejoice when he goeth forth in his power after having chased away the snake enemy. His eye has burned the malicious one. His burning eye . . . it has repelled the one who comes with wounds. Gladness arose among his followers. His crew rejoices. He who illumineth the earth with the splendour of his eye" (= the sundisk or the uraeus on his forehead). Kheriūf reads further, "Who proceedeth from the flood, who appeareth . . ." At the end personal wishes of the dead occur. The main theme is well-known. The rise of the sun is connected with a battle against the powers of chaos, personified in the snake Apep. The sun-god sailing in his bark gains the victory and the crew rejoices.

Tomb no. 75 belongs to Amenhotep, official of Thutmose IV (1425-1405). DAVIES says in his description (*The Theban Tomb Series III; The Tombs of Two Officials of Thutmose the Fourth*, London 1923, p. 38), "The outgoing figure on the east thickness of the front-wall has perished with its surface, but the returning figure on the opposite wall is still discernible. The outgoing figure is repeated on the westside of the entrance to the inner room". The accompanying text (*Urk.* IV.1216) runs:

"Coming forth from the realm of the dead in the morning in order to see Amūn, when he appears in Dêr el-Baḥrî". Thus the reliefs of the outgoing and entering persons occur twice in this tomb, once in the outer passage and once in the inner passage between the two rooms. The short inscription of the inner passage shows that the inner room was considered to be the netherworld.

Nebwenenef, high-priest of Amūn during the reign of Ramesses II, is the owner of tomb no. 157. The bibliography of Porter-Moss mentions concerning the entrance, "Left thickness, deceased adoring and hymn to Rē' with four jackals, souls of Pe and Nekhen, and baboons". The inscription (CHAMPOLLION, *Notices Descriptives* p. 535, 851) begins, "Nebwenenef adores Rē' when he shines". The rest of this unpublished text was not at the author's disposition. The deceased is among the usual company of adorers of the rising sun.

The entrance of the tomb of Amenemhāt (no. 123), dating from the time of Thutmose III, is badly damaged. The figures on the thicknesses of the entrance

were both portrayed leaving the tomb. Only one person to the right is still clearly visible. He raises his arms and prays to Rē'-Horakhti. To the left, only the opening lines of a prayer to the rising sun (Rē'), written in vertical columns, are to be seen.

In the tomb of Paser (no. 106, fig. 5), vizier during the reign of Sethōs I (Dyn. XIX, 1318-1298), the adoration of the sun-god plays an important rôle. Does this cohere with the fact that the name of the high-priest of Rē' in Heliopolis "greatest of the seers" occurs among the titles of the deceased? On the frieze at the back of the forecourt, which is the front of the tomb, the deceased has been portrayed, squatting before the bark of Rē', the arms raised in adoration. He gives praise to the sun-god, together with the souls of Pe and Nekhen, and the baboons.

On the left reveal of the entrance we see the deceased and his mother, the latter holding a sistrum in one hand and a menāt necklace in the other, instruments such as were used in the cult of Hathor (pl. IIb). The thin garment of the mother has been beautifully executed with the form of the body showing through. Both figures are leaving the tomb. The deceased worships the sun-god when he rises. He speaks the words, "His [enemy] has fallen in his time (i.e. the time when his power is manifest). Living soul, who originated spontaneously. One does not know the place where he is . . . The baboons [adore] thee. The evening-boat is at thy right side, the morning-boat is at thy left side. As to the sun-disk of the day, it is Rē' who magnifies thy beauty (the celestial body is distinguished from the sun-god Amūn-Rē'). It is thou who maketh their livelihood. Thou traversest every district to jubilation".

To the right, Paser looks in the direction of the tomb (pl. II c). He is bald-headed and he is wearing the panther-skin of the sem-priest. At his side he wears a sort of bag with the cartouches of Sethōs I on it, tied up with long tapes. He has his hands raised in adoration.

The inscription runs, "Adoration of Rē', after he has set, by . . . the sem-priest, the greatest (or: eldest) of seers in Thebes, the high-priest of Amūn-Rē', the king of gods . . ." Several lines of a positive confession are visible, by which the deceased expects to acquire the grace of the sun-god. "I gave water to the thirsty, clothing to the naked. O this god, grant that I may be with thee and that I may receive offering-cakes". Cf. B.D. 125, BUDGE p. 261.1-5, "I contented the god with what he likes. I gave bread to the hungry, water to the thirsty, clothing to the naked, a ferry to him who was void of a ship. I gave offerings to the gods, funeral meals to the spirits". The words are directed to the judges in the netherworld. Therefore the representation on the right reveal of the entrance of Paser's tomb is entirely connected with the realm of the dead.

The ceiling of the outer room is supported by 8 square pillars. The sides of the two central pillars, which are directed to the axis of the tomb, function



in a way similar to the thicknesses of the entrance. They show also the same kind of reliefs. To the right we see Paser entering his tomb. He recites a hymn to the honour of Osiris-Wennefer, resembling the "Introductory hymn to Osiris Un-nefer" from the Book of the Dead (BUDGE, pp. 13-14), "praise to thy ka (personality). I adore thy beauty, Wennefer, ruler of the living, king of eternity, lord of infinity, who passeth millions of years as his lifetime. Thou hast subjected the two lands (Egypt) in triumph in this thy name of Sokaris (play upon words *sk-Skr*). Thou art braver than the (other) gods in thy name of Osiris (*wsr-ib, Wsir*). Thou art everywhere in thy name of Wennefer (*wnn m bw nb-Wnnfr*). Thou lettest me sail downstream to Busiris as ba-soul and sail upstream to Abydos as Phoenix (*bnw-bird*)".

To the left, (pl. II d) the deceased has been chiseled out on a pillar, bald-headed, and a staff in his hand, leaving the tomb. A prayer to the sun-god is written in vertical columns near the deceased.

"Spell of going out by day in order to adore Rē' and to change himself into [every] form [he wishes]". Cf. B.D. 76, the first of the chapters of transformations. Then the proper adoration follows:

"Rise, O Amūn-Rē'-Horakhti, having appeared in thy sun-disk, shining as Rē', having risen as king of the gods. Let me see . . . and adore thy beauty, [let me] jubilate before [thy face]. I have *complied with thy command* (?), I have done righteousness daily. It is thy daughter (the goddess Mā'et) on whom thou livest. She is with me, she does not withdraw from me. Het Majesty has embraced my breast. She causes me to occupy the place of a righteous one at the side of the lords of eternity. My soul goes out, when people call unto it in order to receive offerings and food. O my Lord and town-god, Amūn, Lord of Karnak, let me be among the forefathers and the excellent spirits".

The contents of the text fit the relief. The deceased strides forward, leaning on his staff, in order to leave the tomb and to see the sun by day. He utters a positive confession. Mā'et is the cosmic order through which Rē' exists. In doing righteousness Paser has promoted the cosmic order on which Rē' lives. Now he expects to be recompensed for it and to receive his position among the beatified. Who has done righteousness on earth is allowed to take the seat of a righteous one in the hereafter.

The act of leaving the tomb may also be performed by the ba-bird which fetches the elements of life from the world above. Another spell from the tomb of Paser shows how important the function of the ba was. "May he leave and re-enter the necropolis (or; the realm of the dead; according to Egyptian ideas these are the same). May his ba not die a second time". As in the New Testament (Revelation 21 : 8) this refers to the so called "second death", the eternal condemnation. The physical death is the first death. When the powers of the soul, through which man continues his existence in the life hereafter,

are brought to perdition, this is the second death, the absolute annihilation, from which there is no resurrection.

The tomb of Paser shows a consistent structure. The entering persons are to the right, the outgoing ones to the left. The scenes of the entrance are repeated on the central pillars. Those to the left refer to the world of the living; those to the right are connected with the realm of the dead. The inscriptions on the pillars mention respectively the sun and Osiris, the god of the dead. At this place in the tomb is the border between this world and the world beyond. The deceased hopes to be able to cross this frontier, and time and again to pass over from the dark netherworld into the sunlit world of the living. He addresses his prayers to the sun-god to the effect that he might attain this. He had the prayers written down at the entrance of his tomb, where they perform their function on behalf of the deceased up to the present day.

For the sake of comparison two sun-hymns from the Book of the Dead are given.

A hymn to the rising sun; B.D. XV A II, NAVILLE; Papyrus of Kenna, LEEMANS, *Papyrus Égyptiens*, pl. 4, Leiden T 2; BUDGE, pp. 6-8, Introductory Hymn.

"Adoration of Rē' when he riseth in the eastern horizon of heaven by the deceased Kenna. He says, Hail to thee, who risest from the primeval waters, who illuminest the two lands after he hath come forth. The entire company of the gods praises thee. The two ladies (Nekhbet and Buto, goddesses of the two parts of the empire) have brought him up, his two chantresses (goddess Meret, see H. BONNET, *Reallexikon der Ägyptischen Religionsgeschichte*, p. 357). Young child, beloved one. When he riseth, people live, mankind cheers him. The souls of Heliopolis (i.e. all the gods of Heliopolis, H. KEES, *Götterglauben*, p. 156) rejoice in him. The souls of Buto and Hieraconpolis (primeval kings) exalt him. 'Adore him', say the baboons. 'Hail to him', (say) all the flocks together (*Wörterbuch* I.452.2). The uraeus-snake kills thine enemies so that thou jubilatest in thy bark. Thy crew is content. The morning boat has protected thee. Thou art glad, O Lord of the gods. What thou hast created gives praise to thee. Nūt (sky-goddess, mother of the sun-god) is blue at thy side. Nūn (primeval waters, father of the sun-god) *embraces* (?) (or: *glorifies*?) thee with his rays. Spread light for me in order that I may see thy beauty. I, Kenna, was prosperous on earth. I give praise before thy beautiful countenance, when thou risest in the eastern horizon of the sky. I adore the sun-disk at its setting on this mountain of him who keeps alive the two lands (Osiris?)".

"Speaking words by the deceased Kenna. He says, 'Thou risest, thou risest, O thou who cometh forth from the primeval waters. Thou art rejuvenated on thy place of yesterday (i.e. the place where thou didst appear yesterday), divine



child, originated spontaneously, *whom no hand [has formed]* (?). Thou hast come by thy appearance. Thou hast illumined heaven and earth. Thy rays are of turquoise. Pūnt (country producing incense, situated somewhere in eastern Africa) possesses always thy perfume which thou inhalest at the end of thy nose. Thou risest in *the vault* (?) of heaven. The two uraei remain on thy forehead for evermore. Thou rulest the whole of Egypt. All gods praise thee'".

This prayer refers mainly to the rise of the sun, in which Apep, the representative of the powers of chaos, is defeated. The sun-god is king of the world. Like the pharaoh he wears the uraei on his forehead. They give him protection against his enemies. He rules the country as a good sovereign. The other gods honour him as his subjects.

A prayer to the evening sun; B.D. BUDGE, pp. 48-50; B.D. XV, NAVILLE 15 B III.

"Adoration of Rē'-Horakhti, when he setteth in the western horizon of the sky. Hail to thee, Rē', when he setteth, Atūm-Horakhti, divine god, who originated spontaneously. Primeval god, who originated in the beginning. Honour to thee, who made the gods, who raised the sky for the course of his two eyes (the sun and the moon), who made the earth as far as his splendour reaches, in order to make everybody discern his neighbour. The evening boat (in which Rē' crosses the netherworld) is glad, the morning boat (for the daily course along the heavens) rejoices. They have crossed to thee. Nūn is in peace. Thy crew is content, because the glorious eye (= the uraeus) has smitten thy enemies. Thou hast curbed the course of Apep. Every day thou art youthful as Rē'. Thy mother Nūt embraces thee. Thou settest fair in the horizon of the West, in gladness. The noble westerners rejoice, when thou spreadest light there for the great god Osiris, the eternal ruler. As to the owners of caverns in their holes, their hands are in adoration before thy person. They tell thee all their supplications after thou having shone for them. The lords of the netherworld are glad after thou hast *illumined the West* (?). Their eyes have been opened because they see thee. Their hearts rejoice when they see thee. Thou hearest the supplications of him who is in the coffin. Thou hast chased away their sorrow, their misery is averted. Thou givest breath to their noses. They grasp the prow-rope of thy bark in the horizon of the West. Thou art youthful, O Rē', everyday. Thy mother Nūt embraces thee'".

Compare with this text especially the hymn in the vestibule of Kheriūf's tomb. The sun spreads light for the dead in the netherworld after its setting. When the sun-god approaches, they revive, their noses breathe. They tow his bark through the realm of the dead.

## LITERATURE

- G. STEINDORFF und WALTER WOLF, *Die Thebanische Gräberwelt*, Leipziger Ägyptologische Studien, Heft 4, 1936, p. 62.
- R. ANTHES, *Der Wesier Paser als Hoherpriester des Amon in Hermonthis*, Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde, Bd. 67 (1931), pp. 2-5.
- E. A. WALLIS BUDGE, *The Book of the Dead*, London 1898, Egyptian text, with translation and vocabulary.
- PORTER-MOSS, *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian hieroglyphic Texts, Reliefs and Paintings I, The Theban Necropolis*, 2nd edition.
- KEITH C. SEELE, *The Tomb of Tjanefer at Thebes*, The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. LXXXVI, 1959.
- VICTOR LORET, *La Tombe de Khâ-m.hâ*, Memoires Publiés par les Membres de la Mission Archéologique Française au Caire, Tome I, 1889, pp. 113-132.
- N. DE G. DAVIES, *Akhenaten at Thebes*, Journal of Egyptian Archeology, IX, pp. 134-136.
- N. DE G. DAVIES, *The Tomb of Nefer-Hotep at Thebes*, Publications of the Metropolitan Museum of Art, Vol. IX, 1933.
- N. DE G. DAVIES, *The Tombs of Two Officials of Thutmosis the Fourth (nos 75 and 90)*, London 1923. The Theban Tomb Series, Vol. III.
- AHMED FAKHRY, *A note on the tomb of Kheruef at Thebes*, Annales du Service des Antiquités de l'Égypte, Le Caire, Vol. 42, pp. 449-508.
- MAX WEGNER, *Stilentwicklung der Thebanischen Beamtengräber*, Mitteilungen des Deutschen Instituts für ägyptische Altertumskunde in Kairo, Bd. IV, Berlin, 1933, p. 54.
- PH. DERCHAIN, *L'adoration du soleil levant dans le temple de Psammétique Ier à El Kab*, Chronique d'Égypte XXXVII, No. 74, 1962, pp. 257-271.
- S. SAUNERON, *L'hymne au soleil levant des papyrus de Berlin 3050-3056-3048*, Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, No. 53, pp. 65-91.
- H. M. STEWART, *Some Pre-Amarnah Sun-Hymns*, Journal of Egyptian Archeology, No. 46 (1960), pp. 83-90.
- MISS CLAIRE LALOUETTE, *Fidèles du Soleil* (À propos de la statuette du Musée de Brooklyn: 37.48 E), Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris, Groupe d'Études Égyptologiques I, 1963.

The author is greatly indebted to Dr. W. REINEKE of the Berlin Wörterbuch for his help with photostats of unpublished texts, and to the Griffith Institute, Oxford, for its permission to publish three SCHOTT photographs of the tomb of Paser.



## UN SCEAU-CYLINDRE IRANO-ÉGYPTIEN

Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles ont acquis en 1958 chez l'antiquaire Moussa, de Téhéran, une importante collection de sceaux-cylindres, dont la plupart portaient des motifs de nature exclusivement mésopotamienne ou iranienne.

Il en était un cependant qui se distinguait des autres par sa décoration hybride, associant à un élément nettement iranien une inscription composée en hiéroglyphes égyptiens. M. GODEFROID GOOSSENS, en son temps conservateur de la section d'Asie antérieure, qui avait négocié l'acquisition du lot en question, reconnut immédiatement l'intérêt exceptionnel que présentait le sceau-cylindre égyptisant et, au moment de le publier, il demanda aux auteurs du présent article de lui prêter leur collaboration. La mort l'empêcha, hélas! de prendre sa part à ce travail et, c'est ainsi que la notice paraît sous la signature des deux collègues dont il avait sollicité le concours <sup>1)</sup>. Qu'elle prenne ici la valeur d'un hommage rendu à la mémoire du savant orientaliste dont l'attention s'était toujours portée vers les rapports entre l'Égypte et le Proche Orient <sup>2)</sup>.

## I

Le sceau-cylindre qui fait l'objet de cette étude, est taillé dans un morceau de lapis-lazuli et mesure 28 mm. de haut <sup>3)</sup>. Sur le champ du cylindre se développe un tableau rectangulaire de 40 mm. sur 22 mm., que délimite un mince filet. La partie gauche du champ est occupée par des motifs dont le caractère iranien saute aux yeux (pl. III).

Dans la zone supérieure on reconnaît sans peine un génie pourvu d'une double paire d'ailes, des ailes minces et incurvées vers le haut se détachant des

<sup>1)</sup> Le premier signataire est responsable de la première partie de l'article, le second, de la seconde. Signalons également la part qu'a prise MELLE M. TROKAY, Assistante à l'Institut supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université de Liège, dans la recherche de parallèles aux thèmes iraniens qui interviennent dans la décoration du sceau-cylindre étudié ici. Qu'il nous soit d'autre part permis de remercier M. A. MEKHITARIAN pour le précieux concours qu'il nous a prêté en exécutant l'excellente photographie qui accompagne le présent article.




<sup>2)</sup> Citons en particulier, en relation avec le sujet qui nous occupe ici, son étude *Artistes et artisans étrangers en Perse sous les Achéménides*, dans La Nouvelle Clio, t. I (1949), p. 32-44.


<sup>3)</sup> À l'heure où nous rédigeons ces lignes, la pièce est inaccessible. Nous avons pu l'examiner au moment où elle est entrée dans nos collections; nous avons pu disposer d'autre part d'une empreinte que M. GOOSSENS avait mise à notre disposition et d'après laquelle M. MEKHITARIAN a exécuté la photographie reproduite ici.

ailes horizontales. Étant donné les proportions réduites de la figuration, les détails du corps de ce génie n'apparaissent qu'imparfaitement. Néanmoins on distingue une silhouette humaine dirigée vers la gauche et levant le bras. Sous le niveau des ailes, la figure se complète par une queue d'oiseau, légèrement déviée vers la gauche et s'élargissant vers le bas. Il s'agit sans conteste de la représentation d'Ahoura Mazda <sup>1)</sup> sous sa forme la plus classique.

Les motifs qui occupent la zone inférieure sont plus indistincts, bien que identifiables. Dans l'angle gauche, contre la bordure, on croit reconnaître le corps d'un animal couché qui doit être un lion. Si la patte de devant, étendue horizontalement, s'accuse par un fort relief, la patte de derrière est à peine esquissée, de même que la queue, dont la spirale dirigée vers le haut se laisse à peine deviner. L'espace laissé libre au dessus de la figure du lion est occupé par un élément de dimensions plus réduites, de forme ovoïde et se terminant en pointe, que nous croyons pouvoir identifier comme un corps d'oiseau. La tête serait alors marquée par le léger renflement qui s'observe dans le prolongement de la poitrine et la patte par le moignon qui se détache de la partie correspondant au ventre.

Le reste de la décoration, occupant la partie droite du champ, est composé exclusivement de groupes hiéroglyphiques égyptiens dirigés vers la gauche.

Les deux premiers signes,  *n* et  *b*, qui viennent s'insérer dans la composition déjà décrite, ne donnent aucun sens satisfaisant. Devrait on y voir une transcription phonétique du mot *nb*, maître <sup>2)</sup> (normalement écrit au moyen du signe ) ou les compléments phonétiques du nom d'un des symboles figurés dans la partie gauche, ou encore les éléments d'un groupe cryptographique, ce sont là autant de solutions auxquelles nous n'osons nous arrêter.

Avec le groupe suivant nous nous trouvons sur un terrain plus sûr.  est une orthographe tardive mais correcte de *ḥw-nfr*. Cette expression, signifiant « le bon serpent », est attestée depuis la XVIII<sup>e</sup> Dynastie <sup>3)</sup> mais devient surtout fréquente aux époques plus récentes <sup>4)</sup>. Elle sert à désigner un génie

<sup>1)</sup> On la retrouve sur une série d'autres productions de la glyptique iranienne: W. H. WARD, *The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, fig. 1064, p. 330; cfr E. PORADA, *The Collection of the Pierpont Morgan Library* (Corpus of Ancient Near Eastern Seals in North American Collections, vol. I), Washington, 1948, no. 831, pl. 125, fig. 831, p. 104-105; H. TH. BOSSERT, *Altanatolien*, Berlin, 1942, pl. 29, fig. 175, p. 27; ARTHUR U. POPE, *Survey of Persian Art*, IV, Londres et New-York, 1938, pl. 123 B; cfr D. J. WISEMAN, *Cylinder Seals of Western Asia*, Londres, s.d., pl. 106; cfr W. H. WARD, *op. cit.*, fig. 1114, p. 337. Dans les exemples cités, le dieu est pourvu d'une double paire d'ailes.

<sup>2)</sup> WB II, 227.

<sup>3)</sup> Urk IV, 1485, 6; 1930, 11. Pour la XIX<sup>e</sup> Dynastie on peut mentionner l'exemple donné par les inscriptions de la statue de Ramses-em-Peramen (ASA XLI (1942), p. 31), où l'expression signifierait simplement, d'après DRIOTON, « une existence agréable ».

<sup>4)</sup> WB I, 222, 13-15, avec les *Belegstellen* qui donnent un certain nombre de variantes orthographiques, où le serpent est figuré de diverses manières (rampant, comme sur le



en forme de serpent qui joue un rôle protecteur et apotropaïque. Ce génie ophidien a été mis spécialement en rapport avec la durée de vie et avec le destin, confondant ses attributions avec d'autres génies tels que Schay (ψαις). A l'époque grecque, il a même été assimilé à l'Agathodémon<sup>1)</sup> et a pris dès lors une place non négligeable dans la vénération des milieux grecs d'Egypte. A Alexandrie, l'Agathodémon disposait même d'un temple particulier<sup>2)</sup>.

Le groupe qui suit est  $\Delta \text{ } \overline{\text{di}} \text{ } \overline{\text{nh}}$ , qu'on pourrait traduire, comme d'habitude, « doué de vie ». Mais le sens passif n'est pas le seul possible: dans les inscriptions de Basse Epoque, l'expression  $\text{di } \text{nh}$  prend à l'occasion le sens actif « donnant la vie », quand elle suit le nom d'une divinité<sup>3)</sup>. En admettant cette interprétation, on comprendrait que l'influence protectrice de l'Agathodémon s'exerce à l'avantage du propriétaire du sceau dont il sera question à la colonne suivante. Le groupe  $\overline{\text{di}} \text{ } \overline{\text{nh}}$  précédent le nom du titulaire semble bien représenter la profession de celui-ci. C'est alors le mot *nfw* « le marinier » qui vient naturellement à l'esprit. Bien qu'il soit écrit normalement au moyen du signe idéographique de la voile  $\overline{\text{di}} \text{ } \overline{\text{nh}}$ , il s'orthographie également, à partir du Nouvel Empire d'une manière purement phonétique<sup>4)</sup>. Comme on peut s'en convaincre par les contextes où il apparaît, ce terme désigne aussi bien un simple matelot qu'un capitaine de petit navire ou un chef d'équipage<sup>5)</sup>. C'est évidemment dans ce dernier sens que le mot *nfw* doit être pris ici.

$\overline{\text{di}} \text{ } \overline{\text{nh}}$ <sup>6)</sup> *P3-di-3st* est un anthroponyme fréquent aux époques récentes et se rattache au schéma *p3-di-x*, « Celui qu'a donné telle divinité », qui entre

sceau-cylindre, ou dressé). Ajoutons encore à ces références, les passages suivants: C. DEWIT, *Les inscriptions du temple d'Opet à Karnak* (Bibliotheca Aegyptiaca XI), Bruxelles, 1958, p. 60, 201, 222; *Urk.* VIII, 17 (18b) 20 (22a); CHASSINAT, *Dendara II*, p. 164 (cfr GUTBUB, BIFAO LII (1953), p. 60); BLACKMAN-FAIRMAN, JEA, XXXVI (1950), 63-64 (où le « bon serpent » apparaît comme un génie dangereux).

<sup>1)</sup> Aux sources indiquées par H. KEES, ZÄS LVII (1922), p. 120 et IDEM, *Götterglaube im alten Ägypten*, Leipzig 1941, p. 57, et par H. BONNET, *Reallexikon der ägyptischen Religionsgeschichte*, Berlin, 1952, p. 682 et 684, on ajoutera encore S. MORENZ, *Untersuchungen zur Rolle des Schicksals in der ägyptischen Religion* (Abh. der sächs. Ak. der Wiss. zu Leipzig, phil.-hist. Kl., Bd. 52, H. 1), Berlin, 1960, p. 26-27 et J. VERGOTE, *Les noms propres du P. Bruxelles Inv. E. 7616* (Papyrologica Lugduno-Batava, vol. VIII), Leyde, 1954, p. 3.

<sup>2)</sup> E. VISSER, *Götter und Kulte im ptolemäischen Alexandrien*, Amsterdam, 1938, p. 5-7 et 65 sq.

<sup>3)</sup> WB I, 198, 10.

<sup>4)</sup> WB II, 251, 1 (Belegstellen).

<sup>5)</sup> Voir AL. H. GARDINER, *Onomastica*, Londres, 1947, vol. I, p. 94\* (no. 204); T. SÄVE-SÖDERBERGH, *The Navy of the Eighteenth Egyptian Dynasty* (Rec. de Travaux publié par l'Université d'Uppsala 1946: 6), p. 85-87; W. C. HAYES, *A Papyrus of the Late Middle Kingdom in the Brooklyn Museum*, Brooklyn Museum, 1955, p. 58.

<sup>6)</sup> Pour l'inversion des signes dans le nom d'Isis, voir plus bas.



Sceau-cylindre irano égyptien (Bruxelles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, no. d'inv. O. 2784).






en usage au moins depuis la XXI<sup>e</sup>-Dynastie <sup>1)</sup>. Le nom de *P(3)-di-3st* « Celui que donne Isis » est attesté depuis la XXII<sup>e</sup> Dynastie <sup>2)</sup>, et reste populaire pendant toutes les périodes suivantes <sup>3)</sup>. On sait qu'il se retrouve sous la forme grécisée Πετεσις et a comme *interpretatio graeca* le nom d'Isidore. En raison même de sa diffusion, il ne peut donner aucune indication quant aux attaches ou à l'identité du personnage qui nous intéresse. Tout au plus permet-t-il d'inférer que notre marin était Égyptien de naissance.


L'épigraphie de l'inscription hiéroglyphique appelle quelques remarques et permet de tirer certaines conclusions tant en ce qui concerne la date que nous croyons pouvoir assigner à cet objet que pour ce qui regarde le milieu d'où il paraît provenir.



Le sceau de Pétéisis a manifestement été gravé par un sphragiste qui avait une certaine connaissance de l'écriture égyptienne ou qui travaillait d'après un bon modèle : d'une manière générale le tracé des signes est sur et le calibrage correct.

Toutefois on relève quelques anomalies significatives, affectant soit la forme des signes, soit leur groupement. Parmi ces particularités, il en est qui trouvent leur justification dans l'époque à laquelle le sceau a été gravé. Signalons les plus caractéristiques :

Le signe , qui compte normalement de cinq à huit pointes, n'en compte ici que trois.

Le signe , qui, à l'époque classique, est écrit avec une seule traverse, en a deux.

Le signe , le pain conique, est dépourvu du petit cône intérieur et la barre horizontale, qui en constitue la base, se prolonge à droite et à gauche de l'image proprement dite.

Mais l'anomalie la plus frappante se trouve dans la graphie du nom de Pétéisis, où le groupe rendant le nom d'Isis présente une intervention curieuse :  écrit au lieu de . Une négligence aussi patente est à peine concevable de la part d'un scribe pratiquant couramment l'écriture égyptienne. Nous serions donc tenté, en tenant compte de ces particularités, de voir dans notre sceau l'œuvre d'un graveur asiatique qui était plus à son aise quand il s'agissait de

<sup>1)</sup> H. RANKE, *Die ägyptischen Personennamen*, Bd. II, p. 243. Cette date peut sans doute être reculée jusqu'à la fin du Nouvel Empire, comme l'a montré J. VERGOTE (*Joseph en Egypte à la lumière des études égyptologiques récentes*, Louvain, 1959, p. 146 sq.).

<sup>2)</sup> H. RANKE, *op. cit.*, Bd. I, p. 121, 18.

<sup>3)</sup> Pour l'époque persane (règne de Darius I<sup>er</sup>) nous signalerons e.a. l'auteur de la requête consignée dans le fameux papyrus de la John Rylands Library (F. LI. GRIFFITH, *Catalogue of the Demotic Papyri in the John Rylands Library*, Manchester, 1909; cfr. J. CAPART, *Un roman vécu il y a vingt-cinq siècles*, Bruxelles, 2<sup>e</sup> éd., 1941).



représenter des motifs iraniens mais qui n'en possédait pas moins une certaine dextérité pour reproduire des hiéroglyphes égyptiens.

L'ensemble des données que nous fournit la composition permet aussi de proposer une datation tout au moins approximative pour cette pièce. On songe nécessairement à l'époque de la première ou seconde domination persane, époque où les relations entre la vallée du Nil et l'Iran se sont intensifiées, sans écarter pour autant une date plus récente.

Si les Grands Rois avaient imposé à l'Égypte, comme aux autres satrapies un cadre administratif perse et y avaient installé des garnisons composées de mercenaires <sup>1)</sup>, ils avaient aussi attiré chez eux un nombre sans doute considérable d'ouvriers et d'artistes venant des quatre coins de leur immense empire. Nous savons par les témoignages qu'a réunis G. GOOSSENS <sup>2)</sup> la part que les artisans égyptiens ont prise dans la décoration des palais royaux de Suse et de Persépolis. Mais, en même temps qu'ils faisaient venir ces hommes de métier, le roi de Perse attirait également à leur cour des personnages de rang plus élevé, comme le fameux médecin Oudja-hor-resne <sup>3)</sup>, qui se faisaient un titre de gloire d'avoir été au service de leurs nouveaux maîtres. A un rang plus modeste, le chef d'équipage Pétéisis a dû s'accommoder du nouvel état de choses, manifestant son loyalisme et son adhésion à la religion des vainqueurs par le curieux amalgame d'éléments iraniens et égyptiens qu'il a fait introduire dans la décoration de son sceau personnel <sup>4)</sup>.

Comme on a pu s'en rendre compte, l'inscription égyptienne analysée ici, soulève, en dépit de sa banalité apparente, certains problèmes que nous avons essayé de situer sans parvenir toujours à leur trouver une solution satisfaisante. Reste à voir s'il existe quelque rapport subtil entre les éléments égyptiens et les éléments iraniens de cette composition hybride.

B. VAN DE WALLE

## II

L'identification de la figure du coin supérieur gauche comme Ahura Mazda ne fait pas de doute <sup>5)</sup>. Même le détail des deux paires d'ailes, dont la paire supérieure est recourbée vers le haut, se retrouve dans le matériel connu.

La présence d'une telle figuration sur un sceau à hiéroglyphes indique une forme syncrétique de mazdéisme. Il reste à savoir quelles sont exactement les divinités qui se trouvent ici associées à Ahura Mazda. Si celle qui est nommée

<sup>1)</sup> J. YOYOTTE, *La provenance du cylindre de Darius* [BM 89.132], dans *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale*, vol. XLVI, no. 3 (1952), p. 165-167; G. POSENER, *La première domination perse en Égypte, Recueil d'inscriptions hiéroglyphiques*, Le Caire, 1936 (BIFAO XI).

<sup>2)</sup> G. GOOSSENS, *op. cit.*

<sup>3)</sup> G. POSENER, *op. cit.*, p. 1-26.

<sup>4)</sup> Parmi les « cachets » de cette époque, nous n'en avons relevé aucun autre où cette combinaison soit aussi accusée que sur le sceau-cylindre de Pétéisis.

<sup>5)</sup> J. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La Religion de l'Iran ancien*, p. 161 sq.

à la partie droite de la ligne supérieure est le dieu-serpent *Agathos Daimōn*, on se demande aussitôt, avec le regretté GOOSSENS, ce que vient faire ce dieu dans un système mazdéen. Or, la réponse se trouve dans la légende d'Alexandre. En effet, selon le Pseudo-Callisthène, *Aiōn Plutonium* était la divinité patronne d'Alexandrie et équivalait par conséquent à *Agathos Daimōn* <sup>1)</sup>. Si l'on se rappelle qu'*Aiōn* est le nom grec de *Zurvan*, le dieu iranien du Temps, son association avec Ahura Mazda est justifiée. Mais il y a plus: si Ahura Mazda est associé au Temps, il serait normal qu'il le soit aussi à l'Espace.

On est donc tenté d'interpréter le groupe d'images figurant au dessous d'Ahura Mazda, à savoir, le lion, symbole solaire banal, et l'oiseau, comme représentant synthétiquement l'Espace.

Dans la doctrine mazdéenne, telle qu'elle a été fixée notamment dans le Bundahishn, le Temps et l'Espace sont deux des autres noms d'Ohrmazd. Mais il reste encore la Religion, pour compléter la Quadrinité divine <sup>2)</sup>. N'est-ce pas une telle quadrinité que refléterait notre sceau? Autrement dit, la quatrième figure de cette quadrinité y serait-elle représentée par Isis, contenue dans le nom du propriétaire?

A l'appui de cette hypothèse, on peut remarquer qu'Isis, comme patronne des formules magiques, était particulièrement indiquée pour tenir la place de la Religion.

S'il en est ainsi, notre sceau constituerait le plus ancien témoignage de la Quadrinité mazdéenne, car il ne peut pas être, avec sa figuration d'Ahura Mazda en disque ailé, très postérieur à l'époque achéménide. D'autre part, le rôle du Temps et le principe même du syncrétisme semblent recommander une datation assez basse.

La quadrinité mazdéenne succédait-elle, comme le veut Zaehner <sup>3)</sup>, à une quadrinité zurvaniste, par une modification du rapport entre Ohrmazd et Zurvan? C'est plausible. Mais un fait certain, d'autre part, et daté, c'est l'existence d'une Tétrade divine, à quatrième terme féminin, dans le texte gravé sur l'acropole de Commagène: Ohrmazd, Mithra, Verethraghna et la Commagène « ma patrie, qui nourrit tout ».

S'il est permis de spéculer un peu, on pourrait dire que tétrades et quadrinités semblent constituer, à un certain stade de la réflexion religieuse, une forme favorite de conception théologique. On en verrait une preuve même dans la pensée chrétienne, où aux trois personnes masculines de la Trinité a tendu à se joindre, en une manifestation nouvelle du vieux culte de la Déesse-Mère, et plus précisément d'Isis, la figure de Marie.

J. DUCHESNE-GUILLEMIN

<sup>1)</sup> IDEM, *Aiōn et le Léontocéphale*, dans *La Nouvelle Clio*, t. X (1960), p. 93.

<sup>2)</sup> IDEM, *La Religion de l'Iran ancien*, p. 309.

<sup>3)</sup> R. C. ZAEHNER, *Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, 1961.



## A LUWIAN CONNECTING VOWEL -A- IN COMPOSITION AND DERIVATION <sup>1)</sup>

The purpose of this short article is to demonstrate that in Luwian and especially in Luwian onomastics there appears a connecting vowel -a- in composition as well as in derivation. In the course of this article onomastic data will play the leading role and I would like to start with the connecting vowel -a-, appearing at the end of the first component of a compound name (par. I). I shall try to show in par. II that in Luwian there is also present a connecting vowel -a- in derivation and I hope to demonstrate in par. III that these phenomena are not exclusively Luwian but may also be found in Hittite, while in Greek we find an excellent parallel for this whole set of phenomena. In order to avoid making this argument too long and intricate I would like to restrict myself to some clear examples which offer a convincing adstruction of this connecting vowel.

### I. THE CONNECTING VOWEL -a- IN COMPOSITION <sup>2)</sup>

As is summarily touched upon in the preceding lines a connecting vowel -a- appears in a number of compound Luwian names where the first element properly speaking should end in a consonant or in -i while ending in fact in an -a. In order to place this phenomenon in its true perspective one should add immediately that the Anatolian compounds—in accordance with the general

<sup>1)</sup> With regard to the abbreviations I have adhered to FRIEDRICH's system (FRIEDRICH, *Hethitisches Wörterbuch* (Heidelberg, 1952; 1. Erg. (1957), 2. Erg. (1961)) omitting however the name of the author in the following cases: FRIEDRICH (*HW*); LAROCHE (*DLL*, *HH*); 'Glossar' refers to MERIGGI, *Hieroglyphisch-Hethitisches Glossar* (Wiesbaden, 1962); *LPG* refers to my thesis *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic Period* (Leiden, 1961). In the transcription of Hieroglyphic names LAROCHE's system has been followed throughout but his French values for ideograms have been translated into English. With regard to the names written in Cuneiform and Hieroglyphs the numbers (no. —) refer to the *Recueil d'Onomastique Hittite* <sup>1</sup> (Paris, 1952) by LAROCHE, while his *Additions et Corrections* (RHA fasc. 57 (1955), 89-106, has been cited by page (*Add.*, —). With respect to Hieroglyphically written names have also been added references to LAROCHE, *Les Hiéroglyphes Hittites*, Tome I (Paris, 1960) and to MERIGGI, *Hieroglyphisch-Hethitisches Glossar* (Wiesbaden, 1962). Asterisks have been used to mark reconstructed forms and names (names in which a Hieroglyphic ideogram has been rendered by its probable phonetic value; Luwian 'transcriptions' of names written in Greek script). Words and names have been given with their stem form, also in the translations of compound personal names. These translations moreover are being presented with the necessary reservation.

<sup>2)</sup> Preliminary remarks on this connecting vowel in composition are to be found with LAROCHE, *BSL* 55 (1960), 156 note 1 and in my thesis, *LPG*, 134 note 4.

rule for Indo-European composition — usually display the first element in its true stem form. This rule is valid for nominal compounds with case determination as well as for compounds of the same group with attributive determination. Examples of the first group are personal names like *Hattusa*-<sup>d</sup>LAMA 'Tutelary deity of Hattusa' (no. 161), \**Hattusa-muwa* 'Force of Hattusa' (no. 1113; *Glossar*, 57), *Arinna-ziti* 'Man of Arinna' (no. 77). We find examples of the second group in \**Ura-Sarma* 'Great Sarma' (no. 1200; *HH* nos. 81, 363; *Glossar*, 139), \**Wasu-Sarma* 'Good Sarma' (nos. 1070 and 1221; *HH* nos. 80, 81 and passim; *Glossar*, 153) and the place name *Suppi-luliya* 'Pure well'. As far as I can see, the compound Luwian names which show this connecting vowel may be attributed to the following types: a) nominal compounds with case determination (by far the greatest group); b) verbal compounds with either the verbal element in front (a passive participle) or with a nominal element with case ending in front position and the verbal element (a passive participle) as second element; c) some examples with an element of verbal origin but presumably nominal function in second position; d) one example in which two divine names seem to be equated to each other. Presumably the Luwian connecting vowel in composition should be explained as a secondary phenomenon on a par with the similar connecting vowel which plays such an important role in Greek composition.

It is certainly of importance to go into this occurrence more deeply, because if the onomastic data should be used inaccurately one could easily mistake consonant-stems or *i*-stems in first position for *a*-stems. In support of my thesis the cases in which the first part of a compound name should end in an -i while ending in fact in an -a are of more importance than part of the examples in which the first term consists of a consonant-stem, for in the latter group the -a- might sometimes have been necessitated by purely graphical reasons. As a matter of fact it is impossible to give the sequence of three consonants in cuneiform without adding a perhaps purely graphical and linguistically not necessarily real vowel. The examples in which the first element ends in two consonants (i.e. cases like *Tarhunt*- and *Runt*-ending in the suffix -nt-) and the second element begins with a third may therefore not be regarded as conclusive. The main emphasis should fall on those examples where the first component ends in a single consonant and a connecting vowel -a- is unmistakably added to this stem.

#### Place names:

*Mittanni*- *Mittanna-muwa*/A. A 'Force of Mittanni' (no. 428)  
*Mizri*- <sup>1)</sup> *Mizra*-A. A 'Force of Mizri' (no. 430)

<sup>1)</sup> But in some texts *Mizra*- may also be found, cf. GÜTERBOCK, *JCS* X (1956), 126. *Jaarbericht* 16



## Divine names:

- Yarri*-<sup>1)</sup> *Yarra-nia* (no. 209), *Yarra-zalma* (no. 210), *Iyara-SUM-ya* 'Gift (from) Yarri' (no. 212), <sup>f</sup>*Iyara-wia* 'Woman of Yarri' (no. 213), *Iyarra-LÚ-i* 'Man of Yarri' (no. 215), *Yarra-ziti* 'Man of Yarri' (*Add.*, 93).
- \**Runt*- *ANTLER-ta-pi* 'Gift (from) Runt' (*HH* no. 103; *Glossar*, 103); *Laroche* and *Meriggi* both attribute to the sign *HH* no. 90 in this name the value *ti* instead of *ta*, according to me wrongly.
- Tarhunt*-<sup>2)</sup> \**Tarhunta-pi(ya)* 'Gift (from) Tarhunt' (cf. <sup>d</sup>*U-ta-SUM-a* (no. 797), *HH* no. 199-*ta-pi-a* (no. 1207; *HH* no. 199; *Glossar*, 122) and *Tarhunda-pi* (K 1359 II 39, cf. *TALLQVIST APN*, 230)). *Tarhunda-Radu* 'Tarhunt is Radu' (?) (no. 1066, cf. no. 793 <sup>d</sup>*U-na-Radu* and no. 539 *Piyama-Radu*). *Tarhunda-ziti* 'Man of Tarhunt' (no. 681 and no. 1208, *HH* no. 199-*tá-ZITI-i*; *HH* no. 199; *Glossar*, 122).
- Tiwat*-<sup>3)</sup> \**Tiwata-muwa* 'Force of Tiwat' (no. 1217, *HH* no. 191-*wa-tà-mu-wa*; *HH* no. 191; *Glossar*, 180). <sup>f</sup>*Tiwata-wiya* 'Woman of Tiwat' (no. 724)

## Suffix -alli-:

- Warpalli*-<sup>4)</sup> \**Warpalla-zita/i* 'Man of the Mighty' (Ορβαλασητας, *LPG*, 165).

## Participle ending in -mi-:

- Piyami*-<sup>5)</sup> *Piyama-Radu* 'Given (by) Radu' (no. 539 = *SUM-ma-Radu*, no. 607), *Piyama-Tarauwa* 'Given (by) Tarauwi' (no. 540), *SUM-ma-<sup>d</sup>LAMA* 'Given (by) the Tutelary deity' (no. 606).

## Ablative ending in -adi:

- Armadi* \**Armada-piyami* 'Given by Arma' (Ερμαδαπιεμις with a number of variants, *LPG*, 134 and 177 where parallel formations are cited).

## Consonant-stem of unknown meaning:

- Zamman*-<sup>6)</sup> *Zamna-LÚ* (no. 824), *Zamna-ni* (no. 825), *Zamna-uya* (*Add.*, 104).

Next to *Tiwat-a-* also *Tiwa-* is found in first position, cf. *Tiwa-sarpa* (Bo 10197 cited by GELB, *HH* II, 14; this name is probably identical with <sup>d</sup>*UTU-*

<sup>1)</sup> See the divine name used as a personal name in *Yarri* (no. 211) and *DLL*, 126.

<sup>2)</sup> Cf. <sup>d</sup>*Tar-hu-un-za* (= <sup>d</sup>*Tarhunt-s*), *DLL*, 127.

<sup>3)</sup> Cf. <sup>d</sup>*Ti-wa-az* (= <sup>d</sup>*Tiwat-s*), *DLL*, 128.

<sup>4)</sup> Cf. Hittite *warpalli-* (*HW*, 246), Luwian *warpa/i-* (*DLL*, 107-108) and Hieroglyphic *warpali-* (*Glossar*, 150).

<sup>5)</sup> Cf. LAROCHE, *DLL*, 82 and par. 40 on p. 142.

<sup>6)</sup> Cf. *DLL*, 113.

*sarpi*, no. 785) and *Tiwa-tapara* (no. 723). A few Hieroglyphic names should better not be taken into account, since they are written with ideograms without signs with syllabic value. In second position the same variation between *Tiwa-* and *Tiwat-a-* can be encountered. *Hepa-* in first and second position instead of *Hepat(a)-* offers a striking similarity. It thus seems that by way of alternative the last consonant of a consonant-stem may also be elided (cf. <sup>f</sup>*Hepa-muwa* 'Force of Hepa' (no. 172), <sup>f</sup>*Hepa-SUM* 'Gift (from) Hepa' (no. 173, cf. the Hieroglyphically written name <sup>f</sup>*Hepa-pia* (no. 1117; *HH* nos. 46, 215; *Glossar*, 51)); the divine name \**Hepa-Sarma* (*HH* nos. 80, 215; *Glossar*, 50) is another example). The Hieroglyphic name [*H*]*epat-asu* (*HH* no. 370) seems to prove that this only happens before a second element with initial consonant. The same elision may also occur when the first term ends in -a, witness variants like *Tuwat-LÚ* (alongside of *Tuwatta-LÚ*, no. 749) and *Yar-LÚ-i* (next to *Iyarra-LÚ-i*, no. 215). Sometimes one even finds assimilation as in *Tuwaz-ziti* (*Add.*, 103).

One example should be dealt with somewhat more in detail. *Masna-piya* and *Massana-ura* (*Add.*, 97) contain in my opinion as first component *massani-* 'god', as the -a- occurs as connecting vowel. LAROCHE is hesitating between *massana-* and *massani-* (*DLL*, 69-70). According to me the personal name <sup>f</sup>*Anni-massani* 'Mother-god(dess)' (no. 53) pleads for the opinion that it should be an *i*-stem, while the same might be said of *massaniya* (dat. sing. (?) according to LAROCHE) and of the attributive genitive *massaniyassi-* which is found alongside of *massanassi-*. The forms in -*iyassi-* (see also *hawi(y)assi-* from *hawi-* 'sheep' and *purulliyassi-* from *purulli-* 'Purulli-festival') are identical with the Lycian forms ending in -*ijehi-*, which occur with the *i*-stems as variants of -*ehi-*<sup>1)</sup>. In Hieroglyphic Luwian *massana-* is usually taken as an *a*-stem, to be sure, but the same goes there also for *hawa-*, while in Cuneiform Luwian *hawi-* can be found <sup>2)</sup>.

Nevertheless it is certainly not so that an *i* has never been retained in the ending of the first component, cf. <sup>f</sup>*Anni-massani* (no. 53). Therefore the con-

<sup>1)</sup> Cf. *LPG*, Ch. II, par. 2 but I would like to change my former opinion that these forms should be interpreted as rests of old \**iyō*-stems. The entire singular declension of the Lycian *i*-stems runs perfectly parallel with this declension in earlier periods of Luwian: to the already given examples (*LPG*, Ch. II, par. 4) and the example given above can be added that the Lycian ablative singular ending in -*ijedi* (next to -*edi*) is identical with Luwian forms ending in -*iyati* (in Cuneiform) and -*i-a-ti* (in Hieroglyphs).

<sup>2)</sup> Perhaps it may be of interest to note that both readings are not absolutely certain: SHEEP *ha-wa-s* may equally well be read as SHEEP *ha-wi-s*, since the sign *HH* no. 439 admits of both possibilities *wa* and *wi*; recently MITTELBERGER has adduced reasons to ascribe an *i*-value not only to *HH* no. 411 (already accepted by LAROCHE next to *nà*; *HH* no. 411: *nà*, *-n<sub>3</sub>* and *ní*) but also to *HH* no. 214 (LAROCHE: *nà*), cf. MITTELBERGER, *Die Sprache VIII* (1962), 281 ff. If MITTELBERGER's reasoning should prove right, *massani-* would also become possible for Hieroglyphic Luwian (see LAROCHE, *HH* no. 360, 2: accusative GOD-*ní-n* or GOD-*ní-n*).



clusion should be drawn that with the compounds of Luwian onomastics *i*-stems in first position or first components ending in *-i* are sometimes transformed into *a*-stems and that a connecting vowel *-a-* usually is added to a consonant-stem or a first component ending in a double consonant.

The Greek parallel to this connecting vowel in composition which will be discussed at the end of par. III leads to the conjecture that the addition of this vowel *-a-* to consonant-stems at the juncture of compound names should find a parallel in a similar phenomenon at the end of the second component of a compound Luwian name. And indeed this supposition finds considerable support in the facts: the same vowel *a* may also be discerned at the end of compound names which contain a consonant-stem like *Tiwat-* in second position, cf. *Asi-Tiwat-a* (no. 1098; for this interpretation of the name of the king who ordered the inscriptions of Karatepe to be made, see MERIGGI, *Glossar*, 36-37 and 179; LAROCHE, *HH*, no. 377 offers this explanation as one of the possibilities) and *\*Halpa-Tiwat-a* (no. 1109; *HH* no. 85; *Glossar*, 49). But *Tiwat-* may also be shortened to *Tiwa-*, cf. the Cappadocian personal name *Harpa-Tiwa* (AfO XV (1945-1951), 7) and [ ]-*Tiwa* (JCS X (1956), 105). Compound names comprising the divine names *Tarhunt-* and *\*Runt-* in second position are written with a similar extension, cf. *\*Pia-Tarhunt-a* ('Gift (from) Tarhunt' (*Pi-a-* *HH* no. 199-tá; *Glossar*, 101), *\*Ura-Tarhunt-a* 'Great Tarhunt' (GREAT-*HH* no. 199-tá; *HH* no. 199; *Glossar*, 139), *Hila-Ruada* (no. 1025 = *\*Hila-Runt-a* 'Runt of the Court') and *Qalpa-Ru(n)da* (no. 1032 = *\*Halpa-Runt-a* 'Runt of Aleppo'; see also *HH* nos. 85, 103 and 412; *Glossar*, 49). In the last two examples I cited wittingly writings in Cuneiform, because the Hieroglyphic writing of the names containing this divine name is still not definitely settled. For me personally there exists no doubt however that in Hieroglyphically written names, in which this divine name is rendered by *HH* nos. 102 or 103 followed by *HH* no. 90, one should give the last sign the value *ta* instead of *ti*. Perhaps it might be of interest to note that the same vocalic enlargement may also be found when *Tarhunt-* and *\*Runt-* are used as (simple) personal names, cf. *\*Tarhunt-a* (Τροχονδᾶς with many variants in the Hellenistic and Roman periods, cf. *LPG*, 126; but note the writing <sup>d</sup>U-za = <sup>d</sup>Tarhu(n)t-s (no. 798) in Luwian of the second Millennium) and *\*Runt-a* (Ρωνδᾶς, *LPG*, 130; this name is virtually identical with the syllabic writing *Kurunta* (no. 331) in Cuneiform and with a group of names in Hieroglyphic writing; see further *LPG*, 130 together with note 3).

These examples in which a final *-t-* or *-nt-* is strengthened with a vocalic enlargement certainly call for a clear and specific explanation and perhaps this explanation may be found in a peculiarity of Second Millennium Luwian. LAROCHE has shown that in that period a dental in final position tends to disappear (cf. nom. sing. *malli* but nom. plur. *mallitinzi*; nom. sing. *hirun* but

*hiru(n)tassi-*). He has also remarked that this development is sometimes countered by vocalic enlargements with the vowel *a* (cf. the enclitic neuter pronoun *-ata* identical with Hittite *-at*)<sup>1)</sup>. Both these peculiarities of Luwian could also be present in the compound and simple Luwian personal names which have been cited above: *Tiwa-* (*Hepa-*) in final position could be compared with *malli* instead of *\*mallit* and *Tiwat-a* (*\*Tarhunt-a*, *\*Runt-a*) could perhaps be the replica of *-ata* instead of *\*-at*. Therefore I would like to suggest that the vocalic enlargement of the second component ending in *-t-* or *-nt-* should be explained as an attempt to preserve the final dental of the stem (see, too, the remarks in Par. II on Luwian *kuwayata-*).

## II. THE CONNECTING VOWEL -a- IN DERIVATION

Before Luwian suffixes with an initial consonant a connecting vowel *-a-* can be found very frequently. The *i*-stems are assimilated to the group of *a*-stems in the same manner as often happens to a first element ending in *-i* of a compound Luwian name. The examples where the stem itself or a first suffix already added to this stem end in a double consonant and the suffix begins with a third, are again not to be used as proof for this connecting vowel, because in those cases the structure of Cuneiform writing could be considered responsible for the addition of this vowel. Therefore I prefer to direct my attention especially towards the *i*-stems which are more conclusive. It should be noted that in Luwian the connecting vowel in composition and derivation usually eliminates the original *i* of the stem, while in Hittite the connecting vowel is added to this vowel (cf. par. III). I begin with a few suffixes which are more typically Luwian:

a) The suffix *-hi(t)-* forming abstracta<sup>2)</sup>: *\*annarum(m)-a-hi(t)-* (*annarummi-*, *DLL*, 27), *\*huitwal-a-hi(t)-* (*huidwali-*, *DLL*, 47), *\*zid-a-hi(t)-* (*ziti-*, *DLL*, 115-116). It is highly instructive that *\*harsandan-a-hi(t)-*, derived from *harsantan-* (*DLL*, 42-43), and probably also *\*wassar-a-hi(t)-*, derived from *wassar-* (*DLL*, 109), prove that the connecting vowel occurs also after consonant-stems.

b) The suffix *-wanni-* forming gentilicia<sup>2)</sup>: *\*Hamr-a-wanni-* (*Hamri-*, *DLL*, 129).

c) The suffix *-want-* 'provided with, rich in'<sup>3)</sup>: *\*lupann-a-want-* (*lupanni-*, *DLL*, 64). The suffixes *-alli-* (forming adiectiva qualitatis) and *-assi-* (attributive genitive) take a separate place<sup>4)</sup>, because the suffix begins with the

<sup>1)</sup> Cf. LAROCHE, *DLL*, par. 5 on p. 132.

<sup>2)</sup> Cf. LAROCHE, *DLL*, par. 30 on p. 139.

<sup>3)</sup> Cf. for this suffix in the Anatolian group of languages FRIEDRICH, *Grammatik*<sup>2</sup>, par. 49 d, and KRONASSER, *Vergl. Laut- und Formenl. d. Heth.* (Heidelberg, 1956), par. 145, 4.

<sup>4)</sup> See for both suffixes LAROCHE, *DLL*, par. 30 on p. 139.



vowel *a*. Nevertheless both in fact partake in the same phenomenon, since in formations with *-alli-* of *i*-stems the vowel *i* always disappears and in formations with *-assi-* of the same group usually so. *Kupiyatalli-* has been derived from *kupiyati-* (DLL, 57) and Hieroglyphic *tatali-* from *tati-* (cf. LAROCHE, *HH* no. 331 and MERIGGI, *Glossar*, 126) <sup>1)</sup>. As an example of the attributive genitive ending in *-assi-* I would like to quote *annassi-* based on *anni-* (DLL, 27-28). This is only one choice out of very many. However, it deserves mentioning that sometimes—just as in Lycian—the vowel *i* of the stem is retained (cf. par. I).

But the same phenomenon may also be found before suffixes with an initial consonant which Luwian shares with Hittite:

d) The suffix *-nu-* forming causative verbs <sup>2)</sup>: *\*halal-a-nu* (*halal(i)-*, DLL, 38).

e) The suffix *-t(t)-* forming nomina actionis <sup>3)</sup>: *\*walip-a-tt(a)-* (*walip-*, DLL, 105-106). The nom. sing. *kuwayatas* (*\*kuwaya-t-a-*, DLL, 58-59) proves that these formations were sometimes brought completely into the declension of the *a*-stems, possibly in order to preserve the final *-t-* of this suffix. This example may thus be very aptly compared with *Tiwat-a* as second component of a compound name, since *Tiwat-a* (*\*Tiw-a-t-a*) contains precisely the same suffix (but note <sup>d)</sup> *Tiwaz* = *\*Tiw-a-t-s*, DLL, 128).

### III. THE BACKGROUND OF THESE PHENOMENA

The material collected in the paragraphs I-II tends to the conclusion that the Luwian connecting vowel *-a-*—no doubt in first instance appearing in analogy to similar formations which were based on *a*-stems—originated with those cases in which the noun itself, c.q. the first component, ended in a consonant and the suffix, c.q. the second component, began with another consonant. It need not to be stressed that the use of this connecting vowel commended itself even more in those cases in which the noun itself or the first component ended in a double consonant. Afterwards this *-a-* was felt as characteristic for these formations and it gradually ousted the *i* of original *i*-stems or of first components ending in *-i*.

Although perhaps in lesser degree than in Luwian we also find a connecting vowel *-a-* used in Hittite derivation and composition. In derivative function it can be found in nominal formations ending in *-a-tar* (identical in meaning with Luwian *-a-hi(t)-*) and *-a-t(t)-* and presumably also in verbal formations which present the causative suffix *-nu-* in the form *-a-nu-* <sup>4)</sup>. Next to *uttar*,

<sup>1)</sup> Cf. VAN BROCK, *RHA* fasc. 71 (1962), 134-135.

<sup>2)</sup> Cf. LAROCHE, *DLL*, par. 44 on p. 143.

<sup>3)</sup> Cf. LAROCHE, *DLL*, par. 30 on p. 139.

<sup>4)</sup> See in general FRIEDRICH, *Grammatik*<sup>2</sup>, par. 21, 22 and 26; see with respect to *-a-tar* KRONASSER, o.c., par. 147, 4 (I have cited his examples), for *-a-t(t)-* KRON-

*kut(t)ar* and *itar* we find examples like *\*app-a-tar* and *\*agg-a-tar* in analogy to formations like *\*antuhsa-tar* and *\*assiya-tar*. In all probability this interposition was prompted by the desire to avoid a sequence of three consonants but many examples prove that the connecting vowel was also placed after one consonant, cf. *\*ad-a-tar*, *\*as-a-tar* etc. etc. It also found its way to *u-* and *i*-stems <sup>1)</sup>. The well-known Indo-European suffix *-t-* may be encountered in its original form in an example like *\*sa-wetes-t-*. In analogy to formations like *\*kartimmiya-t(t)-* and *\*aniya-t(t)-* (*-t-* is doubled in intervocalic position to *-tt-*) forms like *\*siw-a-t(t)-* and *\*karuiliy-a-t(t)-* were born. The same goes—mutatis mutandis—for the causative verbal suffix *-nu-*. *Sallanu-* and *dassanu-* are good examples for *-a-nu-* with an *i-* and *u-* stem based as they are on *salli-* and *dassu-* respectively. Probably one has to take cases like *\*harg-a-nu-*, *\*hing-a-nu-*, *\*kist-a-nu-* and *\*ling-a-nu-* as starting points <sup>2)</sup>.

Presumably it may also be propounded that Hittite too shows the connecting vowel *-a-* in its composition. In my opinion *sallakartatar* should be analyzed as *\*sall-a-kard-a-tar-* (see, too, the other Hittite derivations from this compound) <sup>3)</sup>. *Menahhanda* (a compound from *mene-/i-* and *hant-*) could also enter into consideration, if analyzed rightly as *\*men-a-hanta* (*hanta* functioning as original dative, cf. FRIEDRICH, *HW*, sub voce) <sup>4)</sup>. The Greek connecting vowel *-o-* in composition and derivation offers a perfect parallel for the entire set of phenomena in Luwian. In Greek the stems ending in *-α* and *-η* are transformed

ASSER, o.c., par. 146, and, finally, for *-a-nu-* KRONASSER, o.c., par. 184 and FRIEDRICH, o.c., par. 140.

<sup>1)</sup> In a number of examples the long form of the stem ('Dehnstufe') was taken as the basis to which connecting vowel and suffix were added, cf. *\*innaraw-a-tar-* (*\*innaru-*), *\*sargaw-a-tar* (*sarku-*), *\*tepsaw-a-tar* (*tepsu-*) and also *\*idalaw-a-tar* (*idalu-*); in analogy to these examples intermediate forms *\*sallay-a-tar* and *\*palhay-a-tar* may be reconstructed for *sallatar* and *palhatar* respectively (*aya > a*, cf. FRIEDRICH, *Grammatik*<sup>2</sup>, par. 15 a). In other examples based on *i-* and *u-* stems the connecting vowel and suffix were added either to the short form of the stem or — and this is in a number of cases more probable—the *i* and *u* were afterwards restored, cf. with respect to the *u*-stems *assuwatar*, *idaluwatar* (next to *idalawatar*) and *parkuwatar*, and with regard to the *i*-stems forms like *hastaliyatar*, *nakkiyatar* etc. etc.

<sup>2)</sup> Variants like *assanu-/asnu-*, *karassanu-/karasnu-/karsanu-*, *pahhassanu-/pahhasnu-/pahsanu-* and *tekkussanu-/tekkusnu-* prove however that one should be very careful and that in many cases the connecting vowel was not obligatory or may be even absent. Some formations give the misleading impression that next to *-a-* also *-i-* could be used as connecting vowel. But this not true. In examples like *lahlahhinu-* from *lahlahhiya-* and *halinu-* from *haliya-* the sequence *iya* has been contracted to *i* (cf. FRIEDRICH, *Grammatik*<sup>2</sup>, par. 14 a) and the same probably goes for *istappinu-* (*istapp-*), cf. *daruppiyanu-* from *tarupp-*. The variation *pittenu-/pittinu-/piddanu-* is related to a similar variation in stem form (*pittenu-/pittinu-* from *\*pittiyanu-*, cf. *pittiyami* (*pittiya-*); *piddanu-* from *\*piddayanu-*, cf. *piddāsi* (*piddāi-*)).

<sup>3)</sup> The discovery of this Hittite compound was due to LAROCHE (RA 48 (1954), 47) and to GÜTERBOCK (*Cor. lingu.*, 65-68); see, too, *HW* I. Erg., 17.

<sup>4)</sup> This compound was recognized by FRIEDRICH, *HW*, 141.



in stems ending in -o, if they occur as first part of a compound. Consonant-stems in first position are extended with a connecting vowel -o-<sup>1)</sup>. The same vowel is also to be found before suffixes with an initial consonant: before the suffix -Fεντ- in the form -ό-εις (next to -ή-εις<sup>2)</sup>); before the suffix -τᾶτ- in formations ending in -ό-της<sup>3)</sup>; and also before the suffix -συνο/ᾱ- in the formations ending in -ο-σύνη<sup>4)</sup>. Moreover one can discern a very characteristic transition of ā-stems and consonant-stems to o-stems at the end of compounds subject to mutation<sup>5)</sup>. In par. I I have endeavoured to show that traces of a phonetically similar but intrinsically different phenomenon may be seen at the end of compound Luwian names.

It is accepted theory that the Greek connecting vowel -o- in composition is to be viewed as a secondary phenomenon appearing in the first place in analogy to similar o-stems but also strongly influenced by its use in derivation and by the above-mentioned transformation at the end of Greek compounds<sup>6)</sup>. Possibly the same holds good for Luwian too. But in that case precisely the secondary character of this phenomenon would constitute a striking proof for the vital strength of composition as a linguistic expedient in Luwian onomastics. This in itself might be of some interest, because the ability of Anatolian languages in general to form compounds of this kind has been repeatedly questioned in the past. But perhaps another aspect might be of greater immediate importance. As has already been touched upon in par. I, onomastic data are still being extensively used in Luwian studies, especially with regard to Hieroglyphic Luwian. It could be hoped for that further elucidation of the rules governing Luwian composition, as these have been precursory defined in this study, should prove of some avail for this subject of study and could possibly prevent that a number of consonant- and i-stems should be mistaken for a-stems. This might be of some importance, because such a misunder-

<sup>1)</sup> Cf. DEBRUNNER, *Griechische Wortbildungslehre* (Heidelberg, 1917), par. 129 ff.; SCHWYZER, *Griechische Grammatik*, Band I (München, 1939), 438, 447. Examples: ὕλο-τόμος (ὕλη), ἀελλό-πος (ἄελλα), κυνο-ραιστής (κύων) etc. etc..

<sup>2)</sup> Cf. DEBRUNNER, o.c., par. 361 and SCHWYZER, o.c., 527. Examples: σκυῖεις (σκιά), δοκρίεις (δοκρίς) in analogy to δολῖεις (δόλος).

<sup>3)</sup> Cf. DEBRUNNER, o.c., par. 364 and SCHWYZER, o.c., 528. Examples: μελανότης (μελαν-), παντότης (παντ-) in analogy to θεότης.

<sup>4)</sup> Cf. DEBRUNNER, o.c., par. 323 and SCHWYZER, o.c., 529. Examples: γηθόσυνος γηθοσύνη (γηθος), ἀληθοσύνη (ἀληθής) in analogy to δουλοσύνη (δοῦλος).

<sup>5)</sup> Cf. DEBRUNNER, o.c., par. 139 and 143 and SCHWYZER, o.c., 450-451. Examples: ἄτιμος (τιμή), ἐύζωνος (ζώνη), μελάνυδρος (ὔδωρ).

<sup>6)</sup> Cf. DEBRUNNER, o.c., par. 10 and 129 and SCHWYZER, o.c., 447. It is very interesting that so far the connecting vowel -o- in derivation and composition has not been found in Mycenaean Greek, cf. VILBORG, *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek* (Göteborg, 1960), par. 3 j; 43, I; 70, 4 (but all his examples refer to the absence of the connecting vowel in derivation). I owe this reference to Dr. C. J. RUIJGH (Amsterdam).

standing could easily complicate the difficult problems regarding the phonetics of Hieroglyphic Luwian and the vocalization of a number of Hieroglyphic signs, problems, which all by themselves are more than intricate enough and will probably dominate the next phase in Hieroglyphic studies.

October, 1963

PH. H. J. HOUWINK TEN CATE



## ARCHÄOLOGISCHER BERICHT AUS DER TÜRKEI (1962)

### FORSCHUNGSREISEN, UNTERSUCHUNGEN UND AUSGRABUNGEN

#### 1. Beykoz-Polonezköy (Istanbul)

Prähistorische Forschungen in der näheren Umgebung von Istanbul (Beykoz-Polonezköy) wurden von Prof. ŞEVKET AZİZ KANSU im Auftrage der T.T.K. ausgeführt <sup>1)</sup>.

#### 2. Der Hüyük Kanallı Köprü (Istanbul)

Vorgeschichtliche Untersuchungen im Hüyük von Kanallı Köprü, der sich in dem Verkehrsknotenpunkt von der Asphaltstrasse Istanbul-Edirne und der Abzweigung nach Tekirdağ befindet (etwa 10 km. von Silivri entfernt) wurden von Prof. Ş. A. KANSU angestellt <sup>2)</sup>.

Im Jahre 1961 hat D. H. FRENCH von dem „British Institute of Archaeology at Ankara“ auf diesem Hüyük Untersuchungen ausgeführt und ihn in die spät-chalkolithische Zeit datiert <sup>3)</sup>.

Auf Grunde der aufgefundenen keramischen Funde dieses ziemlich niedrigen Hüyüks kann man folgende Phasen unterscheiden:

- a) Eine schwarze und polierte Keramik, die aus grobem Ton gefertigt ist und die an den beiden Aussenseiten eine geometrische Ritzverzierung hat.
- b) Eine Art monochrome Keramik (Ende Kupferzeit-Anfang Bronzezeit), die der Keramik von Çardakaltı (Edirne) sehr ähnelt.
- c) Der klassischen Zeit zugehörige Keramik.

Die Funde von Kanallı Köprü sind deswegen wichtig, weil dieser Hüyük sich auf dem Weg der Kulturströmungen zwischen Anatolien und Thrakien

#### Abkürzungen

T.T.K. = Türk Tarih Kurumu (Türkische Historische Gesellschaft)

E.M.U.M. = Eski Eserler ve Müzeler Umum Müdürlüğü (Generaldirektion der Türkischen Altertümer und Museen)

Rapor 1962 = *Türk Tarih Kurumu 1962 Çalışma Yılı*, Yönetim, Basımevi Yönetim ve Denetleme Kurulları Raporları. Ankara 1963.

<sup>1)</sup> Vgl. Ş. A. KANSU in Rapor 1962, s. 20-21.

<sup>2)</sup> Vgl. *ibid.* s. 21-22.

<sup>3)</sup> Vgl. D. H. FRENCH *Late Chalcolithic Pottery in North-West Turkey and the Aegean* Anatolian Studies Bd. XI (1961) s. 99-141.

bzw. Thessalien befindet. Die neuen Untersuchungen haben festgestellt dass die monochrome Keramik von Hacilar (Burdur) eine Verwandtschaft mit der Fikirtepe-Keramik (Umgebung von Istanbul), die etwas später ist <sup>1)</sup>, besitzt. Prof. Ş. A. KANSU möchte jetzt auf dem Kanallı Köprü Hüyük systematische Grabungen unternehmen.

#### 3. Die Höhle von Döngel (ein Dorf von Maraş)

Prof. Dr. KILIÇ KÖKTEN, mit seinen Assistenten und Studenten, hat in der Höhle von Döngel (60 km. nord-west von Maraş) Untersuchungen angestellt <sup>2)</sup>.

#### 4. Die Höhle von Karain (Antalya)

In der Höhle von Karain, die sich im Dorf Yağcı bei Antalya befindet, hat Prof. Dr. KILIÇ KÖKTEN mit seinen Assistenten und Studenten im Namen des E.M.U.M. und der Universität Ankara seit 1946 Ausgrabungen durchgeführt <sup>3)</sup>. Man will hier besonders die palaeolithische Chronologie feststellen. Im Jahre 1949 hatte KILIÇ KÖKTEN in der Höhle von Karain den ersten kleinasiatischen Beleg des Vorkommens des *Homo Neanderthalensis* entdeckt <sup>4)</sup>. Dieses Jahr wurde die Umgebung von Karain auch durchgeforscht und die Höhlen von Döngel und Ardil untersucht.

#### 5. Çatal Hüyük (Konya)

Mit Stütze von verschiedenen wissenschaftlichen Institutionen in England, Amerika und Australien hat JAMES MELLAART im Jahre 1961 mit den Ausgrabungen auf dem Çatal Hüyük, der sich im Bezirk Çumra der Provinz Konya befindet, angefangen <sup>5)</sup>. Bei den Untersuchungen hat man neolithische und chalkolithische Kulturschichten festgestellt.

Die Funde aus diesem Jahr sind sehr interessant. J. Mellaart hat Tempel und Häuser freigelegt, die eine neolithische Dorfkultur zu sehen geben und mit Reliefs und Fresken versehen sind. Die Abbildungen schildern Tiere, Göttinnen,

<sup>1)</sup> Vgl. F. SCHACHERMEYER *Forschungsberichte über die Ausgrabungen und Neufunde zur ägäischen Frühzeit 1957-1960* Archäologischer Anzeiger 1962 Sp. 105-382.

<sup>2)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M. (1963).

<sup>3)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M. (1963).

<sup>4)</sup> Vgl. K. KÖKTEN in *Belleten* Bd. XIII (1949) s. 819-824 (türkisch) und s. 831 (französisch); M. S. ŞENYÜREK *ibid.* s. 833-834 (türkisch) und s. 835-836 (englisch).

<sup>5)</sup> Vgl. J. MELLAART, *Illustrated London News* June 9 & 16 (1962) und January 26 und February 2 & 9 (1963); *id. Excavations at Çatal Hüyük 1962*, A. A. 1963 Sp. 13-31; *id. Excavations at Çatal Hüyük. First Preliminary Report, 1961* Anatolian Studies Vol. XII (1962) s. 41-65; *id. Çatalhöyük Excavations, 1961* Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 49-52; *id. Deities and Shrines of Neolithic Anatolia, Excavations at Çatal Hüyük, 1962* Archaeology Bd. 16, Num. 1 Spring (1963) s. 29-38.; H. HELBAEK *Textiles from Çatal Hüyük*, *ibid.* s. 39-46.



Menschen, Tanz- und Jagdszenen<sup>1)</sup>. Tonfiguren, Werkzeuge aus Obsidian, Feuerstein und Knochen, Stempelsiegel bilden die wichtigsten Funde<sup>2)</sup>.

#### 6. Can Hasa (Konya)

13 km. nördlich von Karaman (Konya) befindet sich Can Hasan Hüyük, wo DAVID FRENCH und seine Mitarbeiter im Namen des „British Institute of Archaeology at Ankara“ zwei Ausgrabungssaisons durchgeführt haben<sup>3)</sup>.

Dieser Hüyük wurde zuerst von Prof. Dr. KILIÇ KÖKTEN entdeckt<sup>4)</sup>, und über seine Oberflächefunde berichtete J. MELLAART<sup>5)</sup>. Bei den diesjährigen Forschungen wurden Funde, die zu der ersten, mittleren und spät-chalkolithischen Zeit gehören, ans Licht gebracht. Die Frauenidole haben drei verschiedenen Typen<sup>6)</sup>. Bei den keramischen Funden befinden sich Stücke von Mersin-Keramik, von Tell Halaf-Keramik und Stücke, die der Hacilar-Keramik ähnlich sind. Diese gemischten keramischen Funde zeigen uns, dass hier eine Brücke für die Kulturverbindungen zwischen Kilikien und dem Konya-Plateau vorliegt.

#### 7. Şeyhzade (Turlu) Hüyük (Gaziantep)

Im Namen der „Mission Archéologique Française en Israël“ hat ein Ausgrabungsteam unter Leitung von JEAN PERROT auf dem Şeyhzade Hüyük, der sich auf dem von Gaziantep nach Nizip führenden Weg bei dem Dorfe Turlu befindet, eine Probegrabung und stratigraphische Untersuchungen ausgeführt<sup>7)</sup>.

#### 8. Kültepe (Kârum Kaneš; Kayseri)

Es ist bekannt, dass der sich bei Kayseri befindende Kültepe ein wichtiges Geschäftszentrum in der assyrischen Koloniezeit war. Bei den letzten Grabungen stellte man fest, dass hier nicht nur ein Geschäftsort, sondern auch eine wichtige Stadt mit grossen Häusern war.

In diesem Jahr wurden sowohl im Kârum als auch auf dem Hüyük von

<sup>1)</sup> Unpublizierte Mitteilungen bei Mellaarts Vortrag im „British Council, Istanbul“.

<sup>2)</sup> Vgl. P. A. BIALOR *The Chipped Stone Industry of Çatal Hüyük* Anatolian Studies Bd. XII (1962) s. 67-110.

<sup>3)</sup> Vgl. für die Grabung im Jahre 1961 D. H. FRENCH *Excavations at Can Hasan, First Preliminary Report, 1961* Anatolian Studies Bd. XII (1962) s. 27-40; id. *Can Hasan, Karaman, 1961* Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 36-37.

<sup>4)</sup> Vgl. KILIÇ KÖKTEN *Dil Tarih ve Coğrafya Fakültesi Dergisi* Bd. X s. 167 ff.

<sup>5)</sup> Vgl. J. MELLAART *Preliminary Report on a Survey of Pre-classical Remains in Southern Turkey* Anatolian Studies Bd. IV (1954) s. 175 ff.; id. *Early Cultures of the South Anatolian Plateau* ibid. Bd. XI (1961) s. 159 ff.

<sup>6)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>7)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

Kültepe selbst die Ausgrabungen unter Leitung von Prof. Dr. TAHSİN ÖZGÜÇ und seinen Mitarbeitern im Auftrag der T.T.K. und E.M.U.M. fortgesetzt<sup>1)</sup>.

a) *Kârum Kaneš*: bei den diesjährigen Ausgrabungen sind etwa 2125 Tontafeln mit und ohne Hülle gefunden worden, die sich in einem den assyrischen Geschäftsleuten gehörigen Bauplatz befunden haben. Diese Tafeln sind die wichtigsten Urkunden, die bis heute gefunden worden sind. Auch im Kârum, bei der Schicht Ib, sind etwa 40 geschriebenen und gesiegelten Urkunden freigelegt, die sich in der Abteilung der Einheimischen befanden. Die Zahl der Urkunden von Schicht Ib überschreitet die Summe der Urkunden von Alişar und Boğazköy; sie informieren uns, dass in dieser Zeit, die mit Hammurabi von Babylon gleichzeitig ist, viele Fürstentümer bestanden. Die Urkunden sind sehr wichtig für die Chronologie. Auf die Kunstobjekte der Kârum Kaneš von dieser Zeit war der altbabylonische Einfluss sehr stark. Die Funde aus Ton, Stein und Metall sind sehr zahlreich und verschiedene Stempel- und Zylindersiegel, Keramik, die neue Formen haben, Steinformen die zum Giessen von Götterfiguren dienten, Getränkgläser mit einer zoomorphischen Form und eine Tontafelgruppe, die zum Brennen in einem Ofen gestellt war, seien hier als Beispiele dieser Funde erwähnt.

b) *Kültepe Hüyük*: auf dem Hüyük sind Häuser ausgegraben worden, die denen der hethitischen Grossreichzeit ähneln und gemäss den Ergebnissen der Funde offizielle und monumentale Gebäude sind. Diese Bauten gehören zu den beiden Phasen der Koloniezeit und nahezu überall befinden sich Tontafeln.

Kültepe ist ein wichtiges und reiches Zentrum der Bronzezeit. Alle mittel-anatolischen Funde können nach Prof. ÖZGÜÇ mit Kültepe vergleichend datiert werden und man kann auch, an Hand der Vergleichung, zu wichtigen Ergebnissen für Mesopotamien und Nordsyrien erlangen.

#### 9. Tilmen Hüyük (Gaziantep)

Auf dem Tilmen Hüyük, der sich 10 km. östlich von Islâhiye (Vilâyet Gaziantep) befindet, hat man seit 1953 unter Leitung von Prof. Dr. U. B. ALKIM und im Namen der T.T.K., E.M.U.M. und der Universität Istanbul, Ausgrabungen durchgeführt<sup>2)</sup>.

Die Resultate vom Jahre 1962 sind folgende<sup>3)</sup>:

a) *Im Palast*: die seit 1960 fortgesetzten architektonischen Arbeiten wurden erweitert und drei Bauphasen sind festgestellt worden: IIa, IIb, IIc. Auf die

<sup>1)</sup> Vgl. T. ÖZGÜÇ in *Rapor* 1962, s. 23-24.

<sup>2)</sup> Vgl. U. BAHADIR ALKIM *1960 yılı Yesemek çalışmaları ve Tilmen Hüyük Kazisi* Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 1 1961 (1962) s. 5-6.; id. *1961 dönemi Tilmen Hüyük ve Yesemek Kazıları* ibid. Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 5-7.; id. *Tilmen Hüyük Çalışmaları* Belleten Bd. XXVI (1962) s. 262-263; id. in *Orientalia N.S.* Bd. XXXI (1962) s. 244-245.

<sup>3)</sup> Vgl. U. B. ALKIM in *Rapor* 1962, s. 27-32.



Ähnlichkeit in Grundriss und architektonischer Technik zwischen dem Palast von Tilmen Hüyük und dem des Königs Jarim-Lim aus der VII. Schicht von Tell Atchana (XVIII. Jahrh. v. Chr.) ist schon hingewiesen worden. In der Phase IIc des Palastes ist eine Bulla mit 3 Keilschriftzeichen gefunden worden. Dieser Fund ist die erste schriftliche Urkunde welche in Tilmen Hüyük zum Vorschein gekommen ist. Sie hat eine Schriftform welche der von Alalah VII und der von Mari ähnlich ist; so sind hier weitere Anhaltspunkte für die Datierung der Phase IIc von Tilmen ins XVIII. Jahrh. v. Chr.

b) *Tiefgrabung im Hof des Palastes*: im äusseren Hof des Palastes hat man eine Probegrabung durchgeführt (12 × 15 m.), um etwaige Spuren von Kulturen vor dem II. Jahrtausend v. Chr. zu untersuchen und die dritte Schicht von Tilmen Hüyük festzustellen. 7 architektonischen Phasen wurden aufgefunden: IIIa-IIIg.

Die Phasen IIIa-IIIb kann man in der mittleren Bronzezeit datieren (etwa XX. und XIX. Jahrh. v. Chr.).

In den Phasen IIIc und IIId wurden Fundamentreste grösserer Gebäude und interessante Funde freigelegt, so z.B. ein flaches Idol aus Ton, eine graue und horizontal polierte Tonflasche von einer Art die für Syrien typisch ist und 7 lange Silexgeräte. Sie sind wahrscheinlich in das XXII-XXI. Jahrh. v. Chr. zu datieren.

IIIe: in dieser Phase gibt es vorwiegend Becher deren äussere Ränder parallele Rillen aufweisen und die mit derartigen Stücken der Hama-J Schicht verglichen werden können. Man kann annehmen, dass sie der dritten Phase der Frühbronzezeit angehören.

III f: Dieselbe Kultur erstreckt sich auf dieser Schicht. Ein steinernes Stempelsiegel ist unter den wichtigen Funden dieser Schicht. Siegel dieser Art gibt es in Amuq (von der Phase E ab) und in Anatolien seit neolithischer Zeit.

III g: enthält dieselbe Keramik, unterscheidet sich jedoch von der oberen Schicht durch Brandspuren. III f und III g sind in der ersten Phase der Frühbronzezeit zu datieren (etwa XXIV-XXIII. Jahrh. v. Chr.).

#### 10. *Die Nekropole von Ernis (Van)*

Um die Herkunft der vor kurzem vom Museum von Van erworbenen Keramik festzustellen und sie zu untersuchen, hat eine Expedition unter der Leitung von Prof. Dr. A. ERZEN in Ernis (etwa 30 km. nördlich von Van) Grabungen angestellt, wobei eine Nekropole aufgefunden wurde<sup>1)</sup>. Die meisten Gräber waren schon früher geöffnet; man fand jedoch 2 Gräber die unberührt waren und untersuchte sie. Die Gräber waren mit grob behauenen, rechteckigen Steinen von verschiedener Grösse konstruiert und hatten flache Deckelsteine über sich. Skelette und Opferriten in verschiedenen Schichten zeigen, dass

<sup>1)</sup> Vgl. A. ERZEN in Rapor 1962, S. 33-34.

diese Gräber längere Zeit hindurch wiederholt geöffnet und benutzt worden sind.

Die Keramik der Erdoberfläche gehört nach Prof. ERZEN dem Typus von Urartu und Karaz und dem vom II. Jahrtausend v. Chr. an. Da diese Gräber vor-urartäisch sind und aus dem II. Jahrtausend stammen, und da es wahrscheinlich ist, dass sich auch ein Siedlungsort in der Nähe der Nekropole befindet, hat Prof. ERZEN beschlossen diesen Ort nächstes Jahr eingehend zu untersuchen.

#### 11. *Acem Hüyük (Niğde)*

Unter der Leitung von Frau Prof. NIMET ÖZGÜÇ wurden bei den im Auftrage des T.T.K. und des Unterrichtsministeriums durchgeführten Ausgrabungen mit Kültepe-Kârum Kaneş gleichaltrige Schichten aufgefunden. Man hat in dieser Saison in Acem Hüyük an drei Stellen Versuchsgrabungen ausgeführt<sup>1)</sup>.

#### 12. *Karahüyük (Konya)*

In Karahüyük wird seit 1953 im Auftrage der T.T.K. und E.M.U.M. gegraben. Bei diesen Ausgrabungen sind VII Siedlungsschichten zu Tage gekommen. Prof. SEDAT ALP, der Leiter der Karahüyük-Expedition, vermutet dass Karahüyük VII mit den Königsgräbern in Alacahöyük und der II. Schicht von Troja gleichzeitig ist<sup>2)</sup>.

Die Ausgrabungen 1962<sup>3)</sup>:

1. In dem „P Graben“ benannten Ort ist ein Wohnviertel freigelegt worden, in welchem sich Privathäuser befinden, die sich Rücken an Rücken, nach zwei parallelen und mit Kieselsteinen ausgelegten Strassen hin öffnen. Ein Haus mit 4 Zimmern, verschiedenen Feuerplätzen und Hof zeigt sich als besonders interessant, da es genau dem Plan eines althethitischen Hauses entspricht.

2. Im Norden des Hüyüks wurde ein neuer Graben von 35 × 5 m. eröffnet und in einer Tiefe von 4.5 m. steinerne Fundamentmauern gefunden. Diese sind 6.5 m. breit und strecken sich von Norden nach Süden aus. Nach Prof. ALP handelt es sich wahrscheinlich um den Turm des Nordtores der Stadtmauer.

3. Am Schuttgraben, an dem seit 1960 gegraben wird, wurde weiter gearbeitet, wobei viele interessanten Stempel gefunden wurden.

#### 13. *Alacahöyük (Çorum)*

Alacahöyük, der mit seinen chalkolithischen, frühbronzezeitlichen, hethi-

<sup>1)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>2)</sup> SEDAT ALP *Konya Karahüyük Kazısı 1961* Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 2 1961 (1962) S. 8-9.

<sup>3)</sup> Vgl. id. in Rapor 1962, S. 25-27.



tischen und phrygischen Funden eine wichtige Stelle in der anatolischen Archäologie hat, war seit 1949 kein Grabungsgelände mehr.

Auch dieses Jahr hat man im Auftrage der T.T.K. und E.M.U.M. unter Leitung von H. Z. KOŞAY, dem ersten Ausgräber dieses Ortes, und O. AKSOY hier gearbeitet. Sie legten die schon in den früheren Kampagnen aufgefundenen Bauten zu touristischen Zwecken frei <sup>1)</sup>.

#### 14. Boğazköy (Çorum)

Im Auftrag der „Deutschen Orient-Gesellschaft“ wurde hier unter der Leitung von Dr. THOMAS BERAN in Büyükkale und der Unteren Stadt wieder gearbeitet <sup>2)</sup>.

Die Schicht, welche denen von Kültepe Ia und Ib entspricht und die phrygische Schicht wurden ausgegraben. Die vor vielen Jahren von MACRIDY aufgeworfene Erde wurde ferner verlagert. Eine sehr interessante Arbeit war die Freilegung des hethitischen Torbaues von Büyükkale <sup>3)</sup>.

#### 15. Aslantepe (Malatya)

Der „Centro per le Antichità e la Storia dell'Arte del Vicino Oriente“ (Abteilung des Istituto per l'Oriente) beauftragte Prof. Dr. PIERO MERIGGI und Prof. S. PUGLISI in 1961 und 1962 Ausgrabungen in der hethitischen Stadt Malatya auszuführen <sup>4)</sup> <sup>5)</sup>.

Malatya wurde in 1907 durch die Grabungen der Cornell University bekannt und in 1928 während des Streifzuges von H. H. VON DER OOSTEN untersucht. L. DELAPORTE verbrachte hier drei Grabungssaisons in 1932, 1933 und 1938 und legte das monumentale „Löwentor“ frei <sup>6)</sup>. In 1947 und 1951 legte C. F. A. SCHAEFFER einige Probegrabungen in tieferen Schichten an <sup>7)</sup>.

Die diesmaligen italienischen Untersuchungen können so zusammengefasst werden:

<sup>1)</sup> Vgl. H. Z. KOŞAY in Rapor 1962, s. 22-23.

<sup>2)</sup> THOMAS BERAN *Bericht über die Ausgrabungen des Deutschen Archäologischen Instituts und der Deutschen Orient Gesellschaft in Bogazköy im Jahre 1960* Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 1 1961 (1962) s. 10-14.; id. *Bericht über die Ausgrabungen in Bogazköy im Jahre 1961* ibid. Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 21-25.

<sup>3)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>4)</sup> Vgl. S. PUGLISI *Campagna di Scavi a Malatya* Oriens Antiquus Bd. I (1962) s. 130-133; P. MERIGGI *Alcuni monticoli di Kataonia* ibid. Bd. I (1962) s. 265-281.

<sup>5)</sup> Vgl. P. MATTHIAE *Das hethitische Malatya. Ausgrabungen einer italienischen Mission 1961/1962* Raggi Jg. 4, Heft 2 (1962) s. 15-26.

<sup>6)</sup> L. DELAPORTE *Malatya, la ville et la pays de Malatya* Revue hittite et asianique 2 (1933) s. 129-154.; id. *Malatya. Céramique du hittite récent* ibid. 2 (1934) s. 257-285.; id. *La troisième campagne de fouilles à Malatya* ibid. 5 (1939) s. 43-56; id. *Aslantepe* ibid. 5 (1939) s. 85-86.

<sup>7)</sup> Vgl. CL. SCHAEFFER, *Archiv für Orientforschung* Bd. XVI, s. 151-152.

a. Die Grabung am Nordteil des Hügels. Hier wurde eine massive, mit Lehmziegeln gebaute Stadtmauer gefunden. Ihre Stärke wechselt von 3 bis 6 m. Darüber kann man einen grossen Brand feststellen, der die Lehmziegel gerötet hat. Es steht zwar fest dass diese Mauer späthethitisch ist, das Datum ihrer Zerstörung bleibt jedoch unsicher.

b. Das „Löwentor“ und seine Umgebung, welche schon von DELAPORTE aufgedeckt worden waren, wurden weiter untersucht, wobei auf einem tieferen Niveau eine Reihe von flüchtig geformten, nebeneinandergestellten Steinen freigelegt wurde, die die Basis einer der seitlichen Blöcke eines älteren Zugangs zur Zitadelle bilden könnten. Der Fund von glänzend polierten monochromen Keramikstücken aus der hethitischen Grossreichzeit erlaubt diese Objekte im 15.-14. Jahrh. v. Chr. zu datieren. Die Ausgräber werden ihre Arbeit in Malatya weiterführen.

#### 16. Altintepe (Erzincan)

Bei den diesjährigen Grabungen, die im Auftrage der T.T.K. und E.M.U.M. von Prof. Dr. TAHSIN ÖZGÜÇ unternommen wurden, sind folgende Ergebnisse erzielt:

a. Ein urartäischer Tempel mit vollständigem Plan wurde freigelegt <sup>1)</sup>. Der Tempel besteht aus einem Hof mit Säulenumgang, in dessen Mitte die Cella steht. Im Osten des Tempels befinden sich Bauten und Lehmziegeln, die zum Tempel gehören.

b. Man setzte die Grabung im Audienzsaal des Palastes fort und legte einen 45×26 m. grossen Saal frei mit 18 Holz- oder Lehmziegelsäulen als Stützen der Decke. An den Wänden desselben Saales waren im 1961 Fresken aufgefunden worden, welche nach dem Archäologischen Museum in Ankara hinübergeführt wurden. Dieser Palast bildet ein Prototyp zu den persischen Apadana-Palästen und zeigt den Einfluss, welchen die urartäische Kunst auf die persische ausgeübt hat.

c. Die Magazine: an einem Abhang des Altintepe hat man Lagerdepots, welche denen von Karmir-Blur ähnlich sind, gefunden. 80-100 Liter aufnahmefähige, grosse Pithoi sind in Reihen aufgestellt und darauf sind mit urartäischen Hieroglyphen der Inhalt des Gefässes und sein Fassungsvermögen vermerkt.

Die Urartu-Archäologie zeigt einen dynamischen Fortschritt, bei welchem Altintepe eine grosse Rolle spielt.

#### 17. Toprak Kale (Van)

Unter der Leitung von Prof. Dr. AFIF ERZEN wurden die schon 1960-1961 angefangenen Grabungen im Auftrag der T.T.K. und E.M.U.M. fortgesetzt <sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. T. ÖZGÜÇ in Rapor 1962, s. 24-25.

<sup>2)</sup> Vgl. A. ERZEN e.a., *Van-Toprakkale kazı heyetinin 1961 yılı kısa çalışma raporu* Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 30-32; id. *Untersuchungen in der Urartäischen Stadt Toprakkale bei Van in den Jahren 1959-1961* A. A. 1962 Sp. 383-414.



Man hat einen Kanal ausserhalb des Haldi-Tempels verfolgt und freigelegt. Prof. ERZEN hat vermutet, dass dieser in südlicher Richtung laufende Kanal zu einem Altar führt, hat jedoch festgestellt dass er weiterläuft. Die Expedition wird in diesem Abschnitt nächstes Jahr weiter arbeiten. Auf dem Boden des Kanals befinden sich rautenförmige, schwarze und weisse Mosaiksteine, die mit einem schwarzen, asphaltähnlichen Material aufgeklebt sind <sup>1)</sup>.

#### 18. Die Çavuştepe Grabung (Van)

Die Van-Expedition unter der Leitung von Prof. AFIF ERZEN hat im Laufe ihrer Ausflüge im Jahre 1960 den 25 km. von Van entfernten Asbaşın Kalesi (Çavuştepe) auf dem Weg zwischen Van und Hakkâri als eine urartäische Burg identifiziert <sup>2)</sup>.

Da die Oberflächenfunde versprechend waren hat man es für nötig gehalten hier zu graben <sup>3)</sup>. Die Untersuchungen an der Stadtmauer und Grabungen an zwei anderen Orten bewiesen, dass es hier tatsächlich eine urartäische Siedlung gab. Ausser einer breiten Treppe und beschriebenen Gefässfragmenten fand man in der Saison 1962 Freskenfragmente, welche Pflanzenornamente, Blätter und Blumenmotive (in blau, schwarz, gelb und rot) enthalten <sup>4)</sup>.

#### 19. Patnos (Ağrı)

Als C. A. BURNEY und G. R. LAWSON 1957 die Umgebung von Van untersuchten, bereisten sie auch dieses Gebiet und stellten die Burg von Anzavur (etwa 1 Meile nordwestlich von Patnos) und die Burg von Kancıklı (circa 9 Meilen östlich von Patnos) fest. Skizzenpläne und Abbildungen wurden angefertigt und die Bedeutung dieser Burgen hervorgehoben <sup>5)</sup>.

Die Ausgräber von Toprakkale (Van) kamen auf ihren Exkursionen in 1960 auch hierher und erkannten sofort, dass an einem Platz, wo Schatzgräber gegraben hatten, sich ein Tempel befand <sup>6)</sup>.

1961 fing man hier unter der Leitung von Prof. Dr. KEMAL BALKAN und RACI TEMIZER im Namen der „Atatürk Üniversitesi“ (Atatürk Universität zu Erzurum) zu graben an <sup>7)</sup>. Man untersuchte den urartäischen Tempel auf

<sup>1)</sup> Id. *Van-Toprakkale kazı heyetinin 1961 yılı kısa çalışma raporu* ibid. Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 33-35.

<sup>2)</sup> Id. ibid.

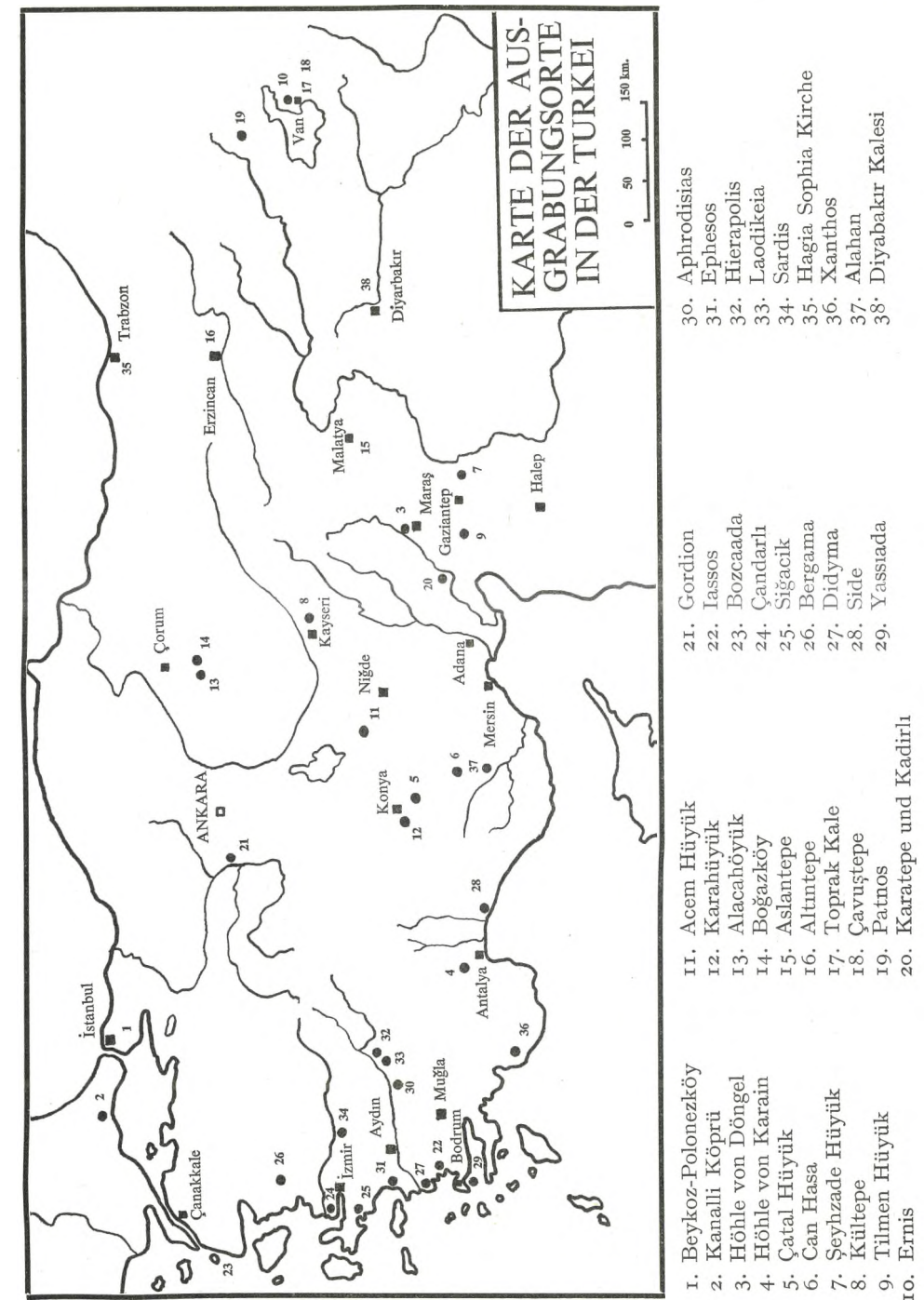
<sup>3)</sup> Id. ibid.

<sup>4)</sup> Vgl. A. ERZEN in Rapor 1962, s. 32-33.

<sup>5)</sup> Vgl. C. A. BURNEY, *Urartian Fortresses and Towns in the Van Region* Anatolian Studies Bd. VII (1957) s. 37-53; C. A. BURNEY and G. R. LAWSON, *Measured Plans of Urartian Fortresses*. ibid. Bd. X (1960) s. 177-196.

<sup>6)</sup> Vgl. A. ERZEN e.a., *Van-Toprakkale kazı heyetinin 1960 yılı kısa çalışma raporu*, Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 34-35.

<sup>7)</sup> Vgl. M. J. MELLINK, *Archaeology in Asia Minor*, American Journal of Archaeology Bd. 66 (1962) s. 80.





Anzavurtepe, ein grosses Gebäude und den tumulusartigen Hügel und fand zwei Inschriften in Keilschrift, die König Menuas Sohn Argistis angehören. Am Değirmentepe in der Nähe dieses Hügels fand man einen urartäischen Palast <sup>1)</sup>.

#### 20. Karatepe und Kadirli (Adana)

Unter der Leitung von Prof. Dr. HALET ÇAMBEL wurden im Namen der T.T.K. und E.M.U.M. Restaurationsarbeiten in Karatepe vorgenommen und nach ergänzenden Skulptur- und Inschriftfragmenten gesucht. Besonders die Auffindung der weiteren Stücke der Verfluchungsformula der hethitischen Hieroglyphenschrift am Südtor (oberes Torgebäude) ist zu erwähnen.

Kadirli-Alacami: die an der Stelle einer alten Basilika gebaute Moschee (Alacami) welche zu einem Museum gemacht werden wird, wurde repariert; der Innen sowie der Aussenraum wurden vom Schutt freigelegt und Mosaiken der alten Basilika zu Tage gebracht <sup>2)</sup>.

#### 21. Gordion (Ankara)

Die seit 1950 von der "University of Pennsylvania" durchgeführten Grabungen wurden auch dieses Jahr unter der Leitung von Dr. G. ROGER EDWARDS fortgesetzt. Es wurde an den 6 Stellen des Hüyük gearbeitet sowie an der hethitischen Grabstätte. Hethitische, phrygische, griechisch-archaische (5. Jahrh. v. Chr.), hellenistische, römische, byzantinische, und persische Funde, Gräber und architektonische Reste verschiedener Monumente sind zu Tage gekommen <sup>3)</sup>.

#### 22. Iassos (Muğla)

Im Auftrage der „Missioni Scientifiche Italiane in Levante“ hat Prof. Dr. DORO LEVI mit seinen Mitarbeitern in der sogenannten Halbinsel „Kale“ gearbeitet und hat ungefähr 50 Tonfiguren und Keramik gefunden, die den 10., 6. und 4. Jahrh. v. Chr. und den hellenistischen, römischen und byzantinischen Epochen angehören. Bei den Grabungen zwischen der Stadtmauer und dem Altar hat man Wasserkanäle gefunden und weiter im Dorf einen Bau aus spätrömischer Zeit. Ausserdem sind in der Nekropole 3 prähistorischen Gräber worin sich Grabkeramik befand, aufgefunden <sup>4)</sup>.

#### 23. Bozcaada (Tenedos; Çanakkale)

Als man im Jahre 1961 in Başkuyu (Bozcaada) die Fundamente eines Schul-

<sup>1)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>2)</sup> Vgl. H. ÇAMBEL in Rapor 1962 s. 34-35.

<sup>3)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.; vgl. G. R. EDWARDS, *Gordion: 1962, Expedition 5* (1963) s. 42-48; und für 1961: R. S. YOUNG, A. J. A. 66 (1962) s. 153-168.

<sup>4)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

gebäudes legte, fand man dort eine Nekropole <sup>1)</sup>. 1962 untersuchten S. ARGAVUN und E. ATAÇERI diesen Ort und legten 12 Gräber frei. Einige von diesen sind steinerne Sarkophage, einige sind rechteckige Schachtgräber, welche steinerne Mauern an den Rändern und einen flachen Stein als Deckel besitzen. Einige davon sind Pithosgräber. In den Gräbern fand man Mensch- und Tierfigürchen aus Ton, Masken, Aryballoi und verschiedene Arten von Keramik aus den archaischen bis zu den hellenistischen Perioden <sup>2)</sup>.

#### 24. Çandarlı (Izmir)

Im Namen der T.T.K. und der E.M.U.M. hat man unter der Leitung von Prof. Dr. EKREM AKURGAL an den Grabungen weitergearbeitet. In Candarlı, einer sehr reichen Nekropole aus archaisch-griechischer Zeit, wurden auch in dieser Saison sehr schöne griechische Vasen gefunden; auch kam eine Amphora, welche der spätprotogeometrischen Zeit angehört, zum Vorschein. Der Ausgräber nimmt an, dass diese Funde in Anatolien hergestellt wurden. Einheimische orientalisierende Gefässe, eine Anzahl von Schüsseln auf denen Vögel dargestellt sind und die in das Ende des 7. Jahrh. v. Chr., Anfang des 6. Jahrh. v. Chr. datiert werden können, eine Fikellura amphoriskos und mehrere lakonische Aryballoi gehören zu den interessanten Funden. Kleine Tonfigürchen aus dem 6. Jahrh. v. Chr., welche mit korinthischer und attischer Keramik zusammen gefunden worden sind, geben sichere chronologische Anhaltspunkte <sup>3)</sup>.

#### 25. Sığacık (Teos; Izmir)

Im Namen der Universität von Ankara und des E.M.U.M., stellten Dr. YUSUF BOYSAL, Dr. BAKI OĞÜNÇ und ihre Studenten in Sığacık, das antike Teos, etwa 50 km. südwestlich von Izmir, Untersuchungen an. Man stellte dort bis zur protogeometrischen Zeit zurückgehende Siedlungen und eine Nekropole fest und fand einen spätarchaischen Torso auf <sup>4)</sup>.

#### 26. Bergama (Izmir)

Im Auftrag der „Deutschen Orient-Gesellschaft“ wurden zwei Grabungssaisons im Frühjahr und Herbst angestellt und Untersuchungen von Prof. Dr. BOEHRINGER veranstaltet. Dabei wurde der grosse Platz des Asklepieions untersucht und Grundmauern aus den 3. und 2. Jahrh. v. Chr. freigelegt. Der Brunnen auf dem Weg zur Akropolis ist restauriert worden <sup>5)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. E. ATAÇERI und S. ARGAVUN, *Bozcaada Ortaokul sahasında yapılan kazı hakkında önrapor* (1961) Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 19-20.

<sup>2)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>3)</sup> Vgl. EKREM AKURGAL in Rapor 1962, s. 36.

<sup>4)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>5)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.





27. *Didyma (Aydın)*

Prof. Dr. R. NAUMANN leitete hier die Arbeit an dem Didymatempel im Namen der „Deutschen Orient Gesellschaft“<sup>1)</sup>.

28. *Side (Antalya)*

Auch in diesem Jahr wurden die Ausgrabungen zu Side unter der Leitung von Prof. Dr. A. M. MANSEL im Namen der T.T.K. und E.M.U.M. weitergeführt.

Der Tempelbezirk im Süden der Halbinsel von Side sowie eine Basilika, die in der Nähe dieses Bezirkes liegt und in die später eine Kirche eingebaut war, wurden gründlich freigelegt.

Beim Theater wurde an der Skene gearbeitet; der Schutt im östlichen Teil der Skene, im Portikus und in der Agora wurde weggeräumt. Zwei nach oben führenden Treppenanlagen zu beiden Seiten der Skene wurden zu Tage gebracht.

Das Vespasian-Denkmal an der grossen Säulenstrasse wurde restauriert nachdem man seine Originalform hatte feststellen können.

Die 30×7 m. messende Halle des spätrömischen Bades an der grossen Säulenstrasse im Süden von Side ist gereinigt worden, wobei man zu den Kolonnaden gehörende Reliefs gefunden hat, welche Stücke von Nereiden und Tritonenfriesen bilden. Da es keine Heizungsanlage gibt unter dieser Halle und da steinerne Bänke in den Wandnischen stehen, kann man annehmen, dass es sich hier um eine Versammlungs-Sporthalle handelt<sup>2)</sup>.

Das Bad gegenüber der Agora, dessen Restaurierung vollendet ist, wurde zu einem Museum umgestaltet und als solches am 14. Oktober 1962 eröffnet.

29. *Unterwasser Archäologie: Yassiada (Muğla)*

Unter der Leitung von G. E. BASS hat eine Forschungsgruppe bei Unterwasseruntersuchungen in Südwest Anatolien ein gesunkenes Schiff gefunden, dass sich 100 m. südlich von der 16 Meilen von Bodrum entfernten Insel Yassiada, in einer Tiefe von 30 m. befindet.

Das Schiff ist aus byzantinischer Zeit. Man hat 49 Amphoren, 6 Goldmünzen, 3 Öllampen und einen Anker gefunden<sup>3)</sup>.

30. *Aphrodisias (Aydın)*

Die Grabungen, welche im Auftrag der „Columbia University“ unter der Leitung von Prof. Dr. K. TEVFIK ERİM ausgeführt wurden, haben sich auf das Westtor der Stadt, den Tempel von Aphrodite, das Nymphäum, die Kuskalesi,

<sup>1)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>2)</sup> Vgl. A. M. MANSEL in Rapor 1962, s. 35-36.

<sup>3)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.; vgl. G. F. BASS, A. A. 1962 Sp. 537-564; id. *Antiquity* 36 (1962), s. 252-261.

die Stadtmauern und das Bouleuterion konzentriert. Unter den Funden sind byzantinische Fresken, Gräber und römische Skulpturen zu erwähnen<sup>1)</sup>.

31. *Ephesos (Izmir)*

Die Ausgrabungen im Namen des „Österreichischen Archäologischen Instituts“ wurden in zwei Etappen durchgeführt.

1. Unter Dr. W. ALZINGERS Leitung wurde die Marmorstrasse von dem Domitian-Tempel zum Magnesiator freigelegt und wurden die hellenistische Architektur und Keramik im Vorhof des Prytaneions untersucht. Am Mem-nius-Denkmal, am Trajanus-Brunnen und in der Johanneskirche wurde weiter gearbeitet.

2. In der zweiten Arbeitsperiode hatte Prof. Dr. EICHLER die Leitung. Die Ausgrabungen am Domitian-Weg wurden weitergeführt, wobei man Wasserbehälter, Architekturfragmente, Relieffriese und früh- und spätrömische Keramik fand. Gegenüber dem Hadrian-Tor kamen noch eine Halle mit Fresken und eine Kapelle zu Tage<sup>2)</sup>.

32. *Hierapolis (Aydın)*

Prof. Dr. P. VERZONE leitete hier Ausgrabungen im Auftrag der Universität Torino<sup>3)</sup>.

33. *Laodikeia (Aydın)*

Prof. Dr. JEAN DES CAGNIER leitete die Grabungen im Namen der Laval Universität in Quebec (Canada). Ein Generalplan des Ortes wurde aufgenommen und byzantinische und römische Architekturreste wurden untersucht. Griechische Inschriften, 2 Skulpturköpfe, 1 Torso, einige Löwenköpfe und Architekturfragmente wurden gefunden<sup>4)</sup>.

34. *Sardis (Manisa)*

Die Grabungen im Auftrag des „Fogg Museum of Harvard University“ unter der Leitung von Prof. Dr. G. M. A. HANFMANN sind auch dieses Jahr fortgesetzt worden<sup>5)</sup>. Bei diesen Arbeiten hat man den Gymnasionbau freigelegt, eine Synagoge aus dem 2. Jahrh. v. Chr. gefunden und Untersuchungen über die lydische Periode angestellt. Weiter hat man versucht festzustellen ob

<sup>1)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>2)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>3)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>4)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>5)</sup> Vgl. G. M. A. HANFMANN, *Report on the Third Campaign at Sardis, 1960*. Türk Arkeoloji Dergisi Bd. XI, 1 1961 (1962) s. 18-22; id. *The Fourth Campaign at Sardis, 1961* ibid. Bd. XI, 2 1961 (1962) s. 40-45; id. *The Fourth Campaign at Sardis (1961)*, B.A.S.O.R. Nr. 166 (1962), s. 1-56; id. *The Fifth Campaign at Sardis (1962)*, ibid., Nr. 170 (1963), s. 1-64.



die Stadt zur Bronzezeit bewohnt war. Die Akropolis und die Bintepler waren auch ein Gegenstand der Untersuchungen. Über die schon zu Tage gebrachten Mosaiken wurden Studien durchgeführt <sup>1)</sup>.

### 35. Die Kirche Hagia Sophia (Trabzon)

DAVID WINFIELD und JUNE WAINWRIGHT setzten ihre Arbeiten im Auftrag des „British Institute of Archaeology at Ankara“ an den Fresken der Hagia Sophiakirche fort <sup>2)</sup>.

### 36. Xanthos (Muğla)

In Xanthos wurden ergänzende Forschungen unter der Leitung von Prof. Dr. H. METZGER gemacht. Die Expedition hat ferner in Tümtüm, in der Nähe des Dorfes Kumluova (bei Fethiye) gearbeitet; hier wurden ein der Göttin Leto geweihter Tempel und ein Theater untersucht <sup>3)</sup>.

### 37. Alahan (Mersin)

MICHAEL GOUGH führte die Ausgrabungen im Namen des „British Institute of Archaeology at Ankara“ weiter.

Man arbeitete an 3 Kirchen welche vom Ausgräber Ost-, Mittel- und Westkirche benannt wurden. Unter der Ostkirche wurde eine frühere Basilika festgestellt und die Mittelkirche wurde als Baptisterium identifiziert. Als Funde wurden byzantinische und spätrömische Keramik, Fresken, Architekturfragmente, Felsgräber und eine bronze Münze des Kaisers Konstantin gemeldet <sup>4)</sup>.

### 38. Diyarbakır Kalesi (Diyarbakır)

Unter der Leitung von Prof. Dr. OKTAY ASLANAPA wurde im Namen des E.M.U.M. in der Zitadelle von Diyarbakır gegraben. Ein Palast mit dazugehörenden Bauten aus der Zeit des artukidischen Herrschers Melik Salih Mahmud wurde freigelegt <sup>5)</sup>.

Istanbul, Oktober 1963

HANDAN ALKIM

<sup>1)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>2)</sup> Vgl. D. WINFIELD and J. WAINWRIGHT *Some Byzantine Churches from the Pontus* Anatolian Studies Bd. XII (1962) S. 131-161.; Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>3)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>4)</sup> Vgl. MICHAEL GOUGH *The Church of the Evangelists at Alahan* Anatolian Studies Bd. XII (1962) S. 173-184.; Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

<sup>5)</sup> Nach freundlicher Mitteilung des E.M.U.M.

## BABEL UND BIBEL (I)

Die folgenden Notizen bieten Erweiterungen und Erläuterungen zu einem grösseren Artikel über *Babylonische Traditionen und das Alte Testament*, welchen ich (neben einem Artikel über die *Babylonische und assyrische Religion*) vor einigen Jahren für die Neubearbeitung der Enzyklopädie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* abgefasst habe <sup>1)</sup>. Sie überschreiten an einigen Stellen den engeren babylonische Bereich, während andererseits das dort bereits genügend Dargelegte hier gekürzt oder gestrichen ist. Die sprachliche Angleichung dieser Ergänzungen an den Enzyklopädie-Artikel lag auf der Hand. Die Überschrift klingt herüber wie aus grauer Vergangenheit. Und doch gewinnt das Thema immer wieder neue Aktualität. Denn die Kenntnis der „Umwelt“ ist für das Verständnis Israels unentbehrlich.

Babel und Bibel: dieser Titel erinnert an eine Kontroverse, die vor mehr als sechzig Jahren die Gemüter erregte. Seither hat sich der Gesichtskreis von der Umwelt Israels erweitert. Doch auch der weitere Ausblick auf Sprachen und Geschichte der Sumerer und Amurriter, Hethiter und Hurriter, Urartu und Ugarit ist im wesentlichen der Keilschriftforschung zu verdanken. Somit vergesse man die Anfänge nicht: jenen 3. Dezember 1872, als GEORGE SMITH in London durch die Mitteilung seiner Entzifferungen der babylonischen Sintflut- und Schöpfungsgeschichte in weitesten Kreisen Aufsehen erregte, sowie jenen 13. Januar 1902, als FRIEDRICH DELITZSCH in Berlin den packenden Titel prägte und auf Grund schon reicheren Materials die Selbständigkeit der Bibel und ihren Wert gegenüber Babel zu leugnen unternahm, wogegen allein in den Jahren 1902 und 1903 nicht weniger als 53 Streitschriften erschienen. Seither erkannte man längst, dass Analogien auch auf dem Gebiet der Weltanschauung bei der Gemeinsamkeit des Mutterbodens naheliegen, dass literarische Abhängigkeit aber nur in den seltensten Fällen vorliegt, dass es vielmehr auf die Unterschiede ankommt: auf die „Eigenbegrifflichkeit“ der verschiedenen Kulturkreise und auf die Sonderstellung, welche Alt-Israel auf Grund seines Gottesbegriffes im Gegensatz zur Umwelt und sogar zur eigenen Volksreligion kennzeichnet. Die Streitfrage aber, ob der exklusiv-persönliche Gottesbegriff und die antimythologische Ausprägung des Geschichtsbildes Israel schon vom Anfang an zu eigen waren, kann nur vom Zentrum aus erörtert werden; die Umwelt bietet hier nur entfernte Anklänge und Vorstufen <sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> F. M. TH. DE L. BÖHL, *Babylonien III*: RGG<sup>3</sup> I, 1957, S. 822-827.

<sup>2)</sup> Näher ausgeführt in *Opera Minora* (Groningen 1953), S. 81-100, und zur Geschichtsauffassung: *ebd.*, S. 221 f.



Tiefer als DELITZSCH schürften Gelehrte wie HUGO WINCKLER und ALFRED JEREMIAS mit ihrer Konzeption der „Entsprechungslehre“. Hier handelte es sich nicht nur um Analogien und ihre Wertung, sondern um die Grundlage des gesamten altorientalischen Weltbildes, einschliesslich Israels. Die Konzeption bezog sich auf die gegenseitige Entsprechung der irdischen Welt mit dem Sternenhimmel, des Mikrokosmos mit dem Makrokosmos (also im Raume), sowie des Kalenders und des Kreislaufs im Grossen wie im Kleinen in der Kategorie der Zeit. Die Ursprünge dieser Konzeption aber seien bei den alten Babyloniern (oder Sumerern) zu suchen, von denen aus sie sich überall hin verbreitet hätte. Darum nannte man diese Auffassung „Panbabylonismus“<sup>1)</sup>. Seither hat die vor- und frühgeschichtliche Forschung gezeigt, dass die babylonische Tiefebene vielmehr ein Sammelbecken der verschiedensten Rassen und Kulturen gewesen und erst viel später selber zum Ausstrahlungsgebiet geworden ist. Ferner ergab sich das völlige Zurücktreten der Beobachtung und Verehrung der Gestirne (worauf sich jene „Astralmythologie“ begründete) in der älteren sumerischen Periode. War hierdurch „Babel“ als das Ursprungsland ausgeschaltet, so gilt der dritte und m. E. entscheidende Einwand der historischen Geltung der Theorie als solcher, u. zw. von seiten der vergleichenden Psychologie, die damals durch WILHELM WUNDT doch bereits angebahnt war. Von grundlegender Wichtigkeit wurde hier die Beobachtung von der vorwiegend auditiven geistigen Einstellung der Orientalen (auch der Babylonier und Hebräer) im Gegensatz zu der mehr visuellen Einstellung der Hellenen<sup>2)</sup>. Jene Konzeption war zu statisch und zu wenig dynamisch gedacht. Nicht um Spiegelbilder oder Pendants der himmlischen und der irdischen Welt, wie die visuelle Vorstellung sie erschaut, konnte es sich bei den alten Völkern des Orients handeln, sondern vielmehr um den Streit und das Geschehen am Anfang und am Ende der Zeiten, wovon Priester und Propheten ihren Hörern im Mythos und in der Heilsgeschichte sangen und sagten, und das sie im kultischen Handeln (also im Ritus) nachbildeten<sup>3)</sup>.

Eine merkwürdige Verquickung der damals herrschenden Literarkritik mit diesem Panbabylonismus bot schliesslich der grosse Marburger Keilschriftforscher PETER JENSEN. Er beschränkte sich auf ein einziges Heldenlied, das babylonische Gilgamesch-Epos, dessen Motive und Motivreihen er nicht nur in der Bibel (sogar in den Evangelien), sondern allenthalben in der antiken

<sup>1)</sup> ALFR. JEREMIAS, *Handbuch der altorientalischen Geisteskultur*<sup>2</sup>, 1929, bietet noch stets die beste Uebersicht.

<sup>2)</sup> Vgl. TH. BOMAN, *Das hebräische Denken im Vergleich mit dem griechischen*, 3. Aufl. 1959 (englisch: *Hebrew thought compared with Greek*, 1960). Das Auge ist das Organ des Raumes (Anschauung), das Ohr das der Zeit (Tätigkeit). Natürlich darf man die Unterschiede nicht dogmatisch übertreiben.

<sup>3)</sup> Näheres in meinem Artikel: *Weltbild I C, Alter Orient*, in RGG<sup>3</sup> VI, 1962, S. 1611-1613.

Literatur nachzuweisen unternahm<sup>1)</sup>. Manche Analogien — z.B. mit Homer — lassen sich kaum leugnen. Hier ist Gilgamesch nur ein Sonderfall, denn die Motivwanderungen bei Mythen, Sagen und Märchen gehören zu den bekanntesten Problemen. Da die menschliche Phantasie auf eine begrenzte Anzahl Themen beschränkt ist, handelt es sich neben der Verbreitung durch fahrende Sänger und Erzähler bei diesen Wiederholungen und Anklängen sicher auch um diese Begrenzung, die neue Wege verschliesst. Doch blieb die Theorie des (vor allem von englischen und skandinavischen Gelehrten vertretenen) „Patternismus“ nicht unwidersprochen. Der Ausdruck („patternism“) ist abgeleitet vom englischen „pattern“: es handele sich um geistige Normen oder Schablonen, welche sich in den verschiedensten Kulturkreisen immer wieder auf die gleiche Weise auswirken<sup>2)</sup>.

Man halte dem Älteren diesen Rückblick auf die stürmisch bewegten Anfangszeiten unseres Themas zugute. Diese Fragen und Probleme haben seine Studienzeit begleitet und seine Laufbahn bestimmt, bis die Erweiterung des Materials neue Aufgaben stellte.

Mir beginnen unsere Bemerkungen mit der biblischen Urgeschichte, Gen. I-II.

# I. DIE SCHÖPFUNG

Zu den hymnischen Anspielungen auf den Drachenkampf und die Spaltung des Urmeeres bei der Schöpfung an Stellen wie Jes. 27,1; 59,9; Psalm 74, 13 ff.; 89, 10 ff.; Hiob 7, 12; 26,12 bot H. A. BRONGERS in seiner Leidener Dissertation (1945) anregende Erörterungen<sup>3)</sup>. Wegen der deutlichen Umbiegung in die Heilsgeschichte kann man bereits bei diesen Anspielungen nicht mehr von einer (auf die Urzeit des Kosmos bezüglichen) israelitischen Mythologie reden. Der alte Mythos ist hier zur Geschichte geworden und bezieht sich auf die Spaltung des Schilfmeeres und des Jordanflusses durch die Wundermacht des Gottes Israels, zum sicheren Durchzug des erwählten Volkes durch das Todesland der Wüste in das Land des Lebens und der Verheissung. Die Analogien aus der „Umwelt“ sind am deutlichsten in Ugarit. Von einer Vorstufe zum Schöpfungslied Gen. 1,1-2,3, welches und gleichfalls in prophetischer Bearbeitung vorliegt, kann hier keine Rede sein.

Dieses Lied nun von der Weltschöpfung und Weltordnung, das am Anfang der sgn. Priesterschrift überliefert war, zeigt in der literarischen Form und Einteilung eine äusserliche Analogie mit dem akkadischen Epos *Enūma eliš*. Entsprechend der (auf Grund mancher Analogie sicher richtigen) Auffassung

<sup>1)</sup> P. JENSEN, *Das Gilgamesch-Epos in der Weltliteratur*, I 1906, II 1928.

<sup>2)</sup> Besser vielleicht „Schematismus“. Auf unserem Gebiet sind T. H. GASTER und S. H. HOOKE die Bahnbrecher. Zur Kritik: H. FRANKFORT, *The Problem of Similarity in Ancient Near Eastern Religions*, Oxford 1951.

<sup>3)</sup> H. A. BRONGERS, *De Scheppingstraditie bij de profeten*, Diss. Leiden 1945.



dieses Epos als eines Lobliedes zu Ehren des Schöpfergottes Marduk mit einer langen kosmogonischen Einleitung fasse man auch Gen. 1 auf als ein Dichtwerk zu Ehren des Sabbats mit analoger Einleitung. In beiden Fällen liegt der Höhepunkt im letzten, dem siebenten Gesang, bzw. Strophe, und umfasst die Einleitung sechs Gesänge, bzw. Strophen. Umso stärker treten die Gegensätze hervor: in Babel die einander folgenden Göttergenerationen und ihr Streit (die Theogonie und Theomachie), in Israel dagegen das mühelose Formen aller individuellen Gestirne, Pflanzen, Tiere und auch Menschen jeweils innerhalb eines einzigen Tages durch das einzige überragende göttliche Machtwesen (Elohim). In Babel sind die Namen des göttlichen Schöpfers<sup>1)</sup> und in Israel das Ruhen des Einen der Höhepunkt und Endpunkt.

Schon hieraus ergibt sich die anti-mythologische Einstellung und Tendenz des prophetischen Bearbeiters. Am deutlichsten ist diese durch seine Einreihung der grossen astralen Gottheiten (auch von Sonne und Mond) als das vierte Tagewerk, erst nach der Schöpfung des Lichts und dem Hervorspriessen der Kräuter und Fruchtbäume aus dem Schoss der Mutter Erde, und ihre Degradierung zu blossen Lampen und Zeitmessern. Der vierte Tag entspricht hier der vierten Göttergeneration am Anfang des ersten Gesanges des Epos *Enūma eliš*. Doch ist uns eine (heidnische) Vorstufe mit etwa der Einteilung in sechs Generationen von Naturgottheiten — mit der Menschenwelt als Bekrönung — unbekannt, und jeder Versuch einer Rekonstruktion wäre zu kühn. Immerhin könnte in einer solchen durch diese auffallende Reihenfolge der Vorrang der vegetativ-chthonischen Gottheiten vor den astralen betont gewesen sein. Der Bearbeiter von Gen. 1 aber kennt keine Gottheiten neben dem Einen.

Nun ist, was das eigentliche Schöpfungswerk betrifft, jeder Vergleich mit dem babylonischen Epos leider noch unmöglich infolge der grossen Lücke von etwa 125 noch fehlenden Verszeilen im fünften Gesang (der fünften Tafel) dieses Epos, wo die Schilderung der Schöpfung des Pflanzen- und des Tierreiches durch den Gott Marduk beschrieben gewesen ist. Beschränken wir uns somit auf die überlieferte Form von Gen. 1, so ist das Missverständnis zu vermeiden, als wäre die Meinung, Gott habe immer nur je eine Art der Pflanzen und Bäume aus der Erde entspriessen lassen und immer nur ein einziges Paar der verschiedenen Arten der Wassertiere, Vögel und der Landtiere erschaffen und deren Vermehrung der natürlichen Fortpflanzung überlassen. Bei unbefangener Betrachtung erscheint vielmehr als die Meinung (anders als

<sup>1)</sup> Die zehn ursprünglichen Namen des Gottes am Ende der sechsten Tafel werden durch die Hinzufügung von weiteren vierzig Namen (der heiligen Zahl des Gottes Ea) zur Fünfzigzahl des Hauptgottes Enlil erweitert und Marduk dadurch zum Rang des Kosmokrators erhoben. Vgl. meine Darlegung in *Opera Minora*, S. 282-312 (eine Neubearbeitung von AfO XI, 1937, S. 191 ff. auf Grund des inzwischen erweiterten Materials).

bei den Tieren in der Arche, Gen. 6, 19 f.), dass durch die unmittelbare Kraft des Schöpferwortes nicht nur alle Arten, sondern geradezu alle Individuen, d.h. alle Einzelpflanzen und Tiere in ihrer Mannigfaltigkeit auf der ganzen Erde erschaffen werden. Dann ist aber ein Tag nicht etwa zu kurz, sondern es kann vielmehr als ein Zeichen des Reichtums und der Mannigfaltigkeit der Schöpfung betrachtet werden, dass ein ganzer Tag von 24 Stunden dazu erforderlich ist. An diesem Punkt wird man von der Harmonisierung mit späteren Einsichten abzusehen haben. Die Konsequenz wäre dann freilich, auch das Objekt des sechsten Tagewerkes kollektiv aufzufassen (also im Unterschied von 2,7 und 15 f), worauf wohl schon der Plural des Verbums in Vs. 26 b weist: die Herrschaft der Menschheit über die Tiere bezieht sich ja nicht etwa erst auf die Zukunft.

Im babylonischen Epos wird die Menschenschöpfung am Anfang des sechsten Gesanges berichtet, entsprechend dem sechsten Tagewerk in Gen. 1,24 ff. Zwischen beiden aber liegt ein himmelweiter Unterschied: einerseits die Erschaffung des Menschen durch den Lichtgott aus Dämonenblut und andererseits durch den Einen Erhabenen, Ihm zum Bilde, das ihm gleich sei<sup>1)</sup>. Doch zögert man, die anthropomorphe (also rein statisch-visuelle) Auffassung des Gottesbegriffs dem prophetischen Bearbeiter zuzuschreiben. Es handelt sich offenbar nicht um eine äusserliche, sondern um eine Wesensgleichheit, auf Grund der göttlichen Sphäre, zu welcher der Mensch als der Beherrscher der Natur schöpfungsgemäss gehört und in welcher er sich (dynamisch) zu betätigen hat<sup>2)</sup>. Dies aber gilt von der gesamten Menschheit und nicht etwa nur vom König, wie in jenem babylonischen Sprichwort, in welchem nach der m.E. wahrscheinlichsten Auffassung nur der Fürst als das Schattenbild des Gottes bezeichnet wird und die übrigen Menschen als das Schattenbild des Fürsten, wobei zu aller Sicherheit hinzugefügt wird: „Fürst“ bedeute (in diesem Zusammenhang) den König, als den „Spiegel“ Gottes<sup>3)</sup>. Auch sonst erscheint in den an den assyrischen König Asarhaddon (um 675 v. Chr.) gerichteten Briefen der König als das Ebenbild (*šalmu*) oder Schattenbild (*šillu*) der Gottheit, vor allem des Sonnengottes. Nur ein Abglanz dieser Würde fällt also auf seine

<sup>1)</sup> Zur Menschenschöpfung aus dem Blut des Dämons Kingu (oder des Lamga) vgl. unsere Bemerkungen über des Menschen Ursprung und Aufgabe nach babylonischer Auffassung, in: *Anthropologie religieuse*, hrsg. von C. J. BLEEKER (Beiheft zu Numen), Leiden 1955, S. 34 ff.

<sup>2)</sup> So etwa TH. C. VRIEZEN, *La création de l'homme d'après l'image de Dieu*, in: O.T.S. II, 1948, S. 87-105.

<sup>3)</sup> Ausführlich dargelegt in: *Der babylonische Fürstenspiegel* (MAOG XI/3, 1937, S. 48 f. Der Spruch wurde in dieser Auffassung von I. ENGELL zum Motto seiner *Studies in Divine Kingship* (Uppsala 1943) gewählt: „The shadow of God is Man, and men ate the shadow of Man, Man that is the King (who is) like the shadow of God“. Die Ergänzung und Erklärung von *qē muššūli* in der letzten Zeile als „reflecting copper“, also „Metallspiegel“, findet sich bei W. G. LAMBERT, *Babylonian Wisdom Literature*, Oxford 1960, S. 282.



Untertanen, soweit sie dem Stand der Freien angehören. Vom Sklaven, der nicht als Mensch, sondern lediglich als Sache galt, ist keine Rede. Somit war es eine reformatorische Tat erstens Ranges, dass gleich auf dem ersten Blatt der Bibel und nur in Israel unter den Völkern des alten Orients der Begriff der Menschheit geprägt wurde: der Mensch als das Ebenbild im Sinne des irdischen Vertreters der Gottheit, ohne Unterscheidung von Mann oder Frau, König oder Untertan, Herr oder Knecht.

Die letzte Frage in diesem Zusammenhang (die in abgeschwächter Form auch für „Babel“ gilt) ist die nach der Art des göttlichen Schöpfungsaktes. Hier ist zunächst eine sprachliche Bemerkung am Platze. Durch die hebräischen Ausdrücke für die Schöpferfähigkeit wird Gott unter dem Bilde der verschiedenen Künstler und Handwerker vorgestellt: der Ausdruck *qānā* bezeichnet die Tätigkeit des Schmiedes (*qāin*), der Ausdruck *bārā* (eig. spalten) die des Bildhauers, *yāšar* (formen) bezeichnet die Tätigkeit des Töpfers und *hēkīn* (hinstellen, errichten) die des Baumeisters oder Architekten. Daneben aber steht die Auffassung von der Schöpfung durch die blosse Kraft des göttlichen Wortes (vgl. Psalm 33,9). Die Betonung dieser Kraft findet sich bereits in den Hymnen der alten Sumerer mit ihrem Lobpreis des (beinahe persönlich vorgestellten) Schöpferwortes der Gottheit.

Doch auch hier gilt eine Einschränkung auf Grund sprachlicher Erwägung. Bekannt ist der auffallend monologische und dialogische Charakter der älteren semitischen Sprachen — und gerade auch der Bibelsprache — infolge des Zurücktretens der indirekten Aussage im Dass-Satz <sup>1)</sup>. An die Stelle der Ausdrücke für „Planen“, „Denken“ oder „Gedenken“ mit folgendem Nebensatz tritt die *oratio directa*, eingeleitet durch: „er sprach“. Auch in Gen. 1 sind Gottes „Sprechen“ und sein „Schaffen“ oder „Machen“ nicht zwei verschiedene Handlungen, sondern ist das letztere die Ausführung, durch welche der göttliche Plan in die Wirklichkeit umgesetzt wird. In ununterbrochener Tätigkeit formt und bildet der Eine und Erhabene sechs volle Tag lang den ganzen Reichtum, welcher den Himmel und die Erde erfüllt. Von der Art und Weise, sowie von den Grundstoffen dieser Schöpfung ist hier (im Unterschied von 2,7) nicht weiter die Rede. Die Vorstellung des babylonischen Epos, diese Grundstoffe seien einem der zerspaltenen oder zerhauenen Seeungeheuer entnommen, die doch erst am fünften Tage von Gott erschaffen sind, wäre absurd. Denn aller Nachdruck liegt hier auf dem Gegensatz zwischen dem Schöpfer und den Geschöpfen und auf der Ablehnung der vegetativen, astralen, animalischen und und anthropomorphen Gottheiten der umwohnenden Völker. Das Ziel und der Höhepunkt des Ganzen aber ist die Ruhe des siebenten Tages. Auch hier lässt uns Babel im Stich, wo die Wocheneinteilung erst sehr spät bezeugt ist, und

<sup>1)</sup> Vgl. C. BROCKELMANN, *Grundriss* II § 339 b, und zum Akkadischen: W. v. SODEN, *Grundriss* II § 177 a-d.

wo der *šabattu* oder *šapattu* nicht den siebenten Tag, sondern den Vollmondstag (also den Tag der Monatsmitte) bedeutet.

## 2. DAS PARADIES

Gen. 2,4 ff. versetzt uns in ein bestimmtes Gebiet innerhalb dieser von Gott geordneten Welt: den von Gott gepflanzten Park im Steppenland 'Eden mit seinen Bäumen und Tieren und dem tragischen Schicksal seines Wächters und Gärtners, dessen Nachkommen und deren Schicksal das Interesse auch nach seiner Vertreibung ausschliesslich gilt. Es handelt sich hier um das Schicksal der Kulturträger und Kulturlehrer der Menschheit.

Paradiesvorstellungen sind weit verbreitet, z. B. allein im Gilgamesch-Epos an nicht weniger als drei verschiedenen Stellen (im 3., 5. und 11. Gesang). In der grossen *Encyclopedia of Religion and Ethics* umfasst die (ethnographisch geordnete) Sammlung solcher Vorstellungen 30 Spalten. Das Gesamtbild ist aber keineswegs einheitlich, als wären alle Anschauungen nur Varianten desselben Themas <sup>1)</sup>. Für den altorientalischen Kulturkreis kommen nur zwei Vorstellungsgruppen in Betracht: die von der Oase in der Steppe, welche auf dem Nomadenideal beruht, und die vom wohlgepflegten Park, welche der verfeinerten städtischen Kulturstufe angehört. Hierzu ist zu beachten, dass schon Gen. 4,17 die Städtegründung berichtet, während das babylonische Epos das dekadente Stadtleben in Uruk geradezu ablehnt. Ueber die Möglichkeit einer Gleichsetzung beider Städte sprechen wir später.

Die Lokalisierung der Steppe (*'ēden*), aus welcher der Gottesgarten entspringt, im Süden des Zweistromlandes, steht durch die Erwähnung der beiden Hauptströme in Vs. 14 von jeher fest. So finden sich hier auch gleich zwei Lehnwörter, deren direkte Entlehnung aus dem Sumerischen wahrscheinlich ist. Den *edin* (hebr. *'ēden*) ist das sumerische Wort für die „Steppe“, und *íd* (was in Vs. 6 zu *'ēd* wurde) das sumerische Wort für den „Fluss“ oder „Strom“ und auch (was hier natürlich nicht in Betracht kommt) für den Gott der Flüsse, Ströme und Kanäle. Im Akkadischen entspricht diesem Ausdruck (auch als Flussgottheit) *nārum* (hebr. *nāhār*, Vs. 10). Der direkt aus dem Sumerischen entlehnte Ausdruck in Vs. 6 bedeutet somit nicht den „Dampf“ oder den „Nebel“ (was für Südbabylonien klimatisch kaum in Betracht käme), ist aber aus sprachlichem Grunde auch nicht, wie E. A. SPEISER annahm, mit dem akkadischen *edū* „Wasserflut, Wogenschwalm“ zusammenzustellen, was übrigens seinerseits ein Lehnwort aus dem Sumerischen ist <sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. BÖHL, *Paradies (religionsgeschichtlich)*: RGG<sup>3</sup> V, 1961, Sp. 95 f.

<sup>2)</sup> Vgl. zu *edū(m)*: W. v. SODEN, *Akkadisches Handwörterbuch*, S. 187 (und E. A. SPEISER, BASOR 140,9 ff.). Das schwache Nomen würde auch in der hebräischen Entlehnung einen schwachen Ausgang erfordern.



Auf den Süden des Zweistromlandes weist übrigens auch noch eine (bisher unbeachtete) sprachliche Erwägung: die auffallend harte Aussprache der Kehllaute (Gutturale) in einer ganzen Anzahl hier überlieferter Namen. Wir denken an 'Eden (mit hartem Anlaut) und (mit anlautendem *h*) an den Namen des Tigris *Hiddeqel* (entspr. akkad. *Idiqlat* oder *Diqlat*), *H<sup>a</sup>uila* (Vs. 12, vgl. die Umschreibung der LXX), *Hawwa* (Eva, 3,20), an die Stadt *H<sup>a</sup>nok* 4,17 falls etwa dem Namen *Unuk*=*Uruk* entsprechend), sowie mit *h* im Inlaut) an *Šoham* (vgl. akkad. *sāmu*), und schon 1, 2 *t<sup>h</sup>ôm* (akk. fem. *tāmtu*). Im Norden des Zweistromlandes (Assyrien), aber auch in Nord-Israel (Galiläa) hätte man die Gutturale sachter ausgesprochen oder ganz ausgeschaltet.

Die lokale Tradition versetzt das verlorene Paradies nach *el-Qurna*: an die Stelle, wo heutzutage der Euphrat mit dem Tigris zum *Šatt-el-Arab* zusammenströmt, also in das n.-ö. Randgebiet der alten Süßwasser-Lagune, deren letzter Überrest der *Hor-el-Hammar* ist. Dieses (archäologisch noch unerforschte) Randgebiet erstreckte sich nach neuerer geologischer Forschung beinahe bis zur heutigen Küste des Persischen Golfes. Die Annahme liegt nahe, dass die Landnahme der Sumerer oder Proto-Sumerer zunächst von dorthier erfolgte, wodurch sich auch die kulturelle Ausstrahlung über Elam bis zum Indus-Gebiet hin am besten erklärt <sup>1)</sup>.

Der Name des Wächters und Gärtners wird hier bekanntlich von Wort für den Lehm Boden abgeleitet, aus welchem er gebildet ist und den er später im Schweiss seines Antlitzes (mit Schöpfemer und Hackpflug) in Kultur zu bringen hat (3,19). Die beste babylonische Parallele zu seinem Schicksal ist trotz aller Unterschiede doch noch stets das des weisen *Adapa*, des Geschöpfes und Lieblings des Wassergottes *Ea*. Freilich verliert *Adam* die Aussicht auf dauerndes Leben durch den Genuss einer verbotenen und *Adapa* durch die Verweigerung einer ihm angebotenen Speise. Dazu kommt, dass *Adapa* im babylonischen Mythos, wie ich an anderer Stelle auseinandergesetzt habe <sup>2)</sup>, nicht als der Erstling der Menschheit, sondern als ihr Kulturträger und Kulturlehrer erscheint. Er unterrichtet sie im Kochen, Backen, Segeln, Fischen und Jagen und vermittelt ihnen durch die Annahme des Gewandes und des Salböls wohl auch die Kleidung und Salbung (Kosmetik). Aber gilt von *Adam*, wenn man genauer zusieht, nicht eigentlich dasselbe? Ihm doch verdankt die Menschheit durch sein Vorbild den Gartenbau, die Beherrschung und Zucht der Tiere, das monogame Familienleben und schliesslich neben der Viehzucht den Ackerbau und vielleicht den Gebrauch des Feuers, falls die „Flamme des zuckenden Schwerts“ in 3,24 etwa auch hierauf anspielen sollte. In der nächsten

<sup>1)</sup> Vgl. die neue Literatur bei Böhl, *Sumerer*, RGG<sup>3</sup> VI, 1962, Sp. 523 ff. Dazu noch: E. A. SPEISER, *The Sumerian Problem reviewed*: HUCA XXI/1, 1950/1, S. 339-356 (Einwanderung aus dem S.-O.).

<sup>2)</sup> *Die Mythe vom weisen Adapa*: Die Welt des Orients (WO) II, 1959, S. 423.

Generation folgt bereits der Städtebau (4,17), und so geht es weiter, bis zum Schmieden eherner und eiserner Geräte hin (4,22).

Zur Erzählung vom Sündenfall freilich mit ihrem hohen sittlichen Niveau fehlen die Parallelen in der epischen Dichtung der Babylonier. Nur entfernte Motivanklänge gibt es dort: so etwa bei *Enkidu* (im Gilgamesch-Epos) die anfängliche Unschuld in der Gemeinschaft mit den Tieren, die Verführung durch die Hetäre und die Bekleidung der anfänglichen Nacktheit. Die „Kenntnis des Guten und Bösen“ aber könnte in einer (uns nicht weiter bekannten) Vorstufe einfach die Kenntnis des Zutraglichen und des Schädlichen bedeutet haben. Die Schlange, welche zum Kreise der dämonischen Gottheiten gehörte, besass diese Kenntnis. Dem Menschen aber war sie verboten, da er sich seiner Abhängigkeit bewusst zu bleiben hatte, und da das Schädliche ihm innerhalb des Gottesgartens ferne blieb. Der Gedanke, dass der Genuss der Erkenntnisfrucht den entscheidenden Fortschritt bedeute, ist nicht neu. Die Loslösung von der Autorität aber hat das Schuldgefühl zur unmittelbaren Folge. Doch das ist Konstruktion. In der biblischen Erzählung ist die Schlange zum schlaun Tier degradiert, und ist die Schuld des Menschenpaares in die Sphäre der Sünde und Erlösung erhoben.

### 3. DIE URVÄTER

Die umstrittene Namensklärung des Kain (Qain) in Gen. 4,1 wird heute meist aufgefasst als: „Ich habe einen Mann (ein männliches Kind) mit Jahwes Hilfe erhalten (oder erworben)“. Hier bietet die Parallele eines assyrischen Namens, auf welche R. BORGER gewiesen hat, die bessere Erklärung. Dieser Name lautet: *Itti-ili-ašāmšu* „ich habe ihn von der Gottheit erkaufte“. Hierbei lässt sich an die Einlösung eines Gelübdes denken, welches die Mutter während des Wochenbettes abgelegt hatte. Der Kaufpreis bestand dann aus einem Opfer oder einer Bezahlung an das Heiligtum des betreffenden Gottes. Wenn aber Eva sagt: „Ich habe einen Mann (ein männliches Kind) von Jahwe erworben (oder „erkaufte“)“, so fragt sich, was sie nach der Meinung des biblischen Erzählers an Jahwe für die glückliche Geburt des Erstgeborenen zu geben hatte. Die Antwort ist doch wohl, dass die Geburtsschmerzen (3,16) als der „Kaufpreis“ aufgefasst sind. Jahwe hatte ihr in jenem Fluch Schmerzen auferlegt — und nun hat sie durch das Ertragen dieser Schmerzen den erstgeborenen Sohn von Jahwe erkaufte, ihn also damit als ihr Eigentum erworben.

Zur Erzählung von Kain und Abel kommen Anklänge aus der sumerischen Dichtung in Betracht. Nur dass dort alles zunächst friedlich verläuft, aber schliesslich doch tragisch endet. Es handelt sich um einen Disput, in welchem der Hirt *Dumuzi* und der Landmann *Enkimdu* die Vorzüge ihrer Berufe gegen einander aufzählen. Solche Wettgespräche heissen bei den Sumerern *adaman-*



dugga<sup>1)</sup>. Lange bleibt der Streit unentschieden. Schliesslich unterliegt der Landmann und erhält der Hirt die Göttin Inanna zur Gemahlin. Doch dann ereilt auch ihn, wie sich aus einer anderen Dichtung ergibt, das tragische Los. Die Göttin verrät ihn, um sich selber durch diesen Lospreis aus der Macht der Unterwelt zu erretten, und die Dämonen schleppen ihn hinab in das Totenreich. Die Unterschiede von der biblischen Erzählung in Gen. 4 springen in die Augen.

Zu beachten ist, dass Kain nicht nur als Ackerbauer und dann als Nomade, sondern auch als der erste Städtebauer gilt (4,17). Dass mit dieser Stadt in irgendeinem Stadium der Erzählung das südbabylonische Uruk (Erech) gemeint wäre, ist höchst zweifelhaft<sup>2)</sup>. Der babylonische Held Gilgamesch baut erst die gewaltigen Mauern von Uruk und zieht dann nach dem tragischen Tode seines Bruders und Freundes unstät und flüchtig durch die Steppen bis an das Ende der Welt. Jedenfalls gehören der Ackerbau und der Städtebau zusammen: im Sinne der Ansässigkeit. Auch Abel vertritt als der Hirt (mit den Schafen als Haustieren) bereits eine höhere Kulturstufe als die der Jäger und Sammler. Das Kulturstadium des Sammlers wird vertreten durch Vater Adam, welcher erst nach der Vertreibung das schwierigere (aber höhere) des halbnomadischen Ackerbauern erreicht. Kain ist anfangs Ackerbauer, dann räuberischer Beduine, dann ansässiger Städtebauer. Abel ist als Hirte wiederum Halbnomade, der aber der Eifersucht des Bruders erliegt. Ausserhalb der Stadt, doch von dieser abhängig und geschützt, durchstreifen später die Zeltbewohner mit ihren Herden das Land (Jabal, 4,20), sodann die Spielleute (Jubal, 4,21) und die Schmiede (Tubal-Kain, 4,22). Hier fehlt zunächst das Stadium des Jägers (Esau), was verständlich wäre innerhalb des babylonischen Kulturlandes, wo das Wild selten ist, und wo eher der Fischer zu erwarten wäre.

Falsch aber wäre es, die Aufeinanderfolge solcher sozialer Gruppen und Kulturstufen für den Zweck dieser Urgeschichte zu halten. Ihr Interesse gilt der anderen Linie: den Sethiten, die in der Nachfolge ihres Stammvaters (4,26) das religiöse Gut bis über die Sintflut hinaus wahren. Dann könnte man die Frage stellen, ob etwa schon hier eine gewisse Kulturmüdigkeit der Erzählung zugrunde liegt, welche schliesslich zur Krisis treibt. Beim babylonischen Heros ist eine ähnliche Krisis (trotz grundlegender Unterschiede) deutlich: er verwirft seine Göttin, verlässt nach dem tragischen Tod des Freundes das Kulturleben, um in der Einsamkeit der Steppe nur den Sonnengott anzurufen<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. J. J. A. VAN DIJK, *La Sagesse Suméro-Accadienne*, Leiden 1953, S. 65-85. Man kennt bereits sieben solcher sumerischen Streitgespräche.

<sup>2)</sup> *H<sup>a</sup>noš* wäre entstanden aus *H<sup>a</sup>nuk* (= *Unuk*, *Uruk*) mit den oben erwähnten harten *h* im Anlaut. Aber das „Land der Heimatlosigkeit“ *Nód* ist noch unbekannt.

<sup>3)</sup> So schon nach den altbabylonischen Fragment (MEISSNER): Gilg. X, Kol. I, 9-16.

Als ein Liebling des Sonnengottes und Patron der Wahrsager gilt auch der siebente der babylonischen Urkönige vor der Sintflut: *En-men-dur-anna* oder *Enmenduranki*, König der Sonnenstadt Sippar. Er entspricht dem siebenten der Sethiten: dem frommen Henoch (5,22 f.), der mit Gott wandelte und nach 365 Lebensjahren (der Zahl der Tage des Sonnenjahres) von Gott entrückt wurde. Uebrigens stimmen die Namen dieser Urkönige nirgends mit den biblischen überein. Auch ihre Lebenslänge übertrifft diese noch bei weitem: bis zu 72 000 Jahren, während sich der biblische Methusalah (Methusalem) mit 960 Jahren begnügen muss (5,27). Ein dem Noah entsprechender Eigenname fand sich neuerdings in den Keilschriftbriefen aus Hana<sup>1)</sup>.

#### 4. DIE SINTFLUT

Für die grundlegenden Unterschiede in der Form der Darstellung und der Gedankenwelt trotz inhaltlich enger Uebereinstimmung bildet die Sintflut-Erzählung bekanntlich ein Musterbeispiel. Auf biblischer Seite (Gen. 6-9) die strenge Selbstbeschränkung in Aufbau und Stil, sowie auf die Entschlüsse und Taten des Einen Gottes, wodurch jedes dramatische Moment der Handlung (ausser etwa im kurzen und schwierigen Erzählungsfragment von den Göttersöhnen und den Riesen in 6,1-4) ausgeschaltet ist. Demgegenüber erglänzt im elften Gesang des Gilgamesch-Epos die groteske Farbenpracht des babylonischen Mythos mit einer wahren Fülle von Göttern, die sich untereinander streiten und betrügen und die nach dem Einbruch der Flut jammern und sich verkriechen. Freilich darf auch dieser Gegensatz nicht allzu stark betont werden. Denn die Verehrung des babylonischen Helden und seines Dichters gilt in Wirklichkeit nur dem grossen Sonnengott, der ausserhalb und oberhalb dieses Götterkreises steht.

Trotz dieser Gegensätze findet sich gerade hier eine Passage, bei der man an die sonst so seltene Entlehnung oder direkte literarische Beeinflussung denken möchte. Es handelt sich um die Aussendung des Raben aus der Arche, welcher (nach Gen. 8,7 als der erste und nach Gilg. XI 152 f. als der letzte der ausgesandten Vögel) herumflattert, bis die Flut abgelaufen ist, und nicht wieder in die Arche zurückkehrt. Auch in diesem Fall bietet die babylonische Version einige anschauliche Einzelzüge, die der biblischen fehlen. De übrigen Einzelheiten über Aehnlichkeit und Verschiedenheit der biblischen und der babylonischen Erzählungen über die Sintflut habe ich in meiner Uebersetzung und Erläuterung des grossen Epos zur genüge dargelegt<sup>2)</sup>.

Zur näheren Zeitbestimmung des (seinerseits wohl auch auf verschiedenen Quellschriften beruhenden) biblischen Sintflutberichtes können die Berge

<sup>1)</sup> J. LEWY in den *Mélanges* . . . R. Dussaud, Paris 1939, S. 273 ff.

<sup>2)</sup> *Het Gilgamesj-Epos*, 3. Aufl., Amsterdam 1958, S. 171-75.



(d.h. das Bergland) Ararat gelten, wo die Arche strandet (8,4). Gemeint ist natürlich nicht der höchste Gipfel des armenischen Hochlandes, der heute diesen Namen trägt, sondern das (auch in II Kön. 19,37; Jes. 37,38 erwähnte) nördliche Nachbarland Assyriens, welches von dort aus nur durch steile Gebirgspässe erreichbar war. Somit muss die Erzählung in einer Zeit abgefasst sein, als dieses mächtige Nachbarreich blühte. Denn vorher trug es noch nicht diesen Namen (um 1100 v. Chr. sprach man noch von den Nairi-Ländern), und nach der Sargonidenzeit war der Name vergessen. Die Blütezeit fällt ins 9. und 8. Jahrhundert v. Chr. (unter Sardur I und Argistis I). Die Legende aber, auf jenem höchsten Gipfel seien noch Ueberreste der Arche zu finden<sup>1)</sup>, mag auf der Form eines Felsenvorsprungs beruhen, der — von einem bestimmten Punkt aus gesehen — einem Schiff gleicht.

Keinen Beitrag zur Zeitbestimmung (in diesem Fall der Flut selbst) bieten die sgn. Sintflutschichten, die bei den Grabungen in Ur, Kisch usw. blossgelegt wurden. Erstens liegen sie nicht alle auf derselben Höhe, gehören also nicht in dieselbe Zeit, und zweitens hat es eine fachkundige Untersuchung der Sandproben wahrscheinlich gemacht, dass sie eher Sandstürmen aus der Steppe als Ueberschwemmungen zuzuschreiben sind<sup>2)</sup>.

Religionsgeschichtlich wichtig ist die nach Ablauf der Flut erfolgte Versicherung, die Aufeinanderfolge von Tag und Nacht und der Jahreszeiten mit Saat und Ernte werde von nun an ununterbrochen sein, ohne Wiederholung der Katastrophe. Hierdurch wird der Menschheit (und Israel) eine beständige Heilsgeschichte im historischen Rahmen zugesichert und die babylonischen (und ägyptischen) Kreislaufgedanken mit ständig wiederkehrenden kosmischen Umwälzungen abgelehnt. (8,22).

Zum Bogen (Regenbogen) als das Bundeszeichen bietet weniger der Schmuck, bei welchem die Göttin Ishtar schwört (Gilg. XI 163 f.), als vielmehr der Streitbogen, welchen der Gott Marduk nach errungenem Sieg an das Firmament heftet (*Enūma eliš* VI 84 ff.) einen Motivanklang<sup>3)</sup>.

Der Wein ist nach den babylonischen Ideogrammen der Lebenstrank und die Stadt Babylon das „Lebensholz“. Wenn somit Gilgamesch nach der Flut das Lebenskraut findet, aber durch die List der Schlange wieder verliert, so entspricht dies etwa dem Weinstock, welchen der biblische Noah nach der Flut anpflanzt, was ihm aber nicht zum Leben, sondern zur eigenen Beschämung ausschlägt: auch hier wieder eine deutliche Ablehnung des mythologischen Motivs (9,20 ff.).

<sup>1)</sup> Vgl. dazu M. A. BEEK, *Aan Babylons Stromen*, Amsterdam 1951<sup>2</sup>, S. 145 f.

<sup>2)</sup> Auf Grund der Untersuchung einiger Proben dieser Sandschicht durch R. J. FORBES in Amsterdam, vgl. BEEK, a.a.O., S. 145.

<sup>3)</sup> Der Bogen als die Gotteswaffe auch im Psalm des Habakuk: Hab. 3,9.

## 5. DIE VÖLKERTAFEL

Hier zur Einleitung nur eine Bemerkung. Die historische Bedeutung der Aufzählung der Völker in Gen. 10 liegt auch hier (wie schon in 1,26) in der Hervorhebung des Begriffs der Menschheit, wie dieser dem weit beschränkteren Gesichtskreis der Umwelt Israels fremd ist. Die Einteilung aber erfolgt nicht etwa nach drei Rassen (welcher anthropologische Begriff dem alten Orient ganz fernliegt), sondern nach religiös-sittlichen Motiven. Voran stehen — als die in dieser Hinsicht mehr neutralen Söhne Japhets — die Bewohner der Küstenländer und Inseln, welche nördlich und östlich vom zentralen Lande Palästina gelegen waren (10,2-5). Darauf aber folgen als die Söhne des zur Knechtschaft verfluchten Ham und seines „Sohnes“ Kanaan alle die Völker, welche im höchsten Grade als die Feinde und Unterdrücker des Volkes Israel betrachtet wurden: Aegypten und Aethiopien, die herrschende Bevölkerung von Babylonien und Assyrien, die Philister und vor allem die Völker von Kanaan in ihren verschiedenen Gruppen, und sodann die Phönizier. Der geschichtliche Hintergrund ist hier wohl bereits das achte Jahrhundert v. Chr. (Vs. 6-20). Auf diese Gefürchteten und Gehassten folgen als die Söhne des gesegneten Sem (vgl. 9,26) der Stammvater (im Sinne des *Heros eponymos*) der Hebräer, sodann alle die Brudervölker und -Stämme in Mesopotamien (einschliesslich der immerhin stammverwandten Assyrer) und — selbst an erster Stelle — das Israel stets freundlich gesinnte Reich von Elam, ferner die Lydier in Kleinasien (von denen dasselbe galt), die so nahe verwandten Aramäer und schliesslich besonders ausführlich die zwölf arabischen Stämme (Vs. 21-31). Die Gesamtzahl aber ist siebzig als die Zahl, welche die Menschheit umfasst.

Wir beschränken uns im Folgenden, im Zusammenhang mit unserem Thema, auf den einzigen der Nachkommen Hams, dessen Gewalttaten und Eroberungen und Jagdabenteuer ihn zu einem Machthaber auf Erden erhoben: den gewaltigen Jäger Nimrod. Gen. 10,8-12 ist ein Exkurs aus älterer Quelle (vielleicht ein Auszug aus einem Heldenlied), welcher die Liste der Völker an unerwarteter Stelle (zwischen Aethiopien und Aegypten) unterbricht. Aus Micha 5,5 folgt, dass als das eigentliche „Land Nimrods“ Assyrien galt. Wenn die babylonischen Städte in Vs. 10 als das erste Gebiet seiner Herrschaft bezeichnet werden, so ist damit wohl der Höhepunkt seiner Eroberungen gemeint<sup>1)</sup>.

Die Identifikation des Nimrod mit *Ninurta*, dem assyrischen (und schon sumerischen) Gotte der Jagd und des Krieges, ist bei den Auslegern beliebt, seit die richtige Aussprache dieses (früher *Nin-ib* gelesenen) Götternamens gefunden war. Doch dann erheben sich zwei Einwände: 1) dass der Konsonantenbestand beider Namen nicht völlig übereinstimmt (*d* statt *t*), und 2)

<sup>1)</sup> Zu akkad. *rēšū* (=hebr. *rôš*), eig. „Haupt“, in der Bedeutung „Ende, Höhe, Ziel“ gibt es manche Belege, vor allem aus den Mari-Briefen.



dass ein fremder Gott (also ein Abgott) in Israel doch schwerlich als „Jäger vor Jahwe“ bezeichnet worden wäre.

Der erste dieser Einwände ist leicht zu beantworten. Der Name *Nimrod* gehört zu der ziemlich grossen Gruppe der schimpflich entstellten Eigennamen von Götzen oder Götzendienern <sup>1)</sup>. Fasst man ihn als eine hebräische Verbalform auf, so bedeutet er: „Wir sind aufstandisch“ oder „wir wollen uns empören“. Es handelt sich in solchen Fällen nicht um einen Euphemismus, sondern um eine Redewendung, welche man „Kakophemismus“ nennen könnte. Trotzdem aber kann — und dies ist die Antwort auf den zweiten Einwand — zwar nicht ein Abgott, wohl aber ein König, der die gefürchteten Babylonier unterwarf, mit Jahwes Walten in Verbindung gebracht werden. Vorauszusetzen wäre, dass es sich nicht um einen Gott, sondern um einen König handelt und dass Babel damals der gefährlichere Feind war als Assur.

Mit Recht vertrat E. A. SPEISER neuerdings die These, der Name sei eine Verkürzung des assyrischen Königsnamens *Tukulti-Ninurta* (d.h. „Hilfe des Gottes Ninurta“) <sup>2)</sup>. Auch für solche Verkürzungen („Hypokoristika“) gibt es viele Beispiele. *Tukulti-Ninurta I*, wohl die interessanteste Figur unter den Königen des älteren Assyrien, regierte von 1235-1198 oder eher von 1246-1209. Er war also ein Zeitgenosse des ägyptischen Pharaos Merneptah. Er führte das assyrische Reich auf einen ersten Höhepunkt; selbst die Griechen kannten ihn noch unter dem Namen *Ninos* <sup>3)</sup>. Er war ein Bewunderer der babylonischen Kultur und Literatur, zu deren Verbreitung er (nach der Exilierung des babylonischen Königs und nach der teilweisen Zerstörung Babylons) durch die Umsiedlung vieler Babylonier wesentlich beigetragen hat. Er liess seine Taten in einem etwas schwülstigen Heldenepos verherrlichen, das etwa tausend Verse umfasst haben muss, uns aber nur sehr fragmentarisch erhalten ist. Dass der Bearbeiter der letzten Version des Gilgamesch-Epos an seinem Hofe lebte, und dass der König sich gerne mit diesem Heros identifizierte, erscheint uns als wahrscheinlich <sup>4)</sup>.

Somit könnte etwa mit der babylonischen Stadt *Kalnē* (Vs. 10) eigentlich *Kullaba*, die ältere Stadt des Gilgamesch, gemeint sein, freilich dann unter Annahme eines Schreibfehlers (*n* statt *b*). Der Name des assyrischen *Rehoboṭ-ṣir* (Vs. 11) erinnert jedenfalls auffallend an das „Uruk mit den weiten Marktplätzen“ des Epos. Gemeint könnte eine rühmende Bezeichnung der neuen

<sup>1)</sup> Die Zahl solcher schimpflich entstellter Namen von Götzendienern oder Gottlosen ist im A.T. nicht gering. Die Aenderungen beziehen sich keineswegs ausschliesslich auf die Vokalisation. Eine nähere Untersuchung dieser „Kakophemismen“ wäre wünschenswert.

<sup>2)</sup> E. A. SPEISER, *In search of Nimrod*, in: *Eretz Israel* V, 1958, S. 32\* ff.

<sup>3)</sup> Vgl. W. v. SODEN in der *Propyläen-Weltgeschichte* II, 1962, S. 62 f., und in: *Herrscher im Alten Orient*, 1954, S. 68-74.

<sup>4)</sup> Die selbe Identifikation bei Assurbanipal, vgl. unsere niederl. Erklärung des Epos, 3. Aufl., 1958, S. 118 ff., 161.

Residenz sein, welche sich der König gegen das Ende seiner Regierung am anderen Ufer des Tigris errichten liess und welche er nach seinem Namen *Kār-Tukulti-Ninurta* benannte. Die Stätte heisst heute *tulul-el-aqr*, d.h. „Hügel der Unfruchtbarkeit“. Der Name der (für uns noch nicht recht greifbaren) Stadt *Resen* aber (Vs. 12) ist doch wohl abgeleitet vom akkadischen Verbalstamm *rsn*, welcher sich auf die Bewässerung des Landes bezieht.

Wir werden diesem König im nächsten Abschnitt wieder begegnen.

## 6. DER TURM ZU BABEL

Zu der Erzählung vom Turmbau, der Sprachenverwirrung und der Zerstreuung der Menschheit fehlen uns die babylonischen Parallelen. Auch vom gewaltigen Tempelturm des Gottes Marduk in Babylon — der „Grundfeste des Himmels und der Erde“ — sind nur mehr äusserst geringe Spuren ausgegraben. Doch ist uns das Äussere und der Zweck dieser *Zikurrat* aus den keilschriftlichen Quellen zur Genüge bekannt. Sie galt wohl als die Verbindung (die „Nabelschnur“) zwischen der himmlischen und der irdischen Welt und war als solche vor allem bei den Riten des Neujahrsfestes von Bedeutung. In der israelitischen Erzählung aber ist von dieser ehrenvollen Bedeutung des Turmes nur noch der Gedanke übriggeblieben, dass seine Spitze den Himmel erreichen sollte (11,4). Hier erscheinen der Bau und die Zerstörung dieses mächtigen Bauwerks als die Folgen des frevelhaften Uebermuts der Menschheit, und der Name der Stadt Babel, welcher von den Babyloniern als die „Gottespforte“ aufgefasst wurde, wird hier schmähsch abgeleitet (also ebenso wie bei „Nimrod“ wieder im Sinne der „Kakophemismus“) von einem hebräischen Verbum, welches „vermischen“ oder „vermengen“ bedeutet (11,9). Somit erhebt sich die Frage, in welcher Zeit diese letztere Form der Erzählung entstanden sein mag.

Die Sagenforschung kann sich mancher Fortschritte rühmen. Man nimmt heute in den verschiedensten Fällen an, dass sich die Sagenkränze nachträglich um die gewaltigen Trümmerhaufen oder Ruinen bereits längst zerstörter Städte oder Gebäude geflochten haben. Die Trümmer lagen da, aber Traditionen über die Ursachen der Zerstörung waren verloren oder doch den Fremden, welche die Städte besuchten, nicht zugänglich. Da brachten diese die Zerstörung in vielen Fällen mit den eigenen Vorvätern in Verbindung. So sei etwa der Palast von Knossos (auf Kreta) durch ein Erdbeben verwüstet gewesen. Nachträglich aber seien hier unter den Griechen die Sagen von Minos, Theseus, Ariadne und dem Minotaurus entstanden. Oder die mächtigen Trümmer der alten Stadt Ilion (Hissarlik, Siedlung VII) hätten verwüstet gelegen, als eine Folge des Einfalls von Fremdvölkern, wahrscheinlich vom Meere her. Hieran nun hätten die Griechen den ganzen Sagenkranz der Ilias geknüpft: vom Angriff der achäischen Koalition, von der zehnjährigen Bela-



gerung, von den Namen der Helden und allen ihren Kämpfen <sup>1)</sup>. Oder, um ein biblisches Beispiel zu nennen, die Stadt Jericho am Jordan habe verwüstet gelegen, vielleicht gleichfalls durch ein Erdbeben. An die Trümmer aber hätten sich die Erzählungen von den Spähern und der Dirne Rachab und vom siebentägigen Umzug der Bundeslade und den plötzlichen Fall der Mauern angeknüpft (Jos. 3 und 6). Hier erhebt sich freilich die Frage, ob solche Annahmen den (wenngleich sagenhaft ausgeschmückten) Erzählungen nicht eine allzu geringe historische Grundlage zutrauen . . .!

Wendet man nun diese Ergebnisse, mit der erwähnten Beschränkung, auf die Erzählung an, die in Gen. 11 überliefert ist, so kann man auch hier ausgehen von der Voraussetzung, die Erzählung müsse zu einer Zeit entstanden sein, als der Tempelturm von Babylon (wenigstens teilweise) verwüstet und entweiht und die Bevölkerung der Stadt weggeführt und zerstreut war.

Hierfür nun kommt nach unserer Meinung nur die teilweise Zerstörung und Entweihung durch den soeben erwähnten assyrischen König *Tukulti-Ninurta I* in Betracht, bei welcher Gelegenheit auch die Marduk-Statue weggeführt wurde, nachdem der babylonische König Kaštiliaš IV mit zahlreichen seiner Untertanen schon vorher exiliert war. Denn die Eroberung und Plünderung Babylons durch den Hethiterkönig Muršilis I gegen Ende des 17. Jahrhunderts v. Chr. ist doch zu früh; zudem wissen wir nicht, ob der Turm damals zerstört wurde. Die Zerstörungen durch den assyrischen König Sanherib aber im Jahr 689 und vollends die durch den persischen König Xerxes im Jahre 482 v. Chr. sind zu spät.

Das Zeitalter Tukulti-Ninurtas I, das etwa mit dem des Wüstenzuges der Israelstämme zusammenfällt, war erfüllt von Stürmen und Kämpfen. Die Kassiten in Babylon erholten sich zu einer letzten Kraftanstrengung, und der betagte Heldenkönig wurde in seiner neuen Residenz von den Feinden eingeschlossen und schliesslich auf Anstiften des eigenen Sohnes ermordet. Diese bewegten Zeiten bilden nur den Hintergrund der biblischen Erzählungen in ihren ältesten Vorstufen. Auf diese Vorstufen aber und auf das Milieu der Erzähler fällt von Babel aus manches Licht.

Milsbeek

F. M. TH. DE LIAGRE BÖHL

<sup>1)</sup> Vgl. A. HEUBECK, *Betrachtungen zur Genesis des homerischen Epos*, in: *Gilgameš et sa légende*, Paris 1960, S. 185-192.

## NIEUW LICHT OVER DE GODSDIENST VAN ISRAËL

Toen WILHELM VATKE in 1835 zijn *Religion des Alten Testaments* uitgaf, werd in de titel de breuk tot uitdrukking gebracht met de tot die tijd heersende bijbelse theologie. Omdat een dergelijke theologie slechts geschreven kon worden uit de veronderstelling van het dogma der kerk van Christus werd deze geacht onrecht te doen aan de godsdienstige opvattingen van het oude Israël in hun verscheidenheid. Daarom is op den duur aan de hoogleraren in het Oude Testament aan de openbare universiteiten in ons vaderland het onderwijs in het vak 'godsdienst van Israël' toevertrouwd, terwijl de bijbelse theologie is gereserveerd voor de zogenaamde kerkelijke hoogleraren. Dat niettemin een Oudtestamenticus het waagt 'Hoofdlijnen' van een theologie van het Oude Testament te schrijven mag gezien worden als een gelukkige grensoverschrijding. Nog gelukkiger is het, dat hij in de eerste plaats ten dienste van studenten in de theologie een 'Godsdienst van Israël' in het licht heeft gegeven, die aanleiding werd tot onderstaande beschouwingen.

Het werk van prof. dr. TH. C. VRIEZEN, dat onder bovengemelde titel in 1963 door W. de Haan, Zeist en Van Loghum Slaterus, Arnhem werd uitgegeven, verdient om meer dan één reden onze aandacht. Het is de derde poging, die in Nederland van protestantse zijde werd ondernomen een samenvattend overzicht van Israëls godsdienst te schrijven. De eerste was het grote tweedelige werk van ABRAHAM KUENEN, dat in 1869/70 is verschenen. De tweede is het eveneens tweedelige werk van B. D. EERDMANS van 1930. En nu, 33 jaren later ligt het boek van VRIEZEN voor ons.

OTTO EISSFELDT, die in 1931 zijn grote bespreking van EERDMANS' boek bracht onder de titel *Zwei Leidener Darstellungen der israelitischen Religionsgeschichte* (ZDMG, NF Bnd. 10, 1931, pp. 172-195) — voorzover ik weet de enige recensie die ooit werkelijk recht deed wedervaren aan het werk van Eerdman in breed verband — kon wijzen op continuïteit van methode ondanks de vele inzichten, waarin EERDMANS van KUENEN verschilde. Beide overzichten van 'de godsdienst van Israël' waren in sterke mate bepaald door wat men in hun tijd kon weten, door een sfeer van persoonlijke belangstelling en door een kijk op de totstandkoming van de oudtestamentische literatuur. KUENEN's belangstelling ging vooral uit naar de arabische gegevens en daarom deelde hij menige opvatting, die Wellhausen later heeft geuit in zijn *Reste arabischen Heidentums* van 1887. EERDMANS was gepakt door de ontsluiting der babylonisch-assyrische bronnen en meende bovendien, dat reeds de aartsvaderen zich tijdens hun oponthoud in het mesopotamische cultuurland talrijke verworven-



heden van zijn hoogstaande beschaving hadden eigen gemaakt en meegenomen naar Kanaän.

Wanneer wij thans trachten het werk van VRIEZEN met dat van EERDMANS te vergelijken vallen de verschillen zoveel meer op dan de overeenkomsten, dat we haast niet meer van een continuïteit kunnen spreken. In de eerste plaats worden we getroffen door de ontzagwekkende vermeerdering van het materiaal dat ons inlicht over de wereld rondom het Oude Testament. Toen EERDMANS schreef was over de taal, de godsdienst en de cultuur van Ugarit zo goed als niets bekend, de brieven van Mari waren nog niet gevonden, van vondsten aan handschriften bij de Dode Zee werd zelfs niet gedroomd. Tegenwoordig kan over de godsdienst van Israël niet gesproken worden zonder dat de mythen en epen van Ugarit uit de 14/13e eeuw v. C. daarin betrokken worden, zonder het verwerken van de brieven van Mari, waarin de persoonsnamen zo belangrijk zijn voor de tijd der aartsvaderen en de vermelding van profeten voor het reeds lang voor zo uniek gehouden verschijnsel van het profetisme in Israël. De overlevering door handschriften en de godsdienstige verhoudingen in de laatste eeuwen van Israëls volksbestaan kunnen niet meer up-to-date behandeld worden zonder de authentieke gegevens uit de grotten bij de Dode Zee. Daarbij komen nog de talrijke niet-litteraire bouwstenen voor de reconstructie van tempels, altaren, heilige plaatsen en cultusvoorwerpen, die steeds verfijnder methoden van de archeologie aan de bijbelse bodem hebben ontworsteld. Om deze redenen was het al zonder meer noodzakelijk, dat „de godsdienst van Israël” opnieuw beschreven werd.

Met opzet heeft VRIEZEN met gebruikmaking van de nieuwste gegevens de godsdienstige omgeving van het oude Israël diepgaand behandeld. Ongeveer een kwart van zijn boek is gewijd aan de oude semitische religies, hun samenhang en onderscheid en de mogelijkheden om door vergelijking het karakter van Israëls religie duidelijker te doen uitkomen. Men wordt daarbij telkens door rake typering getroffen. Om een voorbeeld te noemen: op pagina 25 wordt gesproken over „een zekere overeenstemming in opvatting van de religieuze en zedelijke waardering door de godheid, die in de geschiedenis haar oordeel kenbaar maakt”. Terwijl nu in de oud-oosterse wereld het oordeel achteraf op grond van de geschiedenis wordt geconstateerd, wordt „in Israël door de profeten het oordeel in zijn onafwendbaarheid van te voren nadrukkelijk gesteld”. Op pagina 37 wordt als verschilpunt genoemd, dat de wereld door Israël meer en meer ontgoddelijkt werd „omdat goddelijkheid steeds nadrukkelijker slechts aan Eén, aan Jahwe werd toegekend”.

Toen EERDMANS bezig was aan zijn inzichten in de godsdienst van Israël vorm te geven, kwam hij in aanraking met het boek van de zendeling ALB. C. KRUYT *Het Animisme in den Indischen Archipel*, dat in 1906 verschenen is. Hij bracht tijdens zijn colleges volgens hoorders van die tijd het boek herhaal-

delijk ter sprake en zijn verstrekkende invloed kan men bespeuren in de beschouwingen, die hij wijdde aan deuteronomistische verboden betreffende het koken van een bokje in de melk van zijn moeder, het weven van linnen en wol, het spannen van een os en een ezel voor één ploeg. Deze animistische achtergronden worden in het boek van Vriezen verzwegen of afgewezen. Mij persoonlijk komt het echter nog steeds aannemelijker voor te denken aan een animistische oergrond dan aan de verwerping van Kanaänitische riten en taboes.

Merkwaardig voor EERDMANS' werk was het weglaten van literatuurverwijzingen en bronnen, zodat de vakman dikwijls met moeite moest zoeken naar de bewijzen van zijn constatering. Hij rechtvaardigde dit door te zeggen, dat een eindeloze reeks van noten voor de theologisch gevormde lezer onvoldoende zou blijven en dat de specialist ze niet nodig heeft. VRIEZEN daarentegen geeft talrijke verwijzingen naar de recente literatuur. Hij bouwt zelfs dikwijls zijn betoog op een discussie met de stellingen van tegenwoordige vaklieden, wat de lectuur soms vermoeiend maakt, vooral wanneer het gaat om het gesprek met duitse vakgeleerden, die zich ook nog al eens minder helder plegen uit te drukken. In het algemeen kan men zeggen, dat de gesprekspartners wat eenzijdig worden gekozen in de school van ALT, NOTH en VON RAD, hoe respectabel deze vertegenwoordigers van de oudtestamentische wetenschap ook mogen zijn. Persoonlijk had ik verwacht — in aanmerking genomen het jaar, waarin de schrijver met zoveel vrucht heeft gearbeid in Israël — dat er een diepgaander discussie zou worden gevoerd met joodse vakgeleerden. In het algemeen kan men zeggen, dat de verwerking van BUBERS opvattingen, gepubliceerd in *Königtum Gottes, Der Glaube der Propheten* en *Moses* in de protestantse literatuur maar matig verwerkt zijn. Ook AUERBACH, hoeveel bezwaren men tegen zijn rationalistische opvattingen in het boek over Mozes mag hebben, heb ik gemist en bij de bespreking van Amos had ik wel graag vermeld gezien wat ANDRE NEHER ons geboden heeft in zijn boek *Amos. Contribution à l'étude du prophétisme* (Paris, 1950).

Men kan deze regels niet schrijven en overlezen zonder het gevoel te krijgen, dat men onbillijk wordt tegenover de auteur, die een indrukwekkende hoeveelheid literatuur heeft verwerkt. De ingewijde merkt het beter op dan de student, die zijn kennis van Israëls godsdienst uit dit boek moet opdoen. Er wordt geworsteld met tal van meningen ook zonder dat zij vermeld worden en in feite had bij iedere regel wel een verwijzing kunnen staan.

VRIEZEN neemt voor zijn beschrijving, die historisch is ingedeeld, als uitgangspunt de periode van David. Dit is te begrijpen, omdat dit tijdperk door een tijdgenoot is beschreven. Zijn tekst is vrijwel onbewerkt tot ons gekomen, zodat betrouwbaar en authentiek materiaal wordt geleverd met betrekking tot het godsdienstig leven omstreeks het jaar 1000. Enige archeologische gegevens begeleiden de beschrijving, echter zonder dat daaraan te grote waarde



wordt toegekend. Dit hoofdstuk is rijk aan inhoud en geeft mij slechts aanleiding tot een opmerking bij pagina 74 met betrekking tot de urim en tummim. Ik dacht namelijk, dat het orakel niet alleen met ja en neen antwoordt, maar ook kan zwijgen. Dit laatste is de mogelijkheid, die in I Samuel 28: 6 verondersteld wordt.

De hoofdstukken IV (De Voorgeschiedenis), V (Jahwe) en VI (De overwinning van het Jahwisme) geven stof tot een lange reeks vragen. Zij kunnen hier niet alle aan de orde komen. Zij veronderstellen de J.E.D. en P. en daarmee samenhangende onderverdelingen van min of meer dateerbare bronnen van de Pentateuch. Zij worden het vruchtbaarst gelezen met gebruikmaking van het andere nuttige en veelgebruikte leerboek, dat VRIEZEN ons schonk: *De literatuur van Oud-Israël* (2e druk, 1961). Ook in dit opzicht is er een typisch verschil op te merken met het werk van EERDMANS. De laatste had zich in zijn Alttestamentliche Studien 'losgesagt' van de hypothese 'Graf-Kuenen-Wellhausen' en is in zijn verwerping van de beginselen der bronnentheorie later nog veel radicaler geworden. Daarmee hing samen wat EISSFELDT in het bovenvermelde artikel van 1931 zou noemen een „auffällige Gleichgültigkeit gegen die Ergebnisse der Kritik". EERDMANS was daarom geneigd Genesis tot en met Leviticus bijna geheel op zeer oude tijden terug te leiden en daaruit conclusies te trekken voor de godsdienstige opvattingen van de periode der aartsvaders. VRIEZEN kent grote waarde toe aan de berichten van een bron J., die hij ca. 900 dateert.

Ik wil onmiddellijk toegeven, dat wij met oude tradities en jonge aanvullingen geconfronteerd worden. Wat betreft de redactie van Genesis 1-11 ben ik tegenwoordig geneigd deze tijdens de babylonische ballingschap te dateren. Welke zin immers heeft het met de naam Babel een denigrerend woordspel te bedrijven als in Genesis 11: 9 is geschied, wanneer men geen reden heeft Babylon te verachten. Tijdens de Assyrische periode had dit weinig zin. Daartegenover staat, dat in Genesis 12 en vervolgens tal van trekken te vinden zijn, die wijzen op oude en niet te verzwijgen tradities. Hierop maakte o.a. A. van SELMS opmerkzaam in zijn artikel *The Canaanites in the Book of Genesis* (OTS, XII, 1958, pp. 182-213). Aan de vaders wordt een argeloze omgang met de niet-israëlitische stammen in Kanaän toegeschreven, die in de 5e eeuw v. C. eigenlijk aanstootgevend moest zijn. De overlevering was dus te sterk verankerd om genegeerd of omgebogen te worden. Dat het materiaal bewerkt is blijkt zonneklaar uit een verhaal als Genesis 18, een schoolvoorbeeld van de gelaagdheid van de laatste redactie. De scholing van EERDMANS heeft mij huiverig gemaakt de chronologie der lagen te bepalen met de bronnenhypothese. De ontwikkeling van de na-bijbelse literatuur doet mij veronderstellen, dat we in de kánon van het Oude Testament, in het bijzonder in de wet en profeten te doen hebben met een geleidelijk groeiende midrasj rondom de oudste

teksten, rondom een 'Grundstock'. Daarbij hoeft men niet zo ver te gaan als wat H. TORCZIJNER (thans Tur-Sinai) schreef aan het einde van een artikel over *Das literarische Problem der Bibel* waarbij hij concludeerde „dass die gesamte Bibel, die Erzählung mit ihren verschiedenen Einlagen Dichtung sein will, ein einziger grosser Midrasch . . ." (ZDMG, NF 10, 1931, p. 324).

Met betrekking tot de godsdienst van Israël in de periode der richteren moet een enkele opmerking gemaakt worden. Terecht heeft mijns inziens BUBER in *Königtum Gottes* gesteld, dat de periode der richteren beschouwd moet worden als een poging tot verwerkelijking van de theocratie, niet als hiërocratie en niet beperkt tot een afgebakend levensgebied, maar als dominerend ook over alle politieke beslissingen. Daarom zijn richter, nazireeër, profeet en profetes (Debora!) afhankelijk van de 'ru<sup>ah</sup>', die hen aangrijpt en hen in staat stelt erkende aanvoorders en met autoriteit beklede verlossers te worden. Zelfs de merkwaardige activiteiten van Simson zijn zonder de werking van de 'geest van Jhwh' voor het nageslacht niet denkbaar. Daarom kan een beschrijving van de godsdienst van Israël gedurende de periode tot Salomo niet volledig zijn zonder een sterke nadruk op deze 'ru<sup>ah</sup>', die de profeten en nazireeërs aanspoorde, waarover Amos 2: 11 spreekt als over de voorrechten van Israël in de woestijntijd.

In losse samenhang laat ik nu nog een paar opmerkingen volgen, die slechts kanttekeningen zijn.

Op pagina 172 wordt gesproken over Bileam als 'de man met het open(?) oog'. Het vraagteken duidt op de moeilijkheid. Er staat letterlijk de man met het 'gesloten' oog en slechts met gebruikmaking van de regel 'de abusu verborum' kan men hier gesloten met open vertalen. Tijdens het Orientalistencongres te Moskou in 1960 legde I. VINNIKOV, de hebraïcus uit Leningrad, met handhaving van de letterlijke betekenis een verband met gegevens I Keret en II Samuel 5: 6-8, daarbij wijzend op de magische kracht, die aan blinden wordt toegeschreven.

Op pagina 195 wordt gesproken over de profetieën tegen de volken. Van belang lijkt mij hier wat A. BENTZEN naar voren bracht in zijn artikel *The Ritual Background of Amos 1: 2-2: 16* (OTS VIII, 1950, pp. 85-99), wanneer hij verband legt met de door Sethe gepubliceerde *Achtungstexte* uit Egypte. De profeet is bezitter van machtswoorden, vloek en zegen, die hij als Bileam kan verkopen voor geld, maar ook in dienst kan stellen als daadwerkelijke afweer tegen de machten, die zijn volk bedreigen.

Wat betreft het Purimfeest, vermeld op pagina 221, kan de stelling verdedigd worden, dat we te doen hebben met een mesopotamisch nieuwjaarsfeest (de koningin maakt plaats voor Ishtar — Esther; een ruilkoning, Mordechai, die voor de galg bestemd is rijdt over de straat; de loten worden geworpen, er worden geschenken gezonden, het feest valt in het voorjaar), dat later



gehistoriseerd is en een moraal heeft gekregen voor de diaspora.

De opmerkingen over Prediker, eveneens op pagina 221, hebben een ruime argumentatie in het artikel van VRIEZEN in NTT, 1946. Niet verouderd is wat P. HUMBERT in zijn *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israel*, Neuchâtel, 1929 heeft gezegd over de beïnvloeding van Prediker door literaire gebruiken en wijsheidsformules uit Egypte.

Deze opmerkingen leiden enigszins af van het betoog, dat was ingezet en bedoeld was als een vergelijking tussen EERDMANS en VRIEZEN. Zij zouden haast EERDMANS gelijk geven wanneer hij verzucht, dat men toch altijd te kort schiet in het geven van noten met literatuurverwijzingen en ze daarom ook weg kan laten. Maar om op nog één aanmerkelijk verschil terug te komen: VRIEZEN beperkt zich tot het Oude Testament en schenkt tenslotte enige aandacht aan de na-kanonieke apokalyptiek. EERDMANS is veel uitvoeriger en strekt zijn behandeling ook uit tot de rabbijnse literatuur tot en met de misjna. Dit had het voordeel van een overleiding van de godsdienst van Israël naar Jodendom en Christendom, naar synagoge en kerk.

Samenvattend mogen we constateren, dat het boek van VRIEZEN een rijke bron van informatie is geworden met een geconcentreerde aandacht voor wat wezenlijk is geweest in Israëls godsdienst en deze maakt tot een uniek verschijnsel tussen de religies van de antieke oosterse wereld. Kenmerkend is de nadruk op persoonlijke vroomheid als waardevol element van de godsdienst, die hij beschrijft. Misschien is het daarom, dat de behandeling der feesten er wat bekaaid is afgekomen. Wanneer men godsdienst beschrijft als het religieus goed van een collectivum, dan zal men niet kunnen ontkennen, dat een godsdienst wordt beleefd, gevoed en gevormd door de gestage opeenvolging der hoogtijdagen, die met de maatslag der seizoenen de heilsdaden herhalen en vernieuwen.

M. A. BEEK



VOORAZIATISCH-EGYPTISCH GENOOTSCHAP "EX ORIENTE LUX"

SOCIÉTÉ ORIENTALE "EX ORIENTE LUX"

Fondée à Leyde, le 22 Mai 1933

**Comité:** Prof. Dr. M. A. BEEK, président, Dr. A. A. KAMPMAN, 1er secrétaire-trésorier, K. R. VEENHOF, 2me secrétaire-trésorier, Dr. W. F. LEEMANS, Prof. Dr. A. S. VAN DER WOUDE, Mme C. F. L. VAN HEERK-VAN HEERK, Prof. Dr. J. P. M. VAN DER PLOEG, Prof. Dr. L. VANDEN BERGHE, Prof. Dr. J. VERGOTE, Dr. J. ZANDEE.

**Secrétariat et bibliothèque:** Noordeindsplein 4a, Leiden. Tél. 01710 — 23682; C.C.P. (Postrekening) No. 229501; Banque: Amsterdamsche Bank, Leiden.

**Publications**

JAARBERICHT EX ORIENTE LUX (ANNUAIRE)

- T. I (nos 1-5 avec supplément), 1933-1938. XXXII + 500 p., XL pl., 26 ill., 4 cartes, 8  
 tabelles, in-4, relié épuisé  
 (Le no. 5 se vend séparément à f 40.—.)  
 T. II (nos 6-8 avec supplément), 1939-1943. XLIV + 816 p., XL pl., 91 ill., 3 cartes,  
 in-4, relié f 120.—  
 Les nos 6-8 se vendent séparément à f 35)  
 T. III (nos 9-10 avec supplément), 1944-1948. XXIV + 576 p., XXXII pl., 97 ill., 3  
 cartes, in-4, relié f 80.—  
 (Les nos 9 et 10 se vendent séparément à f 35)  
 T. IV-V (nos 11-15 avec suppléments), 1949-1958. XXIV + 822 p., CVII pl., 45 ill., 5  
 cartes, in-4, relié f 200.—  
 (Les nos 11-15 se vendent séparément à f 25, f 25, f 40, f 40 et f 50)  
 No. 16 (1959-1962) 1964, 125 p., IV pl., 13 fig. f 30.—  
*Prix d'une série complète du Jaarbericht Ex Oriente Lux sous demande.*

MEDEDELINGEN EN VERHANDELINGEN (MÉMOIRES)

- No. 3 W. D. VAN WIJGAARDEN, *Drie Honderd Jaren Egyptologie in Nederland. Van*  
*Heurnius tot Boeser, 1620-1935.* 1935, 26 p., 1 pl. 4 ill., in-4, f 5.—  
 No. 7 *Kernmomenten der antieke beschaving en haar moderne beleving.* 1947, 278 p.,  
 19 pl., 144 ill., avec contributions de B. A. VAN PROOSDIJ, A. DE BUCK, TH. C.  
 VRIEZEN, E. L. SEELIGMANN, A. A. KAMPMAN, F. M. TH. DE LIAGRE BÖHL, P. VAN  
 DER MEER, J. H. KRAMERS, W. VAN OS et B. H. STRICKER. In-4, f 40.—  
 No. 8 E. DHORME, *Hommage à la mémoire de l'éminent assyriologue François Thureau*  
*Dangin (1872-1944).* 1946, 35 p., 1 portrait, in-4, f 5.—  
 No. 10 B. H. STRICKER, *De Grote Zeeslang.* 1953, 27 p., 8 ill. in-4 f 5.—  
 No. 11 B. H. STRICKER, *Overstroming van de Nijl.* 1956, 32 p., 1 carte in-4, f 5.—  
 No. 12 J. M. A. JANSSEN, *Egyptische Oudheden verzameld door W. A. van Leer.*  
 1957, 40 p., 18 pl., in-4 f 12.50  
 No. 13 T. JANSMA, *Oost-Westelijke verkenningen in de dertiende eeuw. De reizen van de*  
*Franciscaan Willem van Rubroek en de Nestoriaanse prelaat Barsauma.* 1959, 69 p.,  
 in-4, f 12.—  
 No. 14 B. H. STRICKER, *De Geboorte van Horus I.* 1963, 86 p., 13 ill., in-4, f 20.—

UITGAVEN (PUBLICATIONS)

- No. 1 F. THUREAU-DANGIN, *Textes mathématiques babyloniens transcrits et traduits.*  
 1939, 293 p., in-4, f 35.—

BULLETIN PHOENIX

- Tome I-VIII (1955-1962), XVI + 460 p., 266 ill., in-8, relié f 40.—  
 Tome IX (Année 1963) et ss.: deux fascicules par année avec ca. 90 pp., et nombreuses  
 illustrations; prix d'abonnement pour deux années f 15.—  
*On est prié d'adresser ses commandes à Ex Oriente Lux, Noordeindsplein 4a, Leiden.*



